

董纯 等 编译

Traduit et présenté par

Dong Chun et ses collaborateurs

*Le miroir magique
de l'amour*

法译明清爱情小说
Contes fantastiques des Ming et des Qing

外语教学与研究出版社

FOREIGN LANGUAGE TEACHING AND RESEARCH PRESS

董纯 等 编译

Traduit et présenté par

Dong Chun et ses collaborateurs

*Le monde magique
des amoureux*

法译明清爱情小说

Contes fantastiques des Ming et des Qing

外语教学与研究出版社

FOREIGN LANGUAGE TEACHING AND RESEARCH PRESS

北京 BEIJING

图书在版编目(CIP)数据

法译明清爱情小说 / 董纯等编译. —北京: 外语教学与研究出版社, 2004.3

ISBN 7-5600-4024-1

I. 法… II. 董… III. 法语—对照读物, 小说—汉、法
IV. H329.4:I

中国版本图书馆 CIP 数据核字(2004)第 016327 号

出 版 人: 李朋义

责任编辑: 吴 媚

出版发行: 外语教学与研究出版社

社 址: 北京市西三环北路 19 号 (100089)

网 址: <http://www.fltrp.com>

印 刷: 北京外国语大学印刷厂

开 本: 787×965 1/32

印 张: 7.375

版 次: 2004 年 3 月第 1 版 2005 年 8 月第 3 次印刷

书 号: ISBN 7-5600-4024-1

定 价: 13.90 元

* * *

如有印刷、装订质量问题出版社负责调换

制售盗版必究 举报查实奖励

版权保护办公室举报电话: (010)88817519

Les frustrés en quête d'amour

(préface)

En Chine, dans les grands romans classiques, l'épilogue est souvent une réflexion philosophique sur la vie humaine qui, selon bien des auteurs, ressemble à « la fleur reflétée dans le miroir ». Déjà à l'époque dite des « Printemps et Automnes » (722—401 av. J.-C.), Lao Zi, fondateur du taoïsme, recommandait aux gens de « nettoyer constamment le miroir magique ». À partir de cette idée, Liu Xie (465—521), grand critique littéraire et artistique de la dynastie des Liang, dit que « le miroir reflétait le chiffre des métamorphoses de l'amour, à travers les âges ». (Voir *Le dragon sculpté au cœur de l'écriture* ch. II p. 67, Éd. Littérature du Peuple, Beijing 1978)

Ainsi l'amour fut-il le souffle d'inspiration des contes écrits en chinois classique qui devinrent autant de miroirs magiques, autant de reflets des tribulations sentimentales.

C'est dans cet esprit que le présent recueil *Le miroir magique de l'amour* regroupe les meilleurs contes fantastiques, présentés avec une notice sur l'œuvre et son auteur, tirés respectivement des *Chroniques de l'amour* (Feng Menglong, fin de la dynastie des Ming, 1573—1644), de *Fenêtre aux lucioles et herbes exotiques* (Changbai Haogezhi, milieu de la dynastie des Qing, 1736—

1839) et des *Contes fantastiques du pavillon de séjour à Shanghai* (Wang Tao, fin de la dynastie des Qing, 1840—1911).

Le miroir magique de l'amour évoque la quête de liberté individuelle des héros dont la personnalité est étouffée par la tradition, sous les Ming et les Qing, les deux dynasties féodales les plus obscurantistes de la Chine. Contrairement à l'opinion reçue en Occident, ils recherchent leur plein épanouissement à travers des contes fantastiques, d'apparence naïve maîtrisée, qui feront découvrir au lecteur une période de bouillonnement social qui traduit une aspiration générale à plus d'expression personnelle. Pour se dégager définitivement de leur asservissement par l'ordre établi, les héros n'hésitent pas à franchir les frontières, à la découverte d'une vie meilleure. Le lecteur d'aujourd'hui aurait intérêt, à son tour, à polir le miroir de l'Histoire pour que le dernier puisse mieux refléter toute la multiplicité de la vie sociale dans la Chine contemporaine.

Du point de vue de l'histoire littéraire, le conte écrit en chinois classique constitue une passerelle entre le roman traditionnel et le roman moderne, à cette différence près que le conte classique utilisait un langage plus concis, plus imagé que le chinois vulgaire. Citons comme exemple *L'île aux fleurs volantes* :

Shen Yi se rapprocha avec curiosité de cette île et mit le pied sur terre. Se dirigeant vers l'ouest, il

pénétra dans une gorge pour se retrouver sur une vaste étendue plane, sans rochers. Des sentiers étaient jonchés de fleurs comme un tapis épais qu'il piétinait. Ces fleurs molles et glissantes l'enivraient de leurs parfums extrêmement excitants. Tout autour de lui, de grands arbres portaient aussi des fleurs, de toutes les couleurs, claires et lumineuses, exhalant un parfum plus fort que celui des prunes du mont Yu. Des fleurs tombaient en pluie, d'autres voltigeaient dans les airs, entre les arbres. Mêlés aux fleurs épanouies, des bourgeons s'ouvraient à peine, si bien que ces arbres restaient tout le temps en fleurs...

Voilà une description pittoresque. Tourné en chinois moderne, on aurait du mal à éviter la lourdeur des phrases.

Shen Dali

目 录

情 史

韦固	5
金山妇人	13
许俊	18
地祇	28
高娃	36
桂花仙子	40
崔护	45

萤窗异草

蕊仙	54
子都	61
落花岛	67
住住	78

Table des matières

Les chroniques de l'amour

Présentation	2
Wei Gu, ou l'auberge des unions prédestinées	7
La noyée du mont d'Or	14
Xu Jun, l'amour chevaleresque	20
La déesse de l'empire des Ombres	30
Gao Wa, l'amour héroïque	37
La fée aux fleurs de laurier	41
Cui Hu et la jeune fille aux fleurs de pêcher ...	46

Fenêtre aux lucioles et herbes exotiques

Présentation	52
La fée du pistil	56
Zi Du	63
L'île aux fleurs volantes	71
Zhuzhu la renarde	84

淞隐漫录

仙人岛	101
三梦桥	117
许玉林匕首	131
李韵兰	144
小云轶事	161
徐仲瑛	175
吴琼仙	193
媚梨小传	208

**Contes fantastiques du pavillon
de séjour à Shanghai**

Présentation	98
L'île aux immortels	106
Le pont des trois rêves	122
Le poignard de lumière	135
Histoire de Li Yunlan	149
La courtisane Xiaoyun	165
La renarde blanche	180
Les arbres d'amour	197
Les amours de Mary	213

Les chroniques de l'amour

情史

Feng Menglong
冯梦龙

Présenté et traduit par
Dong Chun et Gilbert Soufflet

董 纯
Gilbert Soufflet (法)
编 译

情史

Présentation

Les quelques nouvelles ci-jointes sont extraites d'une œuvre de Feng Menglong, homme de lettres de la dynastie des Ming, connue sous plusieurs titres : *Les chroniques de l'amour*, ou *L'histoire thématique du sentiment amoureux*, ou encore *Le miroir de l'univers amoureux*.

Feng Menglong est né en 1574 dans le Jiangsu, précisément dans la sous-préfecture de Changzhou. Il était d'une famille d'artistes. Avec ses frères, l'un peintre, l'autre poète, ils seront désignés comme « les trois frères Feng du pays de Wu (autre appellation de Suzhou) » .

Au total, on lui attribue une soixantaine d'œuvres, la plupart de compilation ou de remaniement. Les plus connues sont *San Yan* (*Les trois paroles*) : *Paroles pénétrantes pour mettre le monde en garde*, *Paroles éclairantes pour édifier le monde* et *Paroles éternelles pour éveiller le monde*. De l'avis des spécialistes, ces *San Yan* sont remarquables à plusieurs titres : par la qualité du collationnement et des commentaires, et parce qu'ils marquent l'avènement d'une littérature de genre en langue « vulgaire » (dans l'acception générique du terme).

C'est une des marques propres de Feng Menglong. Il se serait fait connaître par un recueil au parfum d'irrévérence de trois cents chansons d'amour (*Gua Zhi'er*). Il publiera plus tard trois cent quatre-vingts chansons populaires dont il avait tôt commencé la collection

(*Shange*).

Les chroniques de l'amour sont une œuvre de taille de Feng Menglong : recueil, au total, de huit cent soixante nouvelles classées en vingt-quatre chapitres thématiques : la fidélité, l'adultère, l'amour chevaleresque, l'amour héroïque, l'amour par entremise, l'amour comme récompense, l'amour prédestiné, l'amour des sorcières, l'amour en herbe, l'amour par communion des âmes, l'amour obscène, l'amour universel, etc.

Cette classification thématique témoigne du souci de l'auteur d'instruire son public : citadins, petits commerçants, artisans. Il s'agissait d'histoires qui circulaient oralement, et que l'écrivain romance peut-être davantage, mais auxquelles, surtout, il confère un statut « littéraire », avec une double fonction de distraction et moralisatrice.

Les histoires chinoises sont d'ordinaire très instructives, (...) elles renferment des maximes propres à réformer les mœurs et (...) elles portent presque toujours à la pratique de quelque vertu. (Du Halde)

Dans sa préface, Feng Menglong s'ouvre ainsi de son projet : *Tout est insignifiant et vide, seul l'amour est vrai. Avec l'amour, les étrangers se rapprochent. Sans amour, les proches s'éloignent. Je préconise ici une éducation par l'amour et espère ainsi attirer*

l'attention du monde.

À l'époque de Feng Menglong, l'éducation n'était fondée que sur des dogmes. Il n'était de poésie que jusqu'aux Tang (X^{ème} siècle), et de prose que jusqu'aux Qin et Han (II^{ème} siècle avant J.-C.) : le reste n'était que dépérissement de la langue. Aussi, les travaux de Feng Menglong vont-ils transformer en profondeur la littérature chinoise, et en marquer l'histoire. Désormais, le roman en langue vernaculaire joue un rôle reconnu, parce qu'il régénère toute la littérature.

Les chroniques de l'amour sont porteuses d'un double caractère. C'est une compilation érudite, une anthologie de l'amour à travers la littérature. Pour l'amour adultère, on retrouve des récits remontant aux Zhou de l'Est (Dongzhou Lieguo). D'autre part, l'auteur s'est appuyé sur les conteurs et colporteurs de la période des Ming. D'où ce passage du *Wenyan* (langue littéraire figée) au *Baihua* (langue « vulgaire » ou « populaire »).

Il est, enfin, un autre aspect du projet de Feng Menglong : à travers ces histoires d'amour de revenants, de fées, de mortels sentimentaux, auxquelles il donne des couleurs grâce à des détails qui les rendent plus animées aussi, c'est la société de son temps qu'il dépeint et critique. Il fustige la violence et l'abandon des mœurs, civiles et politiques. Il cherche à rendre plus attrayants les sentiments nobles, ainsi que l'aspiration à l'amour et au bonheur.

韦 固

杜陵韦固，少孤，思早娶妇，多歧，求婚不成。贞观二年，将游清河。旅次宋城南店，客有以前清河司马潘昉女为议者，来日期于店西龙兴寺门。固以求之意切，且往焉。斜月尚明，有老人倚巾囊，坐于阶上，向月简书。覘之，不识其字。固问曰：“老父所寻者何书？固少小苦学，字书无不识者；西国梵字，亦能读之。惟此书，目所未覩，如何？”老人笑曰：“此非世间书，君何得见？”固曰：“然则何书也？”曰：“幽冥之书。”固曰：“幽冥之人，何以到此？”曰：“君行自早，非某不当来也。凡幽吏皆主生人之事，可不行其中乎？今道途之行，人鬼各半。自不辨耳。”固曰：“然则君何主？”曰：“天下之婚媾耳。”固喜曰：“固少孤，常愿早娶，以广后嗣。尔来十年，多方求之，竟不遂意。今者，人有期此，与议潘司马女，可以成乎？”曰：“未也。君妇适三岁矣。年十七，当入君门。”固问：“囊中何物？”曰：“赤绳子耳，以系夫妇之足，虽仇敌之家，贵贱悬隔，天涯从宦，吴楚异乡，此绳一系，终不可遣。君之脚已系于彼矣。他求何益？”曰：“固妻安在？其妻何为？”曰：“此店北，卖菜家姬女耳。”固曰：“可见乎？”曰：“姬陈姓，常抱之来，卖菜于是。能随我行，当示君。”及明，所期不至，老人卷书揭囊而行。固逐之。入米市，有眇姬，抱三岁女来，敝陋亦甚。老人指曰：“此君之妻也。”固怒曰：“杀之可乎？”老人曰：“此人命当食大禄，因子而食邑，庸可杀乎？”老人遂隐。固磨一小刀，付其奴曰：“汝素干事，能为我杀

彼女，赐汝万钱。”奴曰：“诺。”明日，袖刀入菜肆中，于众中刺之而走。一市纠扰，奔走获免。问奴曰：“所刺中否？”曰：“初刺其心，不幸才中眉间。”尔后求婚，终不遂。

又十四年，以父荫参相州军，刺史王泰俾摄司户掾，专鞠狱，以为能，因妻以女，可年十六七，容色华丽。固称惬之极。然其眉间常贴一花钿，虽沐浴闲处，未尝暂去。岁余，固逼问之。妻潸然曰：“妾郡守之犹子也，非其女也。畴昔父曾宰宋城，终其官。时妾在襁褓，母兄次歿。惟一庄在宋城南，与乳母陈氏居。去店近，鬻蔬以给朝夕。陈氏怜，不忍暂弃。三岁时，抱行市中，为狂贼所刺，刀痕尚在，故以花子覆之。七八年间，叔从事卢龙，遂得在左右，以为女嫁君耳。”固曰：“陈氏眇乎？”曰：“然。何以知之？”固曰：“所刺者，固也。”乃曰：“奇也。”因尽言之，相敬愈极。后生男鯤，为雁门太守，封太原郡太夫人。知阴隲之定，不可变也。宋城宰闻之，题其店曰“定婚店”。

Wei Gu, ou l'auberge des unions prédestinées

Le lettré Wei Gu, de **Duling**^①, avait été très tôt orphelin de père.

Il lui fallut donc sans tarder songer à se marier, afin de perpétuer la lignée. Mais toutes ses tentatives échouèrent.

En **l'an deux du règne Zhenguan**^②, il partit pour affaires à destination de Qinghe. Il fit halte à mi-parcours, dans une auberge installée à la porte sud de la ville de Songcheng.

Un client proposa son entremise pour lui faire rencontrer la fille de l'ancien préfet de Qinghe, et lui donna rendez-vous pour le lendemain, au temple du dragon, situé à l'ouest de l'auberge.

Impatient, le jeune lettré partit bien avant l'aube. La lune était encore haut dans le ciel. Sur les degrés du temple était assis un vieillard. Un coude posé sur un sac de toile, il feuilletait un livre.

Wei Gu s'approcha, et fut surpris de constater qu'il ne parvenait à déchiffrer aucun des caractères. Il voulut satisfaire sa curiosité :

— Quel est ce livre que vous lisez, noble vieillard ?

① Lieu-dit de la région de Xi'an. Plusieurs dynasties, dont les Han de l'Ouest et les Tang, firent de Xi'an leur capitale.

② Règne de l'empereur Taizong : 627—649.

Dès mon enfance, je me suis adonné à la lecture, et me suis appliqué à lire tout ce qui me tombait sous la main. Il n'y a pas de caractère que je ne connaisse. Même le sanskrit m'est familier. Pourtant, ceux que porte votre livre me sont tout à fait étrangers.

Le vieillard répondit en souriant :

— Ce livre est inconnu parmi les mortels. Il est bien certain que vous ne pouvez pas le lire.

— Pouvez-vous au moins me dire de quel livre il s'agit ?

— Il vient de l'empire des Ombres. . .

— Alors, vous-mêmes devez en être ! Comment se fait-il que je vous trouve ici ?

— Mais c'est que vous avez trop tôt quitté votre logis. Ce n'est pas moi qui ne devrais pas être ici. Nous autres, mandarins de l'empire des Ombres, avons en charge les affaires des mortels. Il est donc naturel que nous nous mêlions à vous. Regardez ces silhouettes qui passent sur la route. Pour moitié, ce sont des hommes. Les autres sont des revenants. Seulement, allez les distinguer !

— Et vous, mandarin, de quelles affaires de mortels vous occupez-vous ?

— Des mariages.

— Comme ça se trouve ! . . . J'ai été orphelin de très bonne heure, et j'aspire depuis plusieurs années à prendre femme pour faire prospérer le rameau de ma famille. Mais cela fait bientôt dix ans que je m'y efforce, et c'est à chaque fois sans succès. Si vous me voyez ici de si bon

matin, c'est que quelqu'un s'est proposé à me faire rencontrer la fille du préfet Pan. Ai-je quelque chance de réussir, cette fois-ci, d'après vous ?

— Non ! Votre femme n'a que trois ans à l'heure qu'il est. Vous la recevrez sous votre toit quand elle aura dix-sept ans.

— Et qu'y-a-t-il dans votre sac ? s'enquit le lettré.

— Ce sont des **cordelettes rouges**^①. Elles servent à lier les chevilles des futurs époux. Et quand c'est fait, personne ne peut prétendre y échapper : qu'il s'agisse de familles que déchire une vieille animosité, ou que sépare leur rang dans la société des hommes, ou qu'il s'agisse encore de gens qui se trouvent aux deux bouts du monde... Une fois noué ce lien, leur union est prédestinée. Pour ce qui vous concerne, vous êtes déjà lié à cette fillette de trois ans. Alors, pourquoi chercher ailleurs ?

— Mais, où se trouve ma femme, en ce moment ? Que fait sa famille ?

— Je peux vous dire qu'elle se trouve au nord de votre auberge, et qu'elle est la fille d'une marchande de quatre saisons.

— Pourrais-je la voir ?

① Selon la légende, le génie chargé des affaires de mariage des mortels est un vieillard, souvent désigné comme le « vieillard sous la lune ». Il les unit en les liant au moyen d'une cordelette rouge (couleur du mariage). Les intéressés peuvent se trouver aux antipodes. Mais personne n'échappe, finalement, à l'alliance ainsi prédestinée.

— La marchande s'appelle Chen. Elle vient souvent par ici vendre ses légumes avec la petite. Si vous voulez, suivez-moi, je vais essayer de vous la montrer.

C'était l'heure où le jour commençait à poindre. Mais leur attente fut déçue.

Le vieillard alors se saisit de son livre et du sac, et partit vers le marché, suivi du jeune lettré.

Ils y arrivèrent en même temps qu'une vieille bonne femme, contrefaite et borgne de surcroît, qui portait une petiote en haillons.

—Voilà ta femme ! dit le vieillard en désignant la gamine.

De rage et de dépit, le lettré s'exclama :

— Je la tuerai.

— Cette femme-là, lui dit le mandarin des Ombres, est promise à un avenir de plénitude. À suivre ta voie, elle connaîtra la richesse et le respect des hommes. Et tu voudrais la tuer ?

Ce disant, le vieillard disparut.

Le lettré affûta lui-même le fil d'un poignard. Il confia l'arme à un domestique, et lui dit :

— Je te sais capable . . . 10 000 sapèques pour toi si tu me débarrasses de cette souillon.

Le lendemain, avec, glissé dans sa manche, le poignard, le serviteur se rendit au marché aux légumes. Au plus fort de la foule, il abattit l'arme sur la petite et profita de la confusion pour s'enfuir. Un cataclysme n'eût pas bouleversé davantage les étals et les chalands.

— Tu l'as eue, au moins ? demanda le lettré au retour de son séide.

— J'ai visé au cœur, malheureusement le coup a été dévié, et je l'ai atteinte entre les yeux.

Le lettré se remit en campagne pour trouver à se marier. Vains efforts.

De la sorte, quatorze années passèrent.

Grâce aux relations de son père, qui avait été mandarin, le lettré accéda à la fonction de juge d'instruction auprès du préfet de Xiangzhou, qui avait pour nom Wang Tai.

Ses compétences lui valurent, entre autres, de gagner les faveurs du préfet, au point que celui-ci décida de lui donner sa fille.

C'était, à seize ou dix-sept ans, un pur joyau.

Le lettré était aux nues. Seulement, il remarqua, entre les sourcils de sa femme, un petit bijou qui ne la quittait jamais, même au moment du bain. Intrigué, il voulut savoir le pourquoi de ce qui pouvait passer pour coquetterie. Mais elle se refusait à toute explication.

Un an après, pourtant, il réitéra sa question. La toute jeune femme alors, lui fit cet aveu entrecoupé de pleurs :

— La vérité, c'est que je ne suis pas la fille du préfet Wang. Du moins, pas par le sang. Je ne suis que sa nièce. Mon propre père, qui était le premier magistrat de Songcheng, est mort à son poste. Et j'ai plus tard perdu ma mère et mon frère. C'est ma nourrice, dame Chen, qui m'a élevée. Nous habitons à la porte sud. Chaque jour,

dame Chen allait au marché vendre des légumes. Elle ne me laissait jamais seule, et m'emmenait avec elle. Quand j'avais trois ans, un malfrat m'a attaquée dans les bras de ma nourrice. Il m'en est resté une marque que je cache avec ce bijou en forme de fleur. Mon oncle ayant été muté à Lulong, je suis venue vivre chez lui. Quand il m'a mariée à vous, il m'a présentée comme sa propre fille.

Le lettré, stupéfait, demanda si la nourrice, dame Chen, n'était pas borgne. Ce fut au tour de sa femme d'être surprise. Comment savait-il cela ? Les aveux que son époux avaient à lui faire à son tour n'étaient guère aisés :

— Mais c'est moi, dit-il, qui vous ai envoyé ce voyou.

Voyant que sa femme ne comprenait pas, il lui fit récit de tout.

Les époux, dès lors, se témoignèrent les plus grandes marques de tendresse.

De leur union naquit un fils, qu'ils appelèrent **Kun**^①. Celui-ci devint plus tard, à son tour, préfet de Yanmen.

Sa mère, sur qui rejaillit un tel honneur, reçut le titre de Dame d'honneur du district de Taiyuan.

Le gouverneur de Songcheng ayant appris cette histoire décida de baptiser l'auberge de la porte du sud : *Auberge des unions prédestinées*.

① Sorte de léviathan, supposé pouvoir se transformer en oiseau fabuleux. Tous deux sont des métaphores de l'homme de valeur exceptionnelle.

金山妇人

有士夫自浙西赴官湖外，妻绝美。舟过扬子江，大风作于金山寺下，舟覆，妻孥尽溺，惟士人赖小艇得脱。就寺哀恻累日，然后去。三年后，满秩东还，复经故处，就寺设水陆供荐，祷于佛，乞使妻早受生。罢时已四更。少焉，童奴扫地，逢一妇人，满身流液俛涎，裸跣抱柱，如醉如痴，唤之不应。黎明，僧众聚观，士人亦至。细认之，乃其妻也，骇怖无以喻。命加薰燎，具汤药守之。至食时，稍稍知人，自引手接汤。俄而复活，夫妇相持而泣，遂言其故，曰：“我初没时，如被人拖脚引下，吃水数口，入水底，为绿衣一官人携入穴。穴高且深，置我土室中，以我为妻。每夜袖糕饼之属饲我，未尝茹荤。问其安得此物，初犹笑不言，及既昵熟，方云是水陆会中得来。因告之曰：‘我因闷已久，试带我出，瞻仰佛事，少欢心意，如何？’彼坚拒不可。求之屡矣，一夕许之。我因攀险梯危上寺中，望灯烛荧煌，华幡间列。及诣香案边听疏，乃是君官位姓名追荐我者。我料君在此，盘旋绕寺不肯返。绿衣苦见促，我故延留，会罢烛灭，强拽我行。我闻君咳声，愿见不得，紧抱廊柱不放，遭他殴打，困极。他怕天晓，始舍去。此身堕九泉下，不知岁月，赖君复生，皆佛力广大所致。”喜甚而哭，夫亦哭，遂为夫妇如初。满寺之人，莫不惊异。绿衣者，盖水府判官也。

La royée du mont d'Or

On était sous la **dynastie des Song du Sud**^①. Un mandarin partit, avec sa famille, rejoindre son poste.

Son épouse était une beauté comme on en voit rarement.

Alors qu'ils descendaient le Yangtsé, une formidable bourrasque se leva à hauteur du temple de Jinshan. Leur bateau se retourna. Le mandarin, agrippé à une chaloupe, seul survécut. Il perdit femme et enfants.

Des jours entiers, il hanta le temple, semblant ne vivre plus que pour une incommensurable affliction.

Il finit par repartir.

Trois ans plus tard, le mandarin avait achevé son mandat, et s'en revenait. En souvenir des êtres chers, il commanda au temple une cérémonie de célébration des eaux et de la terre : on installa des mets et du vin.

Le mandarin pria le Bouddha de leur offrir une **seconde vie**^②.

La nuit était avancée quand les cérémonies prirent fin. On était déjà à **la quatrième veille**^③. Des jeunes serviteurs se mirent à balayer.

On découvrit alors une femme aux pieds nus,

① 1127—1279.

② Les supplices de l'enfer seraient terminés, et l'individu se réincarnerait.

③ La nuit était divisée en veilles.

prostrée, dont tout le corps ruisselait d'eau fangeuse. Elle se cramponnait à une des colonnes du temple. Elle avait l'air hébété, et comme ivre. On n'arrivait pas à la réveiller.

À l'aube, les bonzes firent cercle autour de la femme. Le mandarin se joignit à eux. C'est alors qu'il se rendit compte qu'il s'agissait de sa propre épouse. Inutile de dire à quel point fut grande sa stupéfaction. Il demanda tout de suite qu'on fit du feu, brûlât de l'encens, et préparât des décoctions. Lui-même ne la quitta plus un instant.

À l'heure du premier repas, la femme sembla reprendre peu à peu ses esprits. Elle pouvait même se saisir des tisanes qu'on lui offrait. Bientôt, elle revint tout à fait à elle.

Les époux se prenaient les mains et s'abandonnaient aux larmes. La femme raconta ce qui lui était arrivé : « À l'instant où je me noyais, j'ai eu l'impression que quelqu'un me tirait par les pieds. À force d'avalier de l'eau, j'ai fini par atteindre le fond. Là, un homme tout vêtu de vert m'a introduit dans un antre, haut et profond. Après m'y avoir installée, il m'a demandée en mariage.

À partir de ce moment, chaque soir il sortait de sa manche des gâteaux pour me nourrir. Jamais je n'ai goûté à la moindre chair.

Quand je lui demandais d'où il tenait ces gâteaux, il ne me répondait pas, au début, et se contentait de sourire. C'est seulement après que nous étions devenus familiers qu'il m'a révélé que c'était des offrandes de ces cérémonies

incantatoires des eaux et de la terre.

J'ai profité de cette occasion pour lui demander :

“Je m'ennuie chez vous. Ne pourriez-vous pas me laisser sortir une fois pour assister à ces cérémonies qui m'égaieraient peut-être ?”

Au début, il a catégoriquement refusé. J'ai dû plusieurs fois lui faire la même demande. Hier, il m'a enfin donné son accord.

J'ai dû gravir un haut escalier de bois pour accéder au temple. J'ai eu devant les yeux un tableau très animé : des chandelles aux flammes vacillantes, des volutes d'encens, des fanions qui flottaient, et les moines alignés. Doucement, je me suis approchée d'un autel chargé d'encensoirs pour me laisser bercer par la litanie des bonzes. Et soudain, j'ai perçu ton nom, et ton titre. Alors j'ai compris que c'était mon souvenir qu'on rappelait par cette cérémonie. Je me suis dit que peut-être tu serais là. Alors, je me suis attardée dans le temple pour retarder l'échéance du départ, malgré les prières insistantes que m'adressait l'homme à l'habit vert. Les cérémonies achevées, les chandelles éteintes, il a voulu m'entraîner à nouveau vers le bas. Je t'ai soudain entendu qui toussais. Comme j'ai souhaité alors te revoir ! Je me suis agrippée à une colonne, et ne m'en suis pas laissée arracher. L'homme à l'habit vert pourtant n'avait rien trouvé d'autre que la violence à ce moment pour me faire lâcher prise. Je sentais le sommeil me saisir peu à peu. Mais le jour a commencé d'apparaître. Et l'homme à l'habit vert avait

peur du jour ; c'est pour ça qu'il est finalement reparti sans moi.

Quel malheur pour moi : j'étais tombée sous le neuvième bassin de la fontaine, et je n'avais plus la notion du temps.

Mais quel bonheur aujourd'hui pour moi de revenir à la vie grâce à toi. Tout ceci n'est-il pas une preuve de la force de Bouddha ?»

Au comble du bonheur, les deux époux communièrent dans les larmes. Ils reprirent leur vie d'antan. Leur histoire étonnante laissa une profonde impression dans la communauté du temple.

L'homme à l'habit vert quant à lui, n'était autre que le juge du palais des Eaux.

许俊

韩翃少负才名，天宝末举进士。孤贞静默，所与游皆当时名士。然而华门圭窳，室惟四壁。邻有李将失名，妓柳氏，李每至，必邀韩同饮。韩以李豁落大丈夫，故常不逆。既久愈狎，柳每以暇日隙壁窥韩所居，即萧然葭艾。闻客至，必名人。因乘间语李曰：“韩秀才穷甚矣！然所与游，必闻名人，是必不久贫贱，宜假借之。”李深颌之。间一日，具僕邀韩，酒酣，谓韩曰：“秀才当今名士，柳氏当今名色，以名色配名士，不亦可乎？”遂命柳从坐接韩。韩殊不意，恳辞不敢当。李曰：“大丈夫相遇杯酒间，一言道合，尚相许以死。况一妇人，何足辞也。”卒授之，不可拒。又谓韩曰：“夫子居贫，无以自振，柳资数百万，可以取济。柳，淑人也，宜事夫子，能尽其操。”即长揖而去。韩追让之，顾恍然自疑曰：“此豪达者，昨春备言之矣，勿复致讶。”俄就柳居，来岁成名。后数年，淄青节度侯希逸奏为从事。以世方扰，不敢以柳自随，置于都下，期至而迓之。连三岁，不果迓。因以良金置练囊中寄之，题诗曰：“章台柳，章台柳，往日青青今在否？纵使长条似旧垂，也应攀折他人手。”柳复书，答诗曰：“杨柳枝，芳菲节，可恨年年赠离别。一叶随风忽报秋，纵使君来岂堪折！”柳以色显，独居恐不自免，乃欲落发为尼，居佛寺。后翃随侯希逸入朝，寻访不得，已为立功番将沙叱利所劫，宠之专房。翃怅然不能割。

会入中书，至于城东南角，逢犊车，缓随之，车中问

曰：“得非青州韩员外耶？”曰：“是。”遂披帘曰：“某柳氏也。失身沙叱利，无从自脱。明日尚此路还，愿更一来取别。”韩深感之。明日如期而往。犍车寻至，车中投一红巾，包小合子，实以香膏，呜咽言曰：“终身永诀。”车如电逝，韩不胜情，为之雪涕。

是日，临淄大校，致酒于都市酒楼。邀韩，韩赴之，怅然不乐。座人曰：“韩员外风流谈笑，未尝不适。今日何惨然耶？”韩具话之。有虞侯将许俊，年少被酒，起曰：“俊尝以义烈自许，愿得员外手笔数字，当立致之。”座人皆激赞。韩不得已，与之。俊乃急装，乘一马，牵一马而驰，迳趋沙叱利之第。会叱利已出，即以入曰：“将军坠马，且不救，遣取柳夫人。”柳惊出，即以韩札示之，挟上马，绝驰而去。座未罢，即以柳氏授韩曰：“幸不辱命。”一座惊叹。时叱利初立功，代宗方优惜，大惧祸作，阖坐同见希逸，白其故。希逸扼腕奋髯曰：“此我往日所为事，俊乃能尔乎！”立修表上闻，深罪沙叱利。代宗称叹良久，御批曰：“沙叱利宜赐绢二千匹，柳氏却归韩翃。”

Xu Jun, l'amour chevaleresque

Sous la **dynastie des Tang**^① vivait un jeune lettré de grand talent : Han Yi.

Reçu au concours impérial, il fut admis au rang de **Jinshi**^②, au temps du règne de **Tianbao**^③.

C'était un être taciturne et solitaire. Il ne fréquentait que des gens dont il pût considérer que leur talent égalait au moins le sien.

Tout ce dont il avait reçu en partage, c'était la misère. Pour l'abriter, un toit et quatre murs nus.

Le lettré avait une voisine. Courtisane du nom de **Liu**^④. Elle vivait des largesses d'un certain général Li. À chaque fois que l'art militaire rendait visite à l'art des sens, il conviait l'art des textes à partager une coupe.

Le lettré s'était fait du général l'opinion d'un homme non seulement généreux, mais aussi loyal : quelqu'un qu'il eût qualifié sans doute d' « homme véritable » . Aussi ne contrevenait-il pas à ses principes en acceptant les invitations qui lui étaient adressées. Deux jours plus tard, Li invita chez lui le lettré, afin de boire ensemble quelques coupes. On en but plusieurs. Alors que tous deux se laissaient aller à une confiante euphorie, le général dit à

① 618—907.

② Titre donné aux candidats reçus au dernier examen impérial.

③ 742—756.

④ Le saule pleureur.

son ami :

— Vous pouvez déjà être considéré comme un des grands lettrés de cette époque. Il ne vous a pas échappé que dame Liu est à la beauté ce que vous êtes au talent. Vous ferez un couple on ne peut mieux assorti. Je vous l'offre.

Sur ces mots, il appela dame Liu pour le service du vin. Le lettré eut quelque peine à reprendre ses esprits, mais se jugea indigne d'une telle générosité.

— **C'est en partageant le même nectar que les hommes véritables se reconnaissent**^①, lui fut-il répondu. Une parole parfois suffit pour que l'on se sente communier, et que l'on accède à l'intimité que s'autorisent seuls les vrais amis. Et puisque la mort même fait partie du tribut de l'amitié, une femme est bien peu de chose. Pourquoi refuseriez-vous un tel présent ?

Le lettré, néanmoins, s'obstinait dans son refus. Alors, l'autre poursuivit :

— On comprend, à vous voir, que la vie ne vous a ménagé aucune facilité. Et comment réussir, quand on est pauvre ? Dame Liu, au contraire, dispose d'une grande fortune, qui pourra vous être très utile. Et puis, elle est honnête et vertueuse. Elle vous restera fidèle et vous servira toute sa vie.

Sur ces mots, il gagna la porte, et, mains jointes,

① Référence à un proverbe : À quoi sait-on de personnes que l'on rencontre que ce seront des amis intimes ? Quand on s'entend mille verres de vin ne sauraient suffire, et dans le cas contraire, un demi verre serait de trop.

salua le lettré. Celui-ci voulut le rattraper, mais l'autre s'était éclipié.

De retour chez lui, et après quelque temps de réflexion, le lettré finit par se dire que son ami était décidément quelqu'un de bien généreux. Il se rappela que le général, depuis un an, avait déjà évoqué pareille situation. Il en conclut qu'il pouvait ne pas s'en étonner.

Le lettré et la dame Liu vécurent donc ensemble. Il ne fallut pas plus d'un an pour que Han Yi accédât à la notoriété.

Quelques années passèrent. Le gouverneur militaire de Ziqing, Hou Xiyi, après accord de la cour, fit attacher le lettré à ses services, au titre de secrétaire de son armée.

La fortune des armes n'incitait guère à la quiétude et rendait la situation des plus incertaines. Aussi le lettré préféra-t-il laisser sa compagne dans la capitale, tout en lui promettant de venir la chercher dès qu'il aurait intégré son poste. Mais au bout de trois ans, il n'avait toujours pas pu tenir sa promesse.

Il réussit néanmoins à lui faire parvenir de l'argent, soigneusement enroulé dans de la soie. Il y avait joint un poème :

Saule de Zhangtai ^①

① Nom d'une rue de Chang'an, la capitale sous les Tang, où l'on trouvait de nombreuses maisons closes.

*Toi que j'ai connu si beau et verdoyant
 Es-tu toujours cette image de la grâce ondoyante ?
 Te ploies-tu toujours, long et souple ?
 ... La tristesse me gagne
 N'est-ce pas une autre main
 Qui vient froisser ton feuillage
 Et cueillir à ton tronc les rameaux neufs ?*

Dame Liu s'affligea à la lecture du poème. Puis elle lui fit apporter réponse :

*Le saule toujours verdit
 À la saison où tout fleurit
 Mes branches chaque année servent à tresser les
 couronnes de l'adieu
 Aujourd'hui vient de tomber la première feuille
 d'automne
 Même si ta main me parvenait
 Aimerais-elle encore se perdre dans ma ramée ?*

Elle ne laissa pas transparaître sa crainte la plus vive. Elle vivait seule, et sa beauté n'avait en rien décliné. Elle redoutait la violence des convoitises.

Elle se fit nonne, se rasa le crâne. Puis elle s'installa dans un temple.

Le lettré parvint enfin à regagner la capitale. En dépit de mille recherches, la jeune femme resta introuvable.

Il faut dire que les craintes de celle-ci étaient fondées.

Sur les entrefaites, un seigneur de guerre barbare, Sha Chili, l'avait enlevée et en avait fait sa favorite.

À Han Yi, il ne resta que la nostalgie.

Un jour, une affaire le conduisit au sud-est de la capitale. Chemin faisant, il croisa une voiture, qui cheminait au rythme lent d'un attelage de bœufs. Alors qu'il se trouvait juste à la hauteur de la voiture, une voix soudain lui parvint d'au-delà les rideaux :

— Ne seriez-vous pas Han Yi, de Qingzhou ?

— C'est lui-même, en effet.

La lourde étoffe alors fut relevée :

— C'est moi, dame Liu ! Sha Chili a fait de moi sa favorite, forcée et contrainte. Je ne parviendrai pas à m'évader de la cage où il me garde à sa disposition. Mais demain, j'emprunterai ce même chemin. Faites que nos routes encore une fois se croisent.

C'était avec une telle émotion que le lettré, le lendemain, refit le chemin la veille, et qu'il croisa un attelage lent de bœufs qui tirait une voiture aux rideaux d'étoffe lourde. Une petite boîte serrée dans un foulard pourpre lui fut lancée. Il y trouva des onguents. D'au-delà les rideaux ne lui parvint qu'un mot, qu'étranglaient des pleurs :

— Adieu.

Puis l'équipage s'éloigna.

Quelque temps plus tard, le gouverneur passa en revue son armée. Les maisons de vin s'emplirent, à la suite, d'officiers qui en revenaient. Han Yi était des

invités. Mais, lui, que le chagrin minait, faisait triste figure. Ce qui ne pouvait échapper à la joyeuse compagnie. Quelqu'un lui en fit la remarque en souriant :

— Vous nous étonnez ! Vous, qui d'ordinaire êtes un boute-en-train... comment se fait-il que vous fassiez si piteuse mine ?

Alors, le lettré se laissa aller à relater ce qu'il était advenu de la dame Liu.

Dans l'assistance se trouvait un jeune officier, aide de camp du général, et passablement échauffé par le double fait de ce qu'il avait bu et de ce qu'il venait d'entendre :

— Je me suis fixé comme principe d'existence de redresser les torts, s'enflamma-t-il. Faites-moi confiance. Je vais vous récupérer votre dame Liu. Écrivez-moi simplement quelques mots à son intention !

Mais le lettré n'ignorait pas que le seigneur de guerre dont il était question jouissait d'un crédit en proportion directe avec la gloire dont il s'était couvert. Aussi déclina-t-il l'offre qui lui était faite. Pourtant, tous ceux qui l'entouraient le poussèrent à accepter. Alors, il finit par écrire la missive demandée, et la confia à l'officier, qui s'appelait Xu Jun.

Lequel endossa son uniforme, enfourcha un cheval, en prit un second par la bride, et partit au galop.

Xu Jun arriva devant la résidence de Sha Chili. Par chance, celui-ci n'y était pas. Profitant de l'aubaine, le jeune officier pénétra dans la place en criant : « Le général Sha vient de faire une chute de cheval. Il est dans un état

critique et demande que je lui amène dame Liu !» Surprise, celle-ci sortit de ses appartements. Le jeune homme lui fit lire la missive du lettré. Puis l'aida à monter à cheval. Tous deux s'en allèrent à bride abattue.

Le banquet battait son plein dans la maison de vin quand Xu Jun fit son entrée, suivi de la dame Liu, et dit au lettré :

— Je suis heureux d'avoir pu tenir mes engagements.

Le sentiment dominant de toute l'assemblée fut une admiration mêlée d'incrédulité. En même temps, on s'inquiéta vite de possibles représailles. Ses prouesses avaient valu au terrible Sha Chili une faveur impériale toute particulière.

Les têtes redevinrent vite plus froides. Après discussion, tout le monde se rendit aussitôt chez le gouverneur Hou, afin de lui rendre compte. À l'étonnement général, ce qu'on venait de lui relater enthousiasma le gouverneur.

— Mais voilà des règles de conduite qui rejoignent tout à fait les miennes, s'exclama-t-il en jetant les bras au ciel. Je suis heureux qu'il se soit trouvé quelqu'un comme Xu Jun pour oser un pareil coup de main !

Sans plus attendre, il adressa une requête à l'empereur, dans laquelle il stigmatisa les agissements de Sha Chili.

L'empereur ne fut pas peu embarrassé. Après bien des atermoiements, il finit par rendre son verdict. Il se saisit du pinceau impérial, et inscrivit à la suite de la requête :

— Qu'on donne deux mille rouleaux de soie au général Sha Chili. Et dame Liu sera rendue au lettré Han Yi.

地 祇

贞元末，渭南县丞卢佩，行九，性笃孝。其母先病腰脚，至是病甚，不下榻者累年，晓夜不堪痛楚。佩即弃官，奉母归长安，竭产求医。时国医王彦伯，声势甚重，造次不可一见。佩日往祈请焉。半年余，乃许一到。佩期某日平旦。是日亭午不来，佩候望于门，心摇目断。日既渐晚，佩益怅然。忽见白衣妇人，姿容绝丽，乘一骏马，从一女僮，自曲之西，疾驰东过。有顷，复自东来。至佩处驻马，谓佩曰：“观君颜色忧沮，敢请问之？”佩志于王彦伯，初不觉妇人之来。既顾问再三，佩乃具以情告。妇人曰：“妾有薄技，不减彦伯所能。请一见太夫人，必取平瘥。”佩惊喜，拜于马首曰：“诚得如此，愿以身为仆隶。”佩即先入白母。母方呻吟，酸楚之次，闻佩言，忽觉小瘳。遂引妇人至母前，妇人才举手候之，其母已能自动矣。于是一家欢跃，竞持金帛，以遗妇人。妇人曰：“此犹未也，更进一服药，非止尽除痼疾，抑亦永享眉寿。”母曰：“老妇将死之骨，为天师再生，未知何阶上答？”女人曰：“但不弃细微，许奉九郎巾栉，常得在太夫人左右则可。安敢论功乎？”母曰：“佩犹愿以身为奴，况其他乎？”妇人再拜称谢。遂于女僮所持妆奁中，取药一刀圭，以和进母。母入口，积若顿平。遂纳为妇，执妇道甚谨。然每十日，即请一归本家。佩欲以车与送迎，即固拒。惟乘旧马，与女僮倏忽往来，略无踪迹。初且欲顺适其意，不能究寻，久之，颇以为异。一日，伺其将出，潜往窥之。见乘马出延兴

门，马行空中。佩惊问行者，皆不见。又随至东城墓田中，巫者陈设酒肴，沥酒祭地。见妇人下马，就接而饮之。其女僮随后收拾纸钱，载于马上，即变为铜钱。又见妇人，以策画地。巫者指随其处，曰：“此可以为穴。”事毕，即乘马而回。佩心甚恶之，归具告母。母曰：“固知妖异，为之奈何？”自是妇人绝不复归佩家，佩亦幸焉。后数十日，佩因出南街中，忽逢妇人行李。佩呼曰：“夫人何久不归？”妇人不顾，促辔而去。明日使女僮传语佩曰：“妾诚非匹，但以君有孝行相感，故为君妇。太夫人疾得平和，约为夫妇。今既见疑，便当诀矣。”佩问女僮：“娘子今安在？”女僮曰：“娘子前日已改嫁李谿议矣！”佩曰：“虽欲相弃，何其速欤！”女僮曰：“娘子是地祇，管京兆府三百里内人家丧葬所在，长须在京城中作生人妻，无自居也。”女僮又曰：“娘子终不失所，但嗟九郎福薄，向使娘子长为妻，九郎一家皆为地仙矣！”

La déesse de l'empire des Ombres

Un dénommé Lu Pei, préfet du district de Weinan, vivait **dans la dernière période du règne Zhenyuan de la dynastie des Tang**^①. Neuvième enfant de la famille, il était connu pour son profond amour filial envers sa mère.

Celle-ci, après des années de souffrances aux reins et aux jambes, finit par être totalement immobilisée sur son lit. De jour comme de nuit, la douleur la taraudait.

Lu Pei décida de renoncer à son poste mandarinal pour accompagner sa mère à Chang'an, où il consacra sa fortune à essayer de trouver un médecin efficient.

À cette époque, un praticien, nommé Wang Yanbo, jouissait d'un renom qui s'étendait jusqu'aux confins du pays. En contrepartie il était très difficile d'obtenir un rendez-vous pour une consultation. Lu Pei réitérait sans cesse sa prière, encore ne parvint-il à arracher au fameux médecin une promesse de visite qu'au bout de six mois.

Au jour fixé, Lu Pei se posta de bon matin à la porte, à guetter la venue de l'homme de l'art. L'attente se prolongeait. Quand sonna midi, il n'avait toujours pas vu, même l'ombre, de celui qu'il espérait. L'âme en détresse, Lu Pei était toujours là, et s'épuisait le regard à scruter, quand il commença à se faire tard.

① 785—805.

Il se laissa gagner par un profond sentiment de détresse.

C'est alors que passa une superbe cavalière, toute de blanc vêtue, au port altier.

Elle galopait d'ouest en est, suivie de sa jeune servante. Elle réapparut un peu plus tard, venant de l'est, et fit arrêter son cheval aux allures fières devant Lu Pei. La femme s'adressa en ces termes à l'ancien mandarin :

— La déception et la tristesse se lisent sur vos traits. Accepterez-vous de m'en dire la cause ?

Abîmé dans l'attente vaine du médecin, Lu Pei ne prêta véritablement attention à la cavalière que lorsque celle-ci eut réitéré sa question.

Il lui fit confiance de ce qui le tourmentait.

Elle lui dit alors :

— Je possède quelque pouvoir, et je suis au moins l'égale de Wang Yanbo. Si vous acceptez de m'introduire auprès de votre mère, je vous assure de sa guérison.

Transporté de gratitude, Lu Pei s'agenouilla devant la monture et sa cavalière :

— Si vous guérissez ma mère, je jure de vous servir ma vie durant.

Il rentra pour rendre compte à sa mère. Celle-ci laissait échapper des gémissements. Mais à l'annonce que lui fit son fils, elle se sentit quelque peu rassérénée.

La dame en blanc se fit présenter à la malade. À peine l'inconnue eut-elle levé un bras en guise de salut que la vieille percluse avait recouvré la capacité de se retourner

dans son lit.

Ravissement de la famille, qui se bousculait pour venir offrir, qui de l'or, qui des soieries.

Mais la dame en blanc dit :

— Le mal ne s'en est pas totalement allé. Il vous faudra aussi prendre de cette potion. Avec cela, non seulement vous serez débarrassée à jamais de toute douleur, mais encore vous connaîtrez la longévité.

La mère de Lu Pei lui répondit :

— Je traînais de vieux os qui se mouraient. Aujourd'hui je commence une deuxième vie. Et c'est à vous, céleste maîtresse, que je le dois. Comment pourrais-je assez vous remercier ?

— Mon seul souhait, repartit la jeune femme, serait de partager l'oreiller et la natte de votre fils, et de pouvoir chaque jour demeurer à vos côtés.

— Mon fils vous a déjà exprimé sa reconnaissance en proposant de vous servir sa vie durant. Je pense que le reste va de soi.

La cavalière fit une révérence devant cette marque de bienveillance maternelle. Elle prit ensuite, dans la boîte que tenait sa servante, un **gui**^① de médicament, le dilua, et fit boire la décoction à la vieille femme. À peine celle-ci l'eut-elle avalée qu'elle ne se ressentit plus du tout du mal qui l'avait si longuement tourmentée.

On célébra les noces. La jeune femme se montra une

① Un cent millième de litre.

bru attentionnée. Seulement, tous les dix jours, elle demandait à retourner chez elle. Et à chaque fois, refusait l'équipage que Lu Pei voulait mettre à sa disposition, ne serait-ce que pour le trajet de retour. Sa servante et elle enfourchaient les montures sur lesquelles on les avaient vu apparaître, et disparaissaient en un clin d'œil, sans laisser la moindre trace, pas plus à l'aller qu'au retour.

Lu Pei, tout d'abord, ne chercha pas à savoir. Mais petit à petit, la curiosité fit son lent travail. Et un jour, enfin, il finit par suivre sa femme.

Elle franchit la porte Yanxing, et, de là, le cheval s'élança vers les cieux. Lu Pei, qui n'en croyait pas ses yeux, demanda aux passants s'ils avaient eu la même vision que lui. Mais ils n'avaient rien vu. Toutefois, il parvint à ne pas perdre la trace de sa femme, ce qui l'amena au cimetière de l'est.

Là, un sorcier avait exposé mets et vins et remplissait des coupes en l'honneur du dieu de la terre. Lu Pei vit sa femme, descendue de cheval, prendre une coupe et la boire d'un trait, tandis que sa servante ramassait des **sapèques en papier**^① et en chargeait son cheval. Instantanément, la monnaie des morts se transmuait en monnaie de cuivre.

Remontée à cheval, la dame en blanc délimita un terrain que le sorcier désigna à l'assistance : « Voilà

① Il est de tradition de déposer sur les tombes de l'argent fictif, de façon à permettre au défunt d'assurer le « passage ».

l'emplacement idéal pour la sépulture. » Son travail achevé, la femme de Lu Pei prit le chemin du retour.

La scène à laquelle il avait assisté avait à ce point incommodé l'ex-préfet qu'il s'empressa d'en faire un compte-rendu à sa mère.

— Maintenant que nous savons qu'il s'agit d'un mauvais génie, dit-elle, qu'allons-nous pouvoir bien faire ?

Ils n'eurent pas à répondre à cette question. Parce que, à l'étonnement général, on ne vit plus reparaître la jeune dame à la maison des Lu. Ce dont Lu Pei se réjouissait fort, dans le secret de son cœur.

Dix jours passèrent.

Alors qu'il était sorti pour affaire, Lu Pei avisa soudain, dans la rue du Sud, des bagages qu'il reconnut pour être ceux de sa femme.

— Pourquoi n'es-tu pas rentrée à la maison, depuis tout ce temps ? se mit-il à crier.

Sans un mot, la femme tourna bride, pressa le pas de son cheval et s'éloigna.

Le lendemain, elle fit transmettre un message par sa servante :

— Je ne me considérais pas un parti digne de vous. Je me suis laissé attendrir par la piété filiale dont vous entouriez votre mère. C'est ce qui m'a amenée à me présenter. J'ai guéri votre mère. Nous sommes devenus époux. Aujourd'hui, vous vous défiez de moi. Nous ne pouvions que nous quitter.

Lu Pei demanda alors à la servante où était sa

maîtresse. Il lui fut répondu qu'elle était remariée à un certain Li Zhiyi de l'avant-veille.

— Je veux bien admettre que sa décision de me quitter était irrévocable, dit Lu Pei, mais la rapidité de tout ceci a de quoi désarçonner !

Le moment semblait venu, pour la servante, de révéler un secret qui n'importait plus.

— Ma maîtresse est la déesse de la terre. Elle a en charge les funérailles et le choix de sépulture pour tous les foyers de la capitale, à trois cents lis^① à la ronde. Pour ce faire, il lui faut être constamment la femme d'un mortel. Sans quoi, elle serait une âme errante et sans toit. Ma maîtresse a dû trouver une nouvelle demeure après que vous l'aviez abandonnée. Tout ceci n'est regrettable que pour vous, qui seriez devenu génie de la terre à votre tour, ainsi que toute votre famille, si vous aviez su accepter ma dame. Mais telle n'était pas votre destinée.

① Unité de distance ; un li = 500 mètres.

高 娃

高娃者，京师娼也。自幼美姿容，昌平侯杨俊与之狎，犹处子也。昌平去备北边者数载，娃闭门谢客。天顺中，俊与范都督广为石亨所构。以正统十四年，大驾陷土木，俊等坐视不救，为不忠，论死。二人赴市，英气不挫。杨尤挺颈，但云：“陷驾者谁？今何在？吾提军救驾，杀之固宜。”亲戚故吏，无一往者。俄有一妇人缢而来，则娃也。杨顾谓曰：“汝来何为？”娃曰：“来视公死。”因大呼曰：“忠良死矣。”观者骇然。杨止之曰：“已矣！无益于我，更累苦耳！”娃曰：“我已办矣。公先往，妾随至。”杨既戮，娃恸哭，吮其颈血，以针绵纽接著于颈，顾杨氏家人曰：“好葬之。”即自取练缢于旁。

高娃一滴泪，羞杀许多亲戚故史。

Gao Wa, l'amour héroïque

Sous la dynastie des Ming, vivait dans la capitale, **Jingshi**^①, une courtisane du nom de Gao.

Ce qui lui valut sa renommée, c'est que, belle dès le jeune âge, elle ne subit en rien les altérations de l'adolescence.

Elle eut le privilège des courtisanes de renom : choisir l'homme par qui elle entrerait dans la carrière. Ce fut le connétable de Changping : Yang Jun.

Quelque temps après, il reçut son ordre de route pour la frontière du nord. Il y fut en poste plusieurs années. Pendant tout ce temps, Gao Wa **refusa de recevoir le moindre client**^②.

Elle attendait Yang Jun.

Or, sous le règne **Tianshun**^③, celui-ci fut la victime d'une diffamation, tout comme son gouverneur, Fan Guang. Ils étaient accusés d'avoir trahi l'empereur, lors d'une bataille survenue en **l'an 14 du règne Zhengtong**^④.

- ① Nom, sous la dynastie des Ming, de l'actuelle Beijing.
- ② Cet autre privilège est la marque d'un statut tout à fait particulier dans la maison aux cent fleurs.
- ③ Un empereur peut décider d'avoir plusieurs règnes et il peut aussi décider de changer de nom. Ici, on va comprendre pourquoi nous avons affaire à deux règnes.
Les dates du règne Tianshun : 1457—1465
- ④ 1436—1450. L'empereur était allé diriger la guerre contre les « Barbares ». Son frère avait usurpé le pouvoir. Huit ans plus tard, l'empereur reprit le pouvoir et fit exécuter les félons. Le général Shi Heng qui avait aidé à repousser l'ennemi, et l'empereur à retrouver son trône, était l'accusateur des deux personnages dont il est ici question. C'est cette seconde phase de règne qui reçoit le nom de Tianshun.

et au cours de laquelle l'empereur avait été fait prisonnier.

Condamnés à mort, les deux hommes ne se départirent jamais de leur dignité. Tout particulièrement pendant leur marche au supplice.

Yang Jun se contenta de quelques paroles :

— Je voudrais savoir qui s'est rendu coupable d'infidélité envers l'empereur. Mais voilà un bien grand acte de sévérité juste : on tue ceux qui se sont dévoués, chair et âme, au salut de l'empereur !

Personne, de ses amis et parents, n'avait osé se rendre au lieu de l'exécution.

On vit alors paraître une femme en tenue de deuil : toute de blanc vêtue. Et c'était Gao Wa.

— Pourquoi être venue ? lui demanda le connétable.

— Pour t'assister au moment du supplice.

Et elle invectiva l'assistance :

— C'est un fidèle que vous laissez mourir !

Son courage en impressionna plus d'un.

Le connétable chercha à l'interrompre :

— À quoi bon. Il n'est plus au pouvoir de personne, désormais, de me venir en aide. De plus, tu vas gravement te compromettre.

— Mais je suis prête. Va devant. Je te suis !

Yang Jun fut décapité.

Gao Wa, que ses larmes aveuglaient, se saisit de la tête, tarit à boire le sang qui jaillissait, et recousit ce que la décollation avait séparé.

Après quoi, elle s'assura que la famille Yang prendrait

soin des funérailles.

Cela fait, elle se pendit au côté du connétable, à un cordon de soie immaculée.

Une seule larme de Gao Wa suffit à rendre honteux bien des parents et des congénères de Yang Jun.

桂花仙子

钱塘一士人，少年狂荡，其妻早亡，独居廓处。偶于市中购得唐解元绢画桂花仙子图一轴，悬之书斋，日夕倚案，瞪目注视，念欲得佳偶如图中人。凡园有花果，必采撷以荐。一夕，有女郎年可十六七，容颜娇丽，裳衣轻妍，从月色中来。士人询其居止，笑而应曰：“家在墙东。”士人心意东邻无是子也，但贪慕艳色，狂不自制，拥之入帟，妖态横生，曲尽欢昵。凌晓，趣辞去。定昏之后，复来。自是夕夕无间，每至，则室中起灵香，枕席皆芬。时说蓬莱阆苑之事，士人颇讶异之。

经数旬，而内外亲表，及臧获辈，窃窃倚听，穴壁而窥，乃绝代姿首，世所无也。惊为狐魅之属，乘士人他出，阴引南昌道士来治之。道士吐匣中青蛇，遍索，因指此图谓曰：“非尔为祟耶？可尝吾剑！”忽应曰：“身是昆仑山女，与此郎有累世姻缘，是以暂谐缱绻耳。卿有何禁术，而欲制我乎？”复语其臧获辈曰：“君今如此行径，不可留矣！”其声若出画中也。语未毕，道士裂睛上视，持剑自抵其胸，反走出门。家人忙怖号叫，急谋焚毁此画。俄顷昼晦，忽有怪风暴起，云埃四合，弥漫一室。移时朗然。阅其像，神如洗矣，隐隐渐失所在。久之，空轴而已。里中数岁小儿，并见绡衣神女，罗袜行空而去。士人归，惊讯其事，方悟神仙之游。臂妆衣香，氤氲不散者经月。凄恋宛转，凝望无聊，乃延画师好手数十家，重写其真，莫能仿佛，于是乃止。终身不复琴瑟焉。

La fée aux fleurs de laurier

Il était, dans la ville de Hangzhou, un jeune lettré dont le détachement excessif en faisait presque un être en marge du monde. Veuf de bonne heure, il menait une existence solitaire.

Un jour, en ville, et par un de ces hasards que seules nourrissent les disponibilités ouvertes par la solitude, il acheta un tableau — monté sur rouleau de soie — de la fée aux fleurs de laurier. Un authentique chef-d'œuvre, puisqu'il était de la main même du maître Tang Bohu.

Le lettré le suspendit dans sa salle d'études.

De jour comme de nuit, accoudé à son bureau, il restait, le regard captivé par la déesse du tableau, en songeant au bonheur qui serait le sien si telle était son épouse.

Quand s'ouvraient de nouvelles fleurs et que murissaient des fruits dans son jardin, le jeune homme ne manquait jamais d'en cueillir pour les déposer en offrande sur l'autel qu'il avait de la sorte installé au pied du tableau, en signe d'attachement à la fée.

Un soir, il vit entrer chez lui une jeune fille d'environ seize ou dix-sept ans. Elle était d'une grande beauté, et richement vêtue. Elle semblait léviter sur un rayon de lune. Son allure était charmante. Souriante, elle répondit au lettré qui lui demandait d'où elle venait que sa demeure était à l'est de chez lui. Le jeune homme n'avait aucune

souvenance d'une telle jeune fille chez son voisin de l'est. Mais il ne poussa pas son enquête. Tout dans cette jeune beauté le charmait. Transporté par une joie extrême, il l'embrassa, l'entraîna vers son lit, et tous deux se livrèrent à mille plaisirs.

L'apparition charmante s'effaça avant l'aube. Dès lors, il ne se passa pas de nuit sans ces tendres retrouvailles. La jeune femme apparaissait à l'obscurité tombante, et repartait avant le jour. Sa présence, dans la chambre du jeune homme, se manifestait par des senteurs subtiles et capiteuses, qui embaumaient les oreillers et la natte du lit.

Elle racontait des récits qui avaient pour décor le monde féérique des îles **Penglai**^①, les cieux et le palais de la Lune. Le lettré était émerveillé.

Au bout d'un mois, les parents, les amis, et même les serviteurs du jeune homme, tout le monde était au courant de cette aventure fantastique. En se cachant, ils épièrent les conversations. Par un petit trou creusé dans le mur à cet effet, ils insinuèrent leurs regards indiscrets. Tout le monde considéra qu'une telle beauté n'avait pas sa pareille dans le monde des mortels. D'aucuns, dès lors, firent courir l'idée que cette jeune femme ne pouvait être qu'une renarde, ou quelque revenante métamorphosée.

Aussi décidèrent-ils d'une chasse à la sorcière.

① Les trois îles Penglai, que l'on situe traditionnellement à l'est. C'est, selon la mythologie, un lieu paradisiaque où séjournent les immortels.

Profitant d'une absence du jeune homme, un moine taoïste de Nanchang fut appelé dans ce but. Il sortit une épée de son fourreau, et, l'arme à la main, fouilla toute la pièce. Il arriva enfin devant le tableau. Brandissant son épée, il vociféra à l'adresse de la fée aux fleurs de laurier : « C'est évidemment toi qui es à l'origine de cette farce ! Tu vas connaître mon épée ! » Et il allait abattre le tableau, quand, tout à coup, une voix de femme en émana : « Je suis la déesse du mont Kunlun. Une union, prévue par ma destinée, m'a fait descendre chez ce lettré. Comment osez-vous user de votre minable magie contre moi ? » À peine l'assistance avait-elle entendu ces mots qu'elle vit le moine retourner son épée contre sa propre poitrine et, les yeux révoltés comme s'ils devaient crever ou lui être arrachés de la tête, sortir de la pièce à reculons. Horrifiés par ce qu'ils venaient de voir, les domestiques poussèrent des hurlements d'épouvante et tentèrent de mettre le feu au tableau. La voix de la déesse retentit de nouveau : « Insolents que vous êtes. Il m'est impossible de demeurer plus longtemps ici. »

Le ciel se couvrit brusquement, une terrible bourrasque se déchaîna et la chambre s'emplit de nuages bouillonnants. Le vent s'abattit aussi prestement qu'il s'était levé, le ciel redevint beau et serein.

On remarqua alors que le tableau, sur son rouleau de soie, semblait progressivement abandonné de la forme qui s'y trouvait. Les contours s'estompaient petit à petit. Il n'y eut plus, à la fin, sur le mur, qu'une pièce de soie

blanchie, comme après quelque lavage.

Pendant ce temps, des enfants suivaient des yeux une fée en robe de gaze et aux pieds couverts de soie fine qui s'éloignait dans le ciel, puis disparut.

À son retour, le lettré fut frappé de stupeur devant le tissu immaculé. On dut le mettre au courant de ce qui s'était passé. Il se fit à l'idée qu'il s'agissait du passage d'une déesse dans le monde des mortels.

La senteur capiteuse qu'exhalait le corps et les effets de la jeune fille ne se dissipa que plusieurs mois plus tard.

Le lettré ne parvenait pas à surmonter son affliction. La vie n'était plus pour lui que remémoration douce-amère et tristesse sans fin.

Il demanda à une dizaine de peintres réputés de rendre à ses regards la beauté qui hantait sa mémoire. Mais, aussi habiles et talentueux fussent-ils, aucun ne sut faire renaître l'éclat, le rayonnement de la fée aux fleurs de laurier.

Le lettré fit vœu de ne jamais se remarier, et mourut veuf.

崔 护

博陵崔护，资质甚美，少而孤洁寡合。举进士第。清明日，独游都城南，得居人庄。一亩之官，而花木丛萃，寂若无人。叩门久之，有女子自门隙窥之，问曰：“谁耶？”护以姓字对，曰：“寻春独行，酒渴求饮。”女入，以杯水至，开门设床命坐，独倚小桃斜柯伫立，而意属殊厚，妖姿媚态，绰有余妍。崔以言挑之，不对，目注者久之。崔辞去，送至门，如不胜情而入。崔亦眷盼而归，尔后绝不复至。及来岁清明日，忽思之，情不可抑，径往寻之。门院如故，而已扃锁矣。崔因题诗于左扉曰：“去年今日此门中，人面桃花相映红。人面只今何处去，桃花依旧笑春风。”后数日，偶至都城南，复往寻之，闻其中有哭声，叩门问之，有老父出曰：“君非崔护耶？”曰：“是也。”又哭曰：“君杀吾女！”护惊怛，莫知所答。父曰：“吾女笄年知书，未适人。自去年以来，常恍惚若有所失。比日与之出，及归，见左扉有字，读之，入门而病，遂绝食数日而死。吾老矣，惟此一女，所以不嫁者，将求君子以托吾身，今不幸而殒，得非君杀之耶！”又持崔大哭，崔亦感动，请入哭之。尚俨然在床。崔举其首，枕其股，哭而祝曰：“某在斯。”须臾开目，半日复活。父喜，遂以女归之。

Cui Hu et la jeune fille aux fleurs de pêcher —L'amour par communion des âmes

Cui Hu, originaire de Boling (actuel district de Ding, dans le Hebei), était un poète fort connu du mitan de la dynastie des Tang. Beau et d'allure distinguée, il menait une existence de hautaine solitude et fuyait la médiocrité.

Il réussit au concours impérial qui ouvrait au titre de Jinshi.

Le jour de la fête des Morts, aux premiers jours d'avril, ses pas le portèrent vers le sud de la capitale.

Le hasard de la promenade l'amena devant une maison dont le jardin, d'environ un **mu**^①, planté d'arbres fruitiers, resplendissait de mille fleurs. Tout n'y était que silence.

On ne voyait personne. Le lettré frappa à la porte, longuement. Une voix, enfin, se fit entendre, dans l'entrebâillement des vantaux de la porte. Une jeune fille lui demandait qui il était. Le ton était confiant, et l'inflexion finale, des crescendo charmeur, typique des jeunes filles du sud. Elle l'observait timidement.

— Je suis seul, et en promenade, dit-il. Oserai-je vous demander un bol d'eau pour étancher ma soif ?

① Unité de superficie, $\approx 600\text{m}^2$

La jeune fille rentra dans la maison, puis réapparut avec de l'eau. Cette fois elle ouvrit la porte, et pria le jeune homme de s'asseoir sur le tabouret qu'elle avait apporté.

Pendant que Cui Hu se désaltérait, la jeune fille, à demi appuyée à un tendre pêcher, posait sur lui un regard ingénument provocant. Sous le rose délicatement enfiévré des pêchers en fleurs, rayonnait le teint frais et lisse de la jeune fille.

Le jeune poète hasarda quelques propos galants sans que celle à qui ils s'adressaient proférât un mot. Elle se contenta de garder son regard attaché au jeune homme. Il ne la quittait pas des yeux.

Cui Hu prit congé. La jeune fille le raccompagna jusqu'à la porte. Ils ne se quittèrent pas sans regrets. Elle s'esquiva comme si elle avait peine à soutenir tant d'émotion. Après, seulement, que la gracieuse silhouette eut été dérobée à ses regards par les battants de la porte, Cui Hu se résolut à prendre le chemin du retour.

Mais il ne revint pas.

Un an, jour pour jour après cette rencontre, Cui Hu se sentit pris du mal d'amour.

Il revint à la maisonnette. Hélas, il trouva la porte cadénassée. Rien alentour n'avait changé. Les saules pleureurs étaient également verdoyants. Aussi vif était le rose des pêchers.

Déçu, le poète composa un poème qu'il apposa sur le battant gauche de la porte :

*En ce même jour, voici un an
Derrière cette porte
La grâce d'un visage rivalisait avec l'éclat des
fleurs de pêchers
Le souffle printanier a ravivé les fleurs
Que n'a-t-il fait aussi s'épanouir le visage ?*

Quelques jours plus tard, certaines affaires le ramenèrent au sud de la ville. Il ne put s'empêcher de refaire un chemin qu'il connaissait bien.

De la maison lui parvinrent des pleurs. Il frappa à la porte. Un vieillard apparut sur le seuil. Posant son regard sur le jeune homme, il lui demanda :

- N'êtes-vous pas Cui Hu ?
- C'est moi, en effet.

Le vieil homme s'écria au milieu des sanglots : « Vous avez tué ma fille ! » Atterré, le lettré resta sans voix. Le vieillard poursuivait : « C'était une jeune fille instruite. Elle était en âge de se marier, mais n'était encore promise à personne. Depuis un an, elle était souvent songeuse et mélancolique. Dernièrement, je l'ai accompagnée lors d'une de ses promenades. Au retour, elle a remarqué des vers inscrits sur l'un des battants de notre porte. À leur lecture, elle est tombée malade. Pendant plusieurs jours, elle a refusé toute nourriture. Et elle achève de se consumer tout à l'heure. Je suis vieux. Je n'avais que ma fille. Si je ne l'avais pas encore mariée, c'est que j'espérais un

gendre idéal. Ainsi, j'aurais terminé mes vieux jours en repos. Mais c'en est fini, maintenant, et c'est vous le coupable !»

Le vieillard s'accrochait au jeune homme et pleurait sans retenue.

Cui Hu demanda à ce qu'on le laissât entrer pour pleurer sa bien-aimée.

La jeune fille gisait sur son lit. Le visage était encore marquée par l'affliction. Cui Hu posa son front sur les jambes de l'infortunée, et s'abandonna au désespoir :

— Me voilà ! Me voilà ! s'écria-t-il.

Tant et si bien que la jeune fille, soudain, rouvrit les yeux.

Elle revint peu à peu d'au-delà de la conscience.

Transporté de joie, le père maria sa fille au poète Cui Hu.

Fenêtre aux lucioles et herbes exotiques

萤窗异草

Changbai Haogezì

长白浩歌子

Présenté et traduit par
Shen Dali et Jacques Besnier

沈大力
Jacques Besnier (法)

编译

萤窗异草

Présentation

Après la publication des *Contes fantastiques du pavillon des loisirs* de Pu Songling (1640—1715), on vit apparaître de nombreuses imitations, dont *Fenêtre aux lucioles et herbes exotiques*, recueil très répandu sous le règne de Qianlong, et plus communément connu sous le titre de *Manuscrits oubliés du pavillon des loisirs*. Son auteur présumé s'appelle Changbai Haogezhi. Certains chercheurs le confondent avec le célèbre lettré mandchou Qinglan (1735—1788); mais les preuves ne sont pas suffisantes pour l'affirmer. Des recherches restent à faire sur l'identification du véritable auteur.

Dans *Fenêtre aux lucioles et herbes exotiques*, Changbai Haogezhi relate des faits divers, datant de la fin de la dynastie des Ming et du début des Qing, qui sont autant de témoignages sur la vie sociale de l'époque (relâchement des mœurs, débauche, corruption des mandarins), dévoilant un monde malade, et reflète le déclin des temps féodaux.

L'auteur pose surtout le problème de la femme confrontée aux rites confucéens. Il s'agit, bien sûr, d'histoires de sorcières, de renardes, de déesses, et de fantômes qui possèdent toutes une puissance surnaturelle tout en restant soumises aux lois et aux passions de la société humaine. Mais à la différence des *Contes fantastiques du pavillon des loisirs*, ces êtres

surnaturels n'ont que des rôles secondaires et servent d'auxiliaires aux femmes de l'époque pour affirmer, dans ce livre, leur aspiration à une vie meilleure, au mariage libre et le droit au bonheur.

Fenêtre aux lucioles et herbes exotiques est non seulement une œuvre écrite dans une langue magnifique, mais la construction même des récits renouvelle la forme classique du conte fantastique. Dépassant la simple narration linéaire habituelle, l'auteur invente de nouveaux procédés d'écriture et de nouvelles mises en scène. Un sage a dit de ce livre : *gracieux et non vulgaire, varié et coloré*. Il s'agit réellement d'une œuvre novatrice dans la littérature chinoise, tant par son sujet que par son style.

蕊仙

萧子溪香，顺邑人，素称名士。家业甚贫，性又落拓，别无他业，惟赖笔耕糊口，馆惠郡李绅家有年矣。李有别业近郊，萧爱其幽旷，读书于中。挑灯夜坐，繁响寂然。

一夕薄醉，弹剑长吟，构思未属，闻窗外有续者，声细婉如女子。疑甚，穴窗以窥，月朦胧不可辨，细聆其音，袅袅自墙角出。如是数夕，萧遂先期潜身芜草间，以覘其异。顷之，一女子自林际冉冉来。翠袖单寒，如不胜衣，曼音低哦，辄作愁怨态。既而吟曰：“难将旧事忆当年，眉月纤纤照可怜。”回环数四，啾唔良久。萧隔墙续之曰：“底事罗衣如纸薄，哦诗费尽几宵眠。”续毕便归斋闾扉，隐几假寐。忽有人启扉入，皓齿明眸，乃墙畔联诗女子也。萧喜甚，不暇诘问，即曳其袖曰：“如此夜凉，寒露沾袜，独行榛莽中，得不畏强暴耶？”女沉吟未答，萧遽拥置之膝。女颊微赧，拒之曰：“妾固谓君非风雅士，所以屡夕欲通音问，而羞为毛遂之自荐也。”萧改容谢之。继问姓字，凄然曰：“妾字蕊仙，未笄而夭，生好琴书，娴于翰墨，父母甚怜爱之。今疾官棠梨久已零落，于此百余年矣。幽原岑寂，借君窗作消遣计耳。”于案头翻得王建《官词》曰：“昔时习此，今恍如梦寐矣！”神情态度，顾影自怜。天将明，逡巡欲去。萧起挽留之，绊于户而觉，则村鸡迭唱矣。回思前事，心殊了了。明夕展卷兀坐，冀得复至，而声息俱渺。

逾数月，饮于友人家。抵暮归，剔灯拂榻，则蕊仙

已在。惊询其何以至此，兼责其日久不来之故。蕊仙曰：“前日读君佳什，自愧弗如。苦思力索，得百余首，虽未能压倒元白，要亦耻居王后。”萧阅之，终篇皆愁怨之音，不堪卒读。萧令蕊联榻并坐，戏以手入其袖曰：“一搦纤腰，藏得几许烦闷？”蕊仙曰：“夜台滋味，非君所知。”漏二下，萧请就枕，蕊仙曰：“溘然奄逝，岂复有生人之乐？抑亦于君不利，为闺中良友足矣。”由是韵牌诗筒，各相唱和，朝去夕来，几及一载。或竟夜流连，或展衾晤对，虽无床第之欢，而闺阁之间事有甚于画眉者。馆童去斋只数武，每夜闻切切私语，初疑为妓，既习为常，亦不甚异。一日女来甚早，灯犹未上，馆童忽至，女潜引去。萧叱令童睡，而自键户，煮茗以待。须臾，女褰帷掩入，曰：“君家贵价咄咄逼人，妾不见机，必被其祸。”萧执手抚慰，按其心，犹忡忡未定。是夜眼泪莹然，不恻而别。

数日不来，萧渴思欲死。每夕蒲伏墙下草间，以幸一遇。更深露滴，只见萤飞烟碧，隐隐上下而已。夜半倦甚，枕肱少睡，醒则露华满树，明星在天，有影亭亭依墙，而丰神举止酷肖蕊仙。起呼之，若不相识；遽逼之，则穿墙而逝。遗一帕于林间，拾视之，余香尚在，临风寸寸皆断。萧尝谓人曰：“生平所恨者，惟此一事耳！”

La fée du pistil

Xiao Xixiang, originaire du district de Shunyi, était un lettré aussi célèbre que pauvre. De caractère très indépendant, il avait accepté d'être le précepteur de la riche famille des Li. Ceux-ci possédaient une maison de campagne dans laquelle Xiao aimait s'installer pour étudier. Le soir, isolé dans le silence de la nature, il lisait des poèmes à la lumière de la lampe.

Un de ces soirs, légèrement ivre, il avait commencé d'écrire un poème sans pouvoir le terminer, quand soudain il entendit une voix féminine parvenant de l'extérieur. Avec inquiétude, il regarda par la fenêtre, mais ne put rien distinguer sous la lune voilée. En prêtant mieux l'oreille, il lui sembla pourtant que la voix sortait d'un coin du mur du jardin. Ce phénomène étrange se répéta plusieurs fois de suite, tandis que Xiao se cachait dans les herbes folles pour en trouver l'origine.

Un soir enfin, une jeune fille aux manches flottantes, couleur d'émeraude, sortit doucement du bois d'alentour en chantant cet air mélancolique : « Qui se souvient du temps passé ? Le croissant de lune éclaire un pauvre personnage. » De son côté, Xiao répondit : « Pourquoi vêtue d'une robe plus légère que papier de soie passez-vous les nuits à réciter des poèmes ? » Il rentra dans la maison en verrouillant la porte et fit semblant de dormir. Soudain, la porte s'ouvrit pour laisser entrer dans la pièce la belle aux

dents de perle et aux yeux brillants, celle qui déclamait des poèmes au coin du mur du jardin.

Sans même lui demander son nom, Xiao, ravi, lui prit sa manche en disant : « La nuit est fraîche, vos chaussures sont mouillées de rosée froide. Pourquoi traîner dans des herbes folles ? Ne craignez-vous pas les brigands ? » Sans lui laisser le temps de répondre, il voulut l'asseoir sur ses genoux. La jeune fille rougissante résista. « Ne seriez-vous par hasard qu'un libertin ? Depuis longtemps, je souhaitais vous connaître, mais je ne viens pas en amoureuse ! »

Xiao se ravisa et lui demanda son nom. « Je suis la fée du pistil, morte avant l'âge de porter l'épingle^①. De mon vivant, j'aimais lire, jouer du luth, je me passionnais pour la calligraphie, et mes parents m'adoraient. Mais les feuilles de poirier sauvage ont recouvert ma tombe depuis plus de cent ans. Or, je m'ennuie dans l'au-delà, et je suis venue m'amuser un peu sous votre fenêtre. »

Remarquant sur la table un recueil de poèmes *Gong Ci*, les poèmes à chanter de la cour, écrits par Wang Jian, elle se mit à le feuilleter. « Je lisais ces poèmes autrefois. Le temps passe comme un songe. » Sa personne dégageait une telle mélancolie qu'on aurait pris jusqu'à son ombre en pitié. Quand elle voulut partir, Xiao la retint jusqu'au chant du coq. Après son départ, il ne pensa plus qu'à elle.

① Chez la jeune fille, le passage à l'âge adulte était marqué par le port d'une épingle dans les cheveux.

Le lendemain soir, il s'assit à sa table dans l'espoir de la voir revenir. Mais les mois passèrent sans plus entendre sa voix ni même son souffle.

Un soir pourtant le lettré rentra chez lui après avoir bu. La fée du pistil réapparut dès qu'il alluma la lampe. Il s'étonna de son retour, tout en lui reprochant une si longue absence.

— L'autre jour, dit-elle, après avoir lu vos poèmes, j'avais honte de ne pouvoir rivaliser avec eux. J'ai longuement travaillé pour en écrire une centaine. Mais je n'ai pas surpassé **Yuan Zhen**^①, ni **Bai Juyi**^②; je n'ai même pas fait mieux que Wang Jian.

Xiao lut ses poèmes emprunts de tant de tristesse qu'il était difficile de les terminer. Il la pria de s'asseoir sur le lit et glissa sa main dans la manche de la belle. « Comment une si fragile créature peut-elle supporter tant de tristesse ? » Elle répondit : « Vous ignorez toute l'amertume qu'on ressent sous la tombe. La vie est dure dans l'au-delà. » Plus tard, dans la nuit, Xiao l'invita sur l'oreiller, mais la fée répliqua : « Je suis morte, vous savez, je ne retrouverai plus jamais les joies de vivre d'ici-bas, et ce serait d'ailleurs nuisible à votre santé. Restons bons mis. » Alors, ils écrivirent ensemble des poèmes, et se les chantèrent l'un à l'autre. Pendant presque un an, la fée, revint au

① Yuan Zhen (779—836), poète des Tang. C'est l'auteur de *L'histoire de la belle Ying Ying*, à l'origine de la célèbre *Chambre de l'ouest* de l'opéra chinois.

② Bai Juyi (772—846), poète des Tang, a écrit *Le chant de l'éternel regret* et *Le chant du Pipa*.

crépuscule pour repartir à l'aube. Quand elle restait allongée sur le lit, ce n'était pas pour partager des jeux d'amour vulgaire. Ils étaient plus qu'un couple amoureux. Le petit domestique qui dormait non loin du pavillon de lecture entendait chaque nuit des chuchotements sans trop s'étonner, pensant qu'il s'agissait d'une prostituée. Mais un jour que la fée du pistil était venue plus tôt que d'ordinaire — avant que les lampes ne soient allumées — il surgit inopinément dans le pavillon ; elle n'eut que le temps de disparaître. Xiao, à son retour, renvoya le garçon se coucher, verrouilla la porte, et prépara le thé en attendant sa belle qui revint un instant après, en sortant des rideaux du lit.

— C'est un méchant petit domestique, dit-elle. Tu dois faire très attention, sinon il m'arrivera malheur.

Xiao lui prit la main pour la consoler, mais elle resta profondément triste toute la nuit, et ne partit qu'après avoir beaucoup pleuré.

Elle disparut pendant plusieurs jours. Xiao pensait à elle à en mourir. Il retourna se cacher dans les herbes folles, pour l'attendre, au coin du mur. Des gouttes de rosée tombaient dans la nuit. On voyait des lucioles voler dans une brume blafarde. À minuit, épuisé de fatigue, il s'endormit. Quand il se réveilla, des étoiles scintillaient au ciel, une ombre légère vacillait sur le mur, son allure ressemblait à la fée du pistil.

Xiao se leva pour l'appeler. Elle ne semblait pas le reconnaître. Il se précipita vers elle qui disparut dans le

mur, laissant tomber un mouchoir dans les herbes. Xiao le ramassa, il exhalait encore le parfum de la fée. Le malheureux pleurait dans le vent : « De tous mes amours, c'est celui-ci que je regretterai le plus. »

子都

河南某邑宰，素有龙阳之癖，门役侍从，多择美少年。内署经旬不入，人多病之。辛巳岁，奉宪檄飭委巡视河堤，凡有余桃爱者，无不携以随行。日惟学魏公子多饮醇酒，但不近妇人而比顽童。堤之溃与不溃，工之坚与不坚，弗问也。风闻于上官，督诫者屡矣，而不能夺其所好。将行参劾，又事涉暧昧。乃令守河南吴公，尽拘其厮养，而易以面目可憎者。宰迫于宪命，无如之何，强起视工，借以排遣。一退食，则鬻而黑、麻而胡、籩篠戚施者，夹侍左右，较之曲眉丰颊、便体清声，其妍媸尚堪数计耶？于是一石始醉者，一斗亦醉，而潘河阳复为陶彭泽矣。

一夕，新魄悬钩，屏人独步。有酒无欢，复萌月白风清之感。忽闻丛竹中吃吃似有笑声，以其地为公廨，或有邮亭女子，虽无心之遇合，可以舍后而趋前。及拨疏篁视之，则二童子隐身于檀栾深处，捋夸为欢，彼此相鬪，益觉喜动颜色。因悄然而前，思为一箭双雕之计。其一闻修篁簌簌，知有人来，早苍黄如脱兔，穿竹而遁。其一方俯躬踟躇，旁若无人，及宰至，始赧颜欲避，则已罹网不远矣。宰牵其腕，同出琅玕，就月谛观，年可十四五，莲花生面，美玉琢肌，乃大喜，如获拱璧。问厥姓名，俯首而不答。径拥致于室。久疏情事，不暇温存，续尾之余，较前而尤觉鲜美，益大悦喜。因问之曰：“彼狡童兮，亦有此乐乎？”赧然答曰：“我子都也。君为寤生十世身，故假此以温旧好，岂真有所乐而为之

哉？”宰喜其言，益嬖之。至旦辞去，曰：“恐贻官箴羞，我且归。”自是无夕不至。与谈东迁事，历历了如指掌，愈信其非诬。又询彼其子何人，欲兼致之。对曰：“渠为申侯，自楚至此，今归矣。”后数月公事告竣，宰将归，童来辞曰：“相聚无久，又将判袂，人生固多别离也，愿公无苦忆予。”宰欲强之同行，童曰：“新岁自来望公，今尚不暇。”言已径去。宰遂发。吴公尽还其艾鞮，归途不能无事。抵署，则形如槁木矣。未几遂病，渐以不起。明年春，忽梦童来曰：“卫灵公当交代，可行矣！”宰遂卒。

继任某公，亦多断袖之好，尤嬖某班中一旦，人以为子瑕后身云。

Zi Du

Dans un district de la province du Henan, tout le monde était au courant de l'homosexualité du mandarin. Il avait choisi pour domestiques les plus beaux garçons de la région. Il était d'ailleurs mal vu par ses administrés parce qu'il n'allait que rarement au **Yamen**^①. Un jour l'ordre vint de la préfecture d'organiser une tournée d'inspection sur les digues. Il partit en emmenant tous ses gitons. Ils ne passèrent leur temps qu'à boire et à s'amuser avec de jeunes garçons. Bien autre chose à faire que surveiller les travaux et réparer les digues.

Ses supérieurs, au courant de son comportement, lui avaient déjà formulé d'assez vives critiques, sans pouvoir pourtant le corriger. On aurait bien voulu le destituer, mais on craignait de divulguer davantage cette histoire de pédérasie, deshonorante pour l'administration.

Alors la préfecture, par subterfuge, fit arrêter tous les gitons pour les remplacer par des hommes aux visages détestables. Se devant d'obéir, le chef de district laissa faire et se résigna enfin à surveiller les travaux. Rentré chez lui, il ne voyait plus que des hommes au teint mat, que des visages sombres, grêlés par la petite vérole, que des têtes de brutes, des domestiques d'une vulgarité lamentable. Pas de comparaison, bien sûr, avec ses

① Bâtiment où siègent les services administratifs.

garçons aux joues si douces, aux fins sourcils, à la silhouette svelte, à la voix cristalline. Il se remit à boire, et sombra dans l'alcoolisme.

Un soir qu'il avait congédié tout le monde, après avoir bu tristement seul, il lui revint de beaux souvenirs en évoquant ses histoires de *Lune blanche et brise fraîche*^①. Il partit se promener vers un bosquet de bambou qu'il avait pris pour un lieu d'aisance, quand il entendit soudain des éclats de rire. Il s'imagina quelques jeunes femmes volages qui s'amusaient entre elles. Condamné à ne plus utiliser les chemins par derrière, il se décida à y aller par devant. Or, écartant les tiges de bambou pour entrer dans le bosquet, que vit-il ?

Deux jeunes garçons qui se cachaient là, les robes relevées, en train de faire l'amour à cœur joie. Il s'approcha silencieusement, pensant recourir à la stratégie dite *une flèche, deux aigles*, c'est-à-dire faire d'une pierre deux coups. Alerté par le bruissement des branches, l'un des garçons détala comme un lièvre pendant que l'autre resta dans sa position penchée en avant, l'échine bien courbée. À la vue du chef de district, il voulut s'enfuir à son tour, mais trop tard ; il était déjà tombé dans le filet. Pris par les poignets, sorti du bosquet, examiné au clair de lune, c'était un jeune garçon de quinze ans, au teint de jade, à la beauté de fleur de lotus. Le chef de district lui

① Histoires d'amour. cf. *La brise au clair de lune*, traduit du chinois par G. S. de Morant.

demanda son nom, et l'entraîna dans sa chambre à coucher. Privé depuis si longtemps, il se rattrapa en caresses multiples et reprenant ses chemins habituels, il en éprouva un extrême plaisir.

— Quel était l'autre mignon ? demande-t-il ?

— Moi, je suis Zi Du, répond le garçon, ma rencontre avec vous ce soir n'était pas le jeu du hasard. Nous sommes prédestinés. Je ne suis pas venu pour partager avec vous seulement les plaisirs de la chair, mais d'autres aussi et pour revivre de vieux souvenirs.

Encore plus enflammé, le chef de district recommença à lui faire l'amour jusqu'à l'aube où le garçon disparut.

— Je dois partir, sinon je risque de porter préjudice à votre honneur de mandarin.

Depuis lors il revint chaque soir. Au cours de leurs conversations, le chef de district sut que ce jeune homme connaissait l'Histoire sur le bout des doigts. Il fut intimement persuadé qu'il avait bien à faire au vrai **Zi Du**^①. Un soir, il lui redemanda des nouvelles de l'autre mignon parce qu'il avait envie de les avoir tous les deux à la fois. Zi Du répondit qu'il était retourné dans la province du Hubei.

Au bout de quelques mois, quand les travaux eurent pris fin, Zi Du lui dit adieu. « Nous nous sommes rencontrés depuis si peu de temps qu'il faut se séparer déjà ! Que de séparations dans la vie d'un seul homme ! Je

① Le plus joli garçon de l'Antiquité.

promets de vous voir l'an prochain, mais maintenant je ne suis pas disponible. » Il disparut.

Rentré chez lui, le chef de district, malade, sec comme une trique, dut s'aliter. Au printemps suivant, il vit dans un rêve revenir Zi Du qui lui dit : « Maintenant, je suis de nouveau disponible. » Il mourut.

Celui qui lui a succédé est aussi un homosexuel, très épris d'un comédien d'une troupe théâtrale dont on pense qu'il est la réincarnation du précédent chef de district.

落花岛

申无疆，字仲锡，跨鹤维扬，历有年所。一日遇海商于市肆，与坐谈，歆其获利之美，乃以数千金畀其子若侄，使合伙焉。子名翊，颀而白晰，且善讴，年仅廿二三，海舶人咸喜之。比入大洋，舟如一叶。翊年少，未惯洪涛，因惊遂卧病，欹枕呻吟，恍惚若寐。梦中闻有人语曰：“落花岛中花倒落。”翊素不能文，觉而语其侣，虽熟历海境者，莫能举其名。一客颇娴吟咏，笑曰：“何不云‘垂柳堤畔柳低垂’？句虽佳，犹有对者。”众与翊皆称妙。翊因默识于心。

无何病益剧，未及抵岸，竟卒于舟。其从兄某大恟，草草殓讫，载柩而行；而翊则罔知其死，顿觉身轻，都无窒碍，因思效列子御风，遨游水面。虽风涛汹涌，毫无沾濡，不禁大喜。犹忆落花岛之名，窃计其境必不凡，顿欲往游。

转瞬即得一山，形如覆盂，悬于波际。其色若蜀锦，五色缤纷，且香气浓郁，馥馥数百里。心爱好之，奋身以登，旋已舍水就陆。西行里许，见若山口者，遂入之，则坦坦康庄，无复巉岩之象。山径皆落花，约寸许，别无隙地。蹋花前进，滑软如茵褥，而香益袭鼻，神气为之发越。环瞩皆茂树合抱，花即生于其上。细玩之，诸色具备，浓淡相间，香如庾岭之梅，而馥郁过之。尚有存于树杪者，则低枝似坠，绕干如飞，亦多含苞欲吐者。意盖四时咸有焉。欣然前行，约数百步，花益繁，而落者益厚。且四望并无屋宇，即山之层峦叠嶂，亦隐

现于花中，不以全面示人。翊至此，心旷神怡，小憩于落花树下。发声一讴，花益簌簌自落，若细雨然。

俄闻娇音叱曰：“何来妄男子？此仙人所居，岂汝行乐地耶！”翊急视之，则一美女子，通体贴以落花，宛如衣锦，手一小竹篮，亦贮落英，徐徐自树后出。翊起迎致揖，告以所来。女微哂曰：“汝一齷齪商，何福至此？虽然，不可谓为无因。予有一语，久无能对者。汝能则留宿于此，且有佳处与若栖身；否则，宜远颺，不容再溷仙境。”翊贪胜地，兼恋丽容，顿忘其拙，毅然请命。女因朗诵一句，则固梦中所闻也。翊喜出望外，即应声以客所属者对之。女称善，良久慨然曰：“此才殆由天授，吾不能恣然于子矣。”直前笑把其袂，曰：“行行请与妾归，花密处即是予家。”翊悦而从之。

至则篱落四围，远望亦绮绌绣错，盖皆以花片砌成者。逡巡间得其门，乃巨树二株，柯交于上，俨有闲闲之象。女逊翊入，中无数椽之屋，几榻皆以彩石，尽铺落瓣。仰而窥其上，莫见天日，亦茂干为之庇荫，花叶周遮，恍一天造地设者。女未延坐，即治具曰：“郎馁矣，枵腹不可以晤言。”于是尽倾筐笥，而湘之烹之。及进饌，花之外，无兼品。翊疑虑不敢食。女笑曰：“此仙人所饵，啖之无伤也。”翊试尝之，甘香肥美，视人间梁肉如尘土。女又进百花酿，味尤芳冽，吸之如醍醐。须臾，神清气爽，飘飘欲仙。翊固不自知其鬼，遂窃幸长生可以立致。食已，始相款洽，渐及谐谑。女情不自禁，一振衣而群花皆落，皓体生辉。乃与翊欢合于石榻之上，备极绸缪，两情深相缱绻。已而，女觉其非人，詫曰：“郎何有形而无质也？幸早语我，毋使自误！”翊亦

自思：予何得至此？且海亦如何可浮？因抚膺大戚。女止之，曰：“慎勿悲。鬼而仙，犹愈于人而鬼也。况有术在，子何忧？”因出一瓷罍，内贮清泉斗许，遍沃翊身，曰：“此百花之液，妾晨起收之，实天浆甘露之属。人浴之而成仙，鬼浴之亦成形，加以服食，更采花之精英饵之，则鬼仙不难立证。第妾数百年之积蓄，一旦为郎耗矣。”语次，翊觉沃处肌骨坚凝，非若向之虚而无寄者，此心乃释然。自视其衣，则本属乌有，女以花为之被服，而粲兮烂兮。两人相对，不啻锦羽鸚鵡。

女昼与翊出，采花共餐；暮与翊归，席花同梦。其所衣者，卧则一拂而尽，无事解脱；醒则绕树徐行，瞬息曳娄。其地无寒暑，亦无昼夜，以花开为朝，花谢为夕。衣食一出于花，寢息即在于花，方丈、蓬壶，不独擅胜焉。

数年，翊忽谓女曰：“赖子再生，宜谐永好。但亲老弟少，欲归省视，子其许我乎？”女正色答曰：“此君之孝也，妾敢不勉成君志？第以鬼出，以人归，尔墓之木拱矣，谁其信之？”翊曰：“姑试一返，予亦不克久留。”女径听其行，且以花叶为翊制衣，俄顷即成华服。临别，赠以一瓿，嘱曰：“饥则饮此，慎毋食烟火物。食则神气自薄，不可以生。酒尽宜速返，勿再留。”翊约以匝月。即行至海，仍复如蹠平地，遂不假舟楫，直达越省。

比至扬，仲锡已老，弟皆成立。翊突入，咸疑其鬼，惊避之。独仲锡抱持而泣曰：“予误儿，儿归，其憾我乎？”翊力白其为人。仲锡曰：“汝兄言汝不幸，前岁携归葬于祖茔，尔言何谬也！”翊乃详其颠末，人皆愕然。郡中有杖者，少曾航海，闻岛名，恍然曰：“是诚有之。”

岛在东海之偏，人罕能至。予曾经其处，闻系神仙所居，无径可入，至今犹仿佛其风景。”人因稍释厥惑。仲锡在扬犹客居，翊侍膝下。数日不饮亦不食；浹旬，忽失其所在。



L'île aux fleurs volantes

Shen Wujiang qui séjournait à **Weiyang**^① rencontra un jour dans une boutique un négociant maritime. Au cours de la discussion, il réalisa l'importance des bénéfices commerciaux de cette affaire et décida de confier mille sapèques à son fils et à son neveu pour les faire fructifier dans un trafic maritime. Ce fils, nommé Shen Yi, était un grand garçon de 20 ans, au teint blanc, et très doué pour les chansons. Embarqué sur un navire négociant, Shen Yi se lia facilement d'amitié avec tout l'équipage.

En pleine mer, le navire volait sur les flots comme une feuille d'arbre dans le vent. Shen Yi qui n'était pas habitué à la folie des vagues tomba malade et se mit à délirer sur sa couchette. Dans son délire il entendit répéter cette phrase : « Dans l'île aux fleurs volantes, les fleurs volent. » Illettré, Shen Yi n'accorda pas de signification à ces mots. À son réveil, il les redit pourtant à ses compagnons, mais ces vieux marins ignoraient tous l'existence d'une telle île. Seul un voyageur lettré dit en souriant qu'on pouvait faire un vers aussi beau. Ne pouvait-on dire : « Sur la digue aux saules pleureurs, les saules pleurent ? » L'équipage applaudit, et Shen Yi ne rêva plus de cette île. Mais sa maladie empira, à tel point qu'il

① Actuellement Yangzhou, dans le Jiangsu. C'était autrefois un important port de mer.

mourût sur le bateau avant de toucher le port. Une fois débarqué, son cousin très affligé le mit dans un cercueil.

Or, à l'intérieur du cercueil Shen Yi ignorait qu'il était mort. Comme libéré d'une impression d'étouffement, il sentait soudain son corps s'alléger, comme **Liezi**^① emporté dans les airs ou voltigeant sur les flots. Le vent rugissait, les vagues déferlaient, mais Shen Yi sur la mer n'était pas même mouillé. Transporté de joie, il se souvint de l'île aux fleurs volantes, monde féerique que l'idée lui vint de visiter. Il aperçut soudain un mont en forme de coupe renversée, comme suspendue au-dessus des eaux. Sa couleur était celle d'un brocart du Sichuan, chatoyante et variée; il dégagait un parfum si fort qu'on le sentait de plusieurs lis à la ronde. Shen Yi se rapprocha avec curiosité de cette île et mit le pied sur terre. Se dirigeant vers l'ouest, il pénétra dans une gorge pour se retrouver sur une vaste étendue plane, sans rochers. Des sentiers étaient jonchés de fleurs comme un tapis épais qu'il piétinait. Ces fleurs molles et glissantes l'enivraient de leurs parfums extrêmement excitants. Tout autour de lui, de grands arbres portaient aussi des fleurs, de toutes les couleurs, claires et très lumineuses, exaltant un parfum plus fort que celui des prunus du **mont Yu**^②. Des fleurs tombaient en pluie, d'autres voltigeaient dans les airs, entre les arbres. Mêlés aux fleurs épanouies, des

① Philosophe taoïste, de l'époque des Royaumes combattants.

② Le mont Yu ou mont Du Yu Lin, une des cinq montagnes sacrées de la Chine.

bourgeons s'ouvraient à peine, si bien que ces arbres restaient tout le temps en fleurs. Ravi, Shen Yi continuait d'avancer, découvrant sans cesse de nouvelles fleurs, encore plus denses et plus serrées, sur le sol et les arbres. Il n'entrevoyait au loin qu'une vaste superposition de montagnes, à travers un tel rideau de fleurs qu'on ne pouvait saisir l'ensemble du paysage. Émerveillé, il se reposa sous un arbre et se mit à chanter. Son chant faisait tomber les fleurs encore plus vite, encore plus nombreuses, encore plus bruissantes comme une pluie fine.

Une voix gronda soudain : « Quel est cet intrus téméraire ? C'est ici la demeure des immortels, non pas un paradis où tu puisses te reposer ! » Shen Yi fouilla le paysage du regard et vit sortir doucement des arbres une belle jeune femme couverte de fleurs comme d'un vêtement de soie. Elle tenait à la main un panier de bambou. Shen Yi se dirigea vers elle pour s'expliquer. La jeune femme lui dit en souriant : « Tu n'es qu'un vulgaire commerçant qui n'aurait jamais dû venir jusqu'ici. Il doit bien y avoir pourtant une raison à ta présence. En tout cas, voilà longtemps que je n'ai trouvé personne à qui dire un certain vers, qui demande une certaine réponse. Si tu es capable de me la donner, tu pourras rester. Sinon, va-t-en vite et qu'on ne te revoie plus jamais. »

Shen Yi ébloui par la beauté de la jeune femme et celle du paysage oublia complètement sa condition d'illettré et se proposa d'apporter la réponse demandée. Alors la jeune

femme récita le vers même du rêve de Shen Yi : *Dans l'île aux fleurs volantes, les fleurs volent* ; et Shen Yi répondit par le vers même du voyageur lettré : *Sur la digue aux saules pleureurs, les saules pleurent*.

La jeune femme le félicita et soupira : « C'est un don du ciel auquel je ne peux rester insensible. Rentre avec moi, ma maison se trouve au fond des fleurs. » Subjugué, il la suivit. C'était une maison de fleurs. Deux grands arbres dont les frondaisons s'entrecroisaient formaient une porte d'entrée. Shen Yi leva la tête, mais ne vit pas de ciel, ni de soleil, car il était sous le feuillage des arbres à fleurs. Demeure magique.

Avant de s'asseoir, elle lui dit : « Tu dois avoir faim. Mangeons, avant de nous parler. » Elle vida les fleurs de son panier dans la marmite pour les cuisiner, et lui servir. Comme Shen Yi hésitait, elle lui précisa : « C'est la nourriture des immortels. Elle ne te fera aucun mal. » Shen Yi goûta, c'était exquis. Par comparaison, les nourritures humaines ne lui semblaient que goût de poussière. Elle lui donna ensuite un nectar très parfumé qu'il but comme de la crème.

Shen Yi se sentit devenir immortel. Ignorant qu'il n'était qu'un fantôme, il s'émerveillait d'être éternel.

Après le repas, ils se familiarisèrent, se laissant aller jusqu'à des relations intimes. Dans son émotion, elle avait laissé tomber les fleurs de sa robe ; son corps nu était apparu, tout brillant de blancheur. Ils firent l'amour avec passion, partageant un plaisir extrême.

Plus tard, comme elle se doutait qu'il n'était pas un être humain, elle lui demanda : « Mon chéri, pourquoi n'as-tu seulement que la forme et non pas la substance ? Réponds-vite ! » Il réfléchit : « Comment suis-je venu ici ? En traversant les mers ? » Il se mit à sangloter, les bras croisés sur la poitrine. Elle le consola : « Ne sois pas triste. Un fantôme devenu immortel vaut mieux qu'un homme devenu fantôme. J'ai l'art de t'y faire parvenir. » Sortant alors une fiole, elle la renversa sur le corps de Shen Yi. « C'est la liqueur de cent fleurs. Chaque matin, je recueille cette rosée céleste. Lustré de cette liqueur, un homme devient immortel, un fantôme reprend son corps, et si tu bois cette liqueur, tu deviendras tout de suite un immortel et non plus un fantôme. »

Shen Yi sentit qu'il reprenait des os et des muscles. Il n'était plus dans le néant comme auparavant. Rassuré, il se regarda. Il portait une robe de fleurs, comme sa compagne. Couple de sarcelles.

Toute la journée Shen Yi et la jeune femme se promenaient en cueillant des fleurs. Le soir ils s'allongeaient ensemble pour faire les mêmes rêves, et les fleurs de leurs robes tombaient toutes seules. Le matin se promenant entre les arbres, de nouvelles fleurs tombaient pour leur refaire de nouvelles robes. Il n'y avait pas de saison dans l'île, ni de froid, ni de chaud, pas même de distinction précise entre le jour et la nuit. C'était comme vivre dans les îles Penglai.

Bien des années passèrent quand Shen Yi dit un jour à

sa compagne : « J'ai ressuscité grâce à toi, pour vivre un amour éternel, mais je voudrais bien revoir mes parents et mes frères. » Avec gravité, elle lui répondit : « Comment oserais-je t'empêcher d'accomplir ton devoir filial ? Mais tu as quitté ton pays en fantôme, comment y revenir en tant qu'homme ? Alors que des arbres poussent déjà sur ta tombe, qui te croira rester vivant ? » Sur son insistance, la jeune femme céda, et lui confectionna un magnifique vêtement de fleurs et de feuilles. Au moment du départ, elle lui offrit un flacon fermé en lui recommandant de le boire quand il aurait faim. « Ne mange surtout pas de nourriture terrestre, sinon le souffle vital te manquerait et tu t'anéantirais. Le flacon fini, il te faudra revenir dans l'île sans tarder. » Shen Yi promit de revenir d'ici un mois, et partit pour son pays natal en volant sur les mers.

Quand il arriva à Weiyang, son père Shen Wujiang était devenu très vieux et ses frères aussi. Il rentra dans la maison et les siens stupéfaits l'évitèrent comme un fantôme. Seul son père l'embrassa en sanglotant. « Malheureux, c'est moi le coupable de ta mort. Maintenant que te voilà revenu, tu vas me haïr. » Shen Yi protesta, assurant qu'il était bien vivant. Shen Wujiang rétorqua qu'il était au courant de sa mort sur le bateau et que son cercueil transporté jusqu'ici avait été mis dans le cimetière familial : « Pourquoi dis-tu des absurdités ? »

Shen Yi raconta en détail son aventure, à l'étonnement de tous. Dans l'assistance, un vieillard appuyé sur une canne, connu pour un fameux

bourlingueur, déclara avoir entendu parler de cette île aux fleurs volantes. Il murmura comme dans un songe : « En effet. l'île aux fleurs volantes existe dans la mer de l'Est. Peu d'hommes ont pu y pénétrer. Je suis passé par là et j'ai su que c'était une demeure d'immortels. Aucun chemin n'y conduit. Il me semble voir encore aujourd'hui ce monde féérique. » Le doute des gens se dissipa.

Shen Yi resta à la maison, sans manger ni boire, prenant le plus grand soin de son vieux père. Vers la fin d'un mois, il disparut sans laisser de traces.



住 住

长安谷氏，巨族也，子弟多发武而不发文，以故驰怒马，试长剑，不一其人；而搦三寸毛锥者则寥寥无几。一日春雪初霁，会猎于城北山中。合族毕往，少长咸集，较骑射，逐飞走，意气发扬，甚自得也。天将薄暮，所得雉兔以百计，倦而思归，遂皆返辔。

有维藩者，年甫成童，亦娴弓马，诸兄均爱之，携以俱往。至是人骑扰攘，乃独相失在后。维藩胆素豪，亦无戒心，自跨小骊驹，牵一细犬，徐驱于平原枯草间。新月初生，寒烟四野。方觅故道前行，忽二小狐惊窜路左。维藩心甚喜，纵犬逐之，已亦策骑相随。狐行绝驶，犬与马皆不能及。未几，黑暗中又亡其犬，狐亦不知其安往，不胜懊悔，乃缓辔徐驰，更不辨其何地。

约行数里许，马力亦疲。将借宿早行，倏见树影参差，灯光明暗，遂疾驱就之。至则巨宅如王侯，重垣列屋，栋宇云连，所见之荧荧，乃其墙角守夜者，明炬以防暴客耳。闻蹄声，即叱问之。维藩下骑与言，答以迷途，愿求栖止。众以火烛之，笑曰：“个儿郎纤纤之年岁，深夜独行，曾不畏虎狼耶！当为之白主翁。”遂止维藩于茅舍。一人奔而入，少顷复来曰：“主翁已起延客矣。”维藩繫驹随之往。行约数武，即见高门洞敞，红烛荧煌。宅第颇深邃，逦者引谒，閤人凡三四辈，皆鲜衣花帽，状类古之苍头。略加研诘，即导以入。历门凡两重，皆有守者，见之俱笑曰：“失路儿来乎？主翁固候若久矣。”维藩心颇讶之。入门而西，至院宇，精洁如客

座。未及檐楹，主人早褰帘而出。年约五旬余，高冠盛服，从以数人，降阶即言曰：“住住辈偶尔游戏，君何相逼之甚？”既而笑曰：“幸是稚龄，犹可恕。”维藩不解所谓，心更茫然，惟灼灼以目相视。主翁又笑曰：“童子何知，老夫反与有过矣。”因延以入室。其中图书灿列，彝鼎杂陈，繁华不可名状。主翁与之坐，微叩里居，即起敬曰：“是吾邻世家也。密迩桑梓，未遑展谒，然仰慕久矣。”亟命呼住住来。使者往返数次，始闻佩声璆然，有小女子年可十三四，顰眉妖脸，披发慵妆，自帘外而入。瞥见维藩，神色顿异，一似惭怯不能前。主翁笑而语之曰：“是亦有夙缘，儿勿深相畏也。”女甫近翁侧，低鬟辔袖，曼立无言。维藩偷睨之，态若流珠，神侔秋水，虽童年，情亦不能自制。闻女小语白父曰：“狂暴相凌，心胆几碎，何复引贼入室！”主翁怒之以目，徐曰：“小儿家，竟不慎言乃尔！”女遂不敢言。主翁因指女谓维藩曰：“家有三女，两俱适人。此幼者，与君年齿颇相若，窃愿附为婚姻，不识能俯就否？”维藩见女，心实爱好，且罔知为狐，靦然起谢。女闻翁言，赧颜注目，亦似愜其素心。两人之情，已默相好合。少顷，主翁起曰：“郎君驰骋过劳，姑请小憩，明晨再当定议。”遂遮出从人，早先趋出户。惟女行步微濡，以致独后。将及帘际，维藩情不自持，乃戏牵其裾而留之。女回眸一顾，低笑曰：“茶藤刺未长，便解抓人裙带。”即因以纤手解脱之，肌肤微亲，滑腻莫状。维藩益觉勃然，即直前拥抱，女仓卒即欲出声。翁早复入，维藩大惭，遽释手。翁呵女曰：“不速行，又使老夫觅汝。妮子直恁蹇缓！”乃相与俱去。维藩既失所望，神亦顿疲，床头设有衾枕，就榻鼾睡。

至晓未觉，翁来呼之醒，少致慰问，旋出一碧玉环与之曰：“此即住住所御者，郎君持以为信。明春桃夭之吉，可来此亲迎也。”言已即遣之行，曰：“恐尊亲萦念，宜速归，早饔不及款留矣。”遂送之门外，命还其马，仍令人导之，示以周行而返。维藩就道，日中方抵邑门，家人已张皇寻觅，见始欣然。诘其止宿之所，具以实告。其从兄维垣，粗涉典坟，闻即骇然曰：“此狐也！幸而汝幼不加害，亦既足矣，犹望其他耶！”遂不再齿及，且为维藩议婚于豪家，以绝狐念。独维藩系怀不置。

郁郁至明春，族中将祭扫，维藩复得出郭，因私往谒翁。物色至其处，则芳草如茵，人迹且杳，绝无前之轮奂者；兼之鸠鸣鸦噪，树木阴森，凜乎不可独留。方将旋踵，忽见二美人，淡妆艳服，交挽而行。及至维藩前，顾而问曰：“谁家黄口儿，何事踟蹰于此？”维藩因告以情。一衣绛绡者，即红涨于面，曰：“汝果薄情郎乎？住住实予之妹，因汝家以异类相诋，阿翁甚恚，将遣之他适矣。奈何复来也！”一绿衣者亦怒曰：“阿翁自愤愤，轻以掌珠许匪人。玉环若在，可亟以付我。”维藩实佩于身，而坚不肯与，二女乃恨恨而去。维藩抱闷，亦自归。回踪甫里许，遇一贫老道人，貌清癯，有菜色，乞钱于道周。维藩怜之，遽倾腰囊中物，举以相赠。道人谢讫，忽谓维藩曰：“吾视郎君之色，似重有忧者。正当英年，不应若此。维藩苦衷，正无可诉，乃为道人叙述之。道人笑曰：“此属易事，但恐君家不能相容，或致丽人失所，贫道反为多事耳。”维藩坚以自矢。道人乃探袖中出三符曰：“以焚于郎君室中，某翁即自至，与之约，令送其女子归。及期不至，再焚其符，必得如意。

末以清水一盂，焚第三符，令尊闾吞之，即有真仙下降，不克折尔鸾俦。但须搏节，始可绵长。勿令人归咎于撮合山，则幸矣。”维藩致谢，因拜道人为师。转瞬，即失所在，惊愕而返。及见诸兄，给以他故，亦秘而不告。

归至家，急不能待，独坐己室。候至夜分，焚其符。有顷，闻风声飕飕，俄而赫然震响，俨似巨物掷自檐端。出视之，一狐色甚苍黑，缚束如奉祀之豕，目光若炬，帖耳乞怜。维藩知为翁，故叱曰：“若以女饵我，继又背盟。今吾行法拘汝至，汝复何言？”狐委地求生，嗥叫似不能答。维藩笑曰：“今姑贷汝死，与汝三日期。倘送女来，姻好犹在。不然，予不任受若欺也。”遂释其缚而纵之。狐摇尾自去，不复回顾。维藩知其未服，恃有符在，翌日语其家人曰：“三朝后，新妇当来，可为予安排卧室。”时维藩已失怙恃，即依从兄维垣同居，兄又他出，惟嫂在，怪之曰：“虽经缔姻，尚未纳采，小郎言何无据也！”维藩不辩，惟指挥仆婢营其居，床帐几席，务极富丽。家人皆以为狂。

届期，狐果不至，维藩怒，又焚一符。是日晴明，正当卓午，俄阴云陡生，霹雳大作，院中雨如翻盆。旋见一老翁，携弱女自空而下，衣缕绝无沾濡。径入洞房，谓维藩曰：“君无香火情，只一味恶作剧。衣奁未备，是以稍迟。奈何即遣丰隆相召！”维藩正色曰：“翁反复无信，不如是，则事必不谐。”翁惭而退，留女在室。目之，年已稍增，娇艳似倍于昔。见维藩，甚含愠色，自语曰：“强暴儿终非好相识。”维藩因温语慰之。女曰：“君家自憎妾，非妾家弃君，何不留面皮至是！”维藩乃述其怀想之苦，女始靛然回嗔。语次，天已开霁，晴朗无片云。

婢媪纷集，瞥见新妇，咸以为画图中人，而莫测所自。维藩始隐约告嫂。嫂惊喜且忧，不得已而听之，为治盥卮，设花烛，使交拜成礼。女貌娇美，嫂亦甚爱怜之。及夜定情，维藩虽弱于年，实伟于器。女不胜其枘凿，太息曰：“无一不狂暴，宜吾辈皆惧见武夫！”维藩亦大笑。诘朝，焚道人符，强女吞之，女自觉精神强固，亦心喜。以是相安，伉俪倍笃。午后，有肩舆数乘，止于维藩家。及出舆，则翁媪及前二美人，皆华服，径入，与嫂讲姻娅礼。见女执手涕泣，不忍别离。维藩始执婿礼参拜。翁终惭愤，不甚交谈。赠女衣饰十数箱，富家无以过之。款留至暮而去。

后月余，维垣自外归，闻此事，深以为患，劝弟遣之，维藩不听。侦知某县有异人，颇善敕勒之术，聘使驱之。其人至，即入女室，周回一视，语维垣曰：“毫无妖氛，殆仙也，吾术不能祛之。”竟辞去。维垣弗信，复与诸弟维城等，故牵猎犬数头，突入维藩之室。女坦然殊无惧色，惟笑曰：“伯伯亦甚无礼。”言已下阶趋迎。犬见女，反皆辟易，如有所追逐然。诸客无如之何，遂怀惭而散。逾年，女举一男，无异于常儿，群议方息。嗣遇御前某真人以事过陕，维垣终以女为虞，复卑礼延至其家。真人结坛行法，女在室中，亦甚惶惧，方与维藩诀别。忽维垣等见有金甲神人，屹立天半，持黄绢丈余披示真人。共视之，朱书五字巨如斗，其文则“葛仙翁作伐”也。倏不见。真人即起谓众曰：“吾师命也，不可以遣。”遂亦别去。初嫂与女善，屡谏维垣，因是益力争之，族中始无异心。

女连孕三子，而容色不衰。阅数年，维藩寄子于兄

嫂，与女入室，遂不出。众辟其户入，闾其无人，盖皆从赠符者仙去矣。

外史氏曰：有此硬媒人，何虑好事不就。葛仙翁夫妇多强主人世婚姻，于此又见一斑。且维藩亦甚豪粗，既迫之于途，复窘之于室。南山隐隐，翁几陨身；斗帐嚶嚶，女更受创：莽男儿绝不似温存娇婿矣。何更有助虐之师，与煽恶之族哉？宜乎女为之寒心，而以暴客目之也。

Zhuzhu la renarde

Grande famille de Chang'an, les Gu se faisaient plutôt mandarins militaires que lettrés. Ils étaient nombreux à savoir galoper à cheval et manier l'épée, mais rares étaient ceux qui prenaient le pinceau.

Un jour qu'il venait de neiger, ils se rassemblèrent pour chasser dans les hautes montagnes, au nord de Chang'an. Tous les membres de la famille étaient là, du plus jeune au plus vieux. Ils avaient fière allure à chasser le gibier, ou à tirer à l'arc à cheval. À la tombée de la nuit, après avoir tué des lièvres et des faisans par centaines, ils prirent le chemin du retour, épuisés.

Wei Fan, le plus jeune, pratiquait déjà les arts martiaux, et ses frères qui l'appréciaient l'avaient emmené avec eux. N'ayant peur de rien, il se traînait à l'arrière, suivant de loin les nombreux cavaliers avec son petit cheval et son chien de race, sur les herbes mortes de la campagne. Sous le croissant de lune, une brume froide couvrait les champs. Alors qu'il allait rejoindre le reste de la troupe, deux petits renards détalèrent sur le bord du chemin. Lâchant son chien derrière, il piqua des étriers pour les suivre. Mais les renards couraient si vite qu'il ne put les rattraper et se perdit dans l'obscurité. Au petit trot sur sa monture fourbue, ne sachant plus où il était, Wei Fan dut chercher un abri pour la nuit. Il aperçut devant lui, sous les ombres agitées des arbres, la lumière d'une

flamme et se dépêcha vers cet endroit.

C' é tait une grande résidence princière avec d'innombrables pavillons. La lumière était celle d'un veilleur de nuit, un flambeau à la main, qui guettait d'éventuels brigands. Wei Fan lui expliqua qu'il s'était égaré et demanda l'hospitalité. Des domestiques accourus se mirent à rire en l'éclairant de leur lampe :

— Mais vous êtes bien jeune pour courir seul dans la nuit ! Vous n'avez pas peur des bêtes sauvages ? Allons avertir le maître de votre arrivée !

Peu après, l'un d'eux revint le chercher, et Wei Fan rentra.

Au-delà de la grande porte d'entrée, éclairée de bougies rouges, la résidence semblait bien profonde. Il rencontra quatre ou cinq autres domestiques qui l'interrogèrent et le prirent en charge. Ils franchirent encore une double porte vers l'ouest dont les gardiens s'exclamèrent :

— Voici le jeune égaré que le maître attend depuis si longtemps.

Wei Fan, étonné, se retourna dans une cour très soignée, au fond de laquelle un escalier montait vers un salon. Le maître en sortait. C'était un quinquagénaire richement habillé, coiffé d'un grand chapeau, suivi de plusieurs domestiques. En descendant le perron, il dit à Wei Fan :

— Ma fille Zhuzhu s'amusait dehors par hasard. Pourquoi l'avoir prise en chasse ?

Puis, changeant de ton, il se mit à rire et dit :

— Je vous pardonne, vous êtes tellement jeune !

Wei Fan qui ne comprenait rien restait perplexe à le regarder fixement. Le maître rajouta :

— C'est de ma faute. Vous êtes trop jeune pour comprendre.

Il le fit entrer dans son luxueux salon plein de livres et de porcelaines. Et lui ayant offert un siège, lui demanda d'où il arrivait. Sur la réponse de Wei Fan, il se leva poliment :

— Nous étions voisins, là-bas. Mon pays natal n'est pas loin d'ici, mais malgré tout mon désir, je n'ai jamais eu l'occasion d'y retourner.

Il fit appeler sa fille Zhuzhu. Dans le brouhaha des allés et venues des domestiques, on entendit enfin tinter des bijoux de jade, avant même que n'apparaisse une jeune fille aux sourcils finement peints, dont les cheveux tombaient librement sur les épaules. Elle avait environ treize à quatorze ans. Surprise par la présence de Wei Fan, elle s'arrêta brusquement.

— N'aie pas peur, ma fille. Votre rencontre est prédestinée par le sort.

Zhuzhu resta debout, silencieuse. Tête baissée, Wei Fan l'observa à la dérobée. Elle avait la beauté d'une perle et dans la prunelle de ses yeux, flottaient des eaux d'automne. Il en tomba fou amoureux.

À ce moment, la fille chuchota à son père :

— Cette brute a voulu m'agresser. J'en ai le cœur

brisé de peur. Pourquoi le recevoir chez nous ?

Du regard, le père lui ordonna de se taire et la désignant du doigt, il s'adressa à Wei Fan :

— J'ai trois filles dont deux sont mariées déjà. Il ne me reste que celle-là, la cadette. Vous avez presque le même âge. J'aimerais tant qu'elle se marie avec vous, si vous étiez d'accord.

Wei Fan, emporté d'amour, se leva pour remercier son hôte. Il ignorait que la jeune fille était une renarde. Après avoir entendu son père, Zhuzhu avait regardé le jeune garçon à son tour. Une connivence secrète s'était aussitôt établie entre eux.

Le maître demanda à Wei Fan d'aller se reposer, pour se remettre de ses fatigues, lui promettant de reparler dès le lendemain de l'affaire. Il quitta le salon, sa fille derrière lui. Près du seuil, Wei Fan ne put s'empêcher de la retenir par sa robe.

Elle se retourna, tout sourire : « Si jeune et déjà si téméraire ! » Elle le repoussa de ses mains fines. Mais à ce contact dont il ressentit toute la douceur, il se précipita sur elle pour l'embrasser. Elle allait protester quand son père revint sur ses pas. Wei Fan lâcha prise.

Le maître gronda sa fille, lui reprochant sa lenteur à le suivre. Quand ils furent partis, Wei Fan, déçu et fatigué, s'endormit profondément.

Le lendemain matin, ne voyant pas venir le jeune garçon, le maître vint le réveiller et lui offrit un bracelet d'émeraude :

— C'est le bracelet de Zhuzhu que vous garderez comme cadeau de fiançailles. Vous ne reviendrez chercher votre femme qu'au printemps prochain, quand les pêchers seront en feuilles. Je ne vais même pas vous garder pour le petit déjeuner. Il faut partir vite, car vos parents doivent être inquiets.

Il le raccompagna dehors, lui fit rendre son cheval et lui indiqua le chemin du retour.

Quand Wei Fan arriva chez lui vers midi, ses parents l'avaient cherché depuis un bon moment. Ravis de le retrouver, ils lui demandèrent ce qui s'était passé. Il raconta toute la vérité. Son cousin Wei Yuan qui connaissait un peu l'histoire des cimetières s'affola :

— Mais ce sont des renards. Heureusement que tu es trop jeune pour qu'ils te puissent faire du mal.

On arrangea rapidement les fiançailles de Wei Fan avec une grande famille riche pour couper court à l'idée du vieux renard. Wei Fan pourtant n'oublia jamais Zhuzhu. Il traîna sa mélancolie jusqu'au printemps suivant et quand sa famille partit au cimetière pour entretenir les tombes, il quitta la ville en cachette pour se rendre chez le père de Zhuzhu. L'endroit avait complètement changé. On n'y voyait plus que des herbes sauvages et odoriférantes. Un nuage de corbeaux croassait dans l'épaisseur des arbres et Wei Fan angoissé ne put rester longtemps dans cette ambiance sinistre. Alors qu'il repartait, deux belles jeunes femmes apparurent bras dessus bras dessous.

Arrivées près de lui, elles protestèrent : « Qui ose

donc se promener ici ?» Wei Fan leur expliqua son histoire et la première, toute habillée de pourpre, répondit en colère :

— C'est vous qui êtes un infidèle. Je suis la sœur de Zhuzhu. Votre famille a diffamé la nôtre en nous traitant de renards. Par dépit, mon père va marier Zhuzhu à quelqu'un d'autre. Que revenez-vous faire ici ?

La seconde, toute habillée de vert, renchérit :

— Mon père a eu bien tort de vouloir donner une perle à un garçon tel que vous. Rendez-moi le bracelet, si vous l'avez toujours !

Wei Fan en effet portait toujours le bracelet d'émeraude, mais ne voulut pas le rendre. Les deux jeunes femmes disparurent, la rage au cœur, et Wei Fan rentra tristement chez lui.

Sur le chemin du retour, il rencontra un misérable moine taoïste qui mendiait au bord de la route. Par pitié, Wei Fan lui donna tout l'argent qu'il avait en poche. En le remerciant, le moine remarqua :

— Je vous trouve bien triste alors que vous êtes encore si jeune !

Wei Fan lui confia son histoire. Le moine sourit :

— Voilà une affaire facile à résoudre, mais je crains que l'intolérance de votre famille ne refuse à jamais votre belle. Pauvre petit taoïste, j'aurais bien tort d'intervenir.

Sur l'insistance de Wei Fan, le moine se décida pourtant à sortir de sa manche trois talismans :

— Vous brûlerez le premier chez vous, le vieux sera

obligé d'apparaître. Vous lui demanderez d'amener sa fille. Si elle ne vient pas comme convenu, vous brûlerez le second talisman. Votre vœu sera exaucé. Pour finir, vous préparerez un bol d'eau de source et brûlerez le troisième talisman au-dessus. Vous ferez boire ce breuvage à votre belle. Un immortel alors descendra du ciel pour protéger votre couple. Mais vous feriez mieux d'économiser ce remède magique et surtout de bien faire attention à ne jamais rien reprocher à l'entremetteur invisible.

Wei Fan remercia le moine en se prosternant devant lui, à la manière d'un disciple. Le moine disparut en un clin d'œil. Rentré chez lui, Wei Fan ne dit mot à personne. Il attendit impatiemment la nuit dans sa chambre.

Quand il brûla le premier talisman, un grand coup de vent se déchaîna, un coup lourd tomba du toit dans un bruit éclatant. Il sortit de sa chambre pour buter sur un renard noir, ficelé comme un cochon de sacrifice. Son regard brillait comme une flamme de bougie, il criait grâce. Ayant compris qu'il s'agissait du vieux renard. Wei Fan se mit à le gronder :

— Tu m'as séduit avec ta fille, et trahi la promesse de mariage. Aujourd'hui que je te soumets à la question, qu'as-tu à répondre ?

Recroquevillé par terre, le renard n'arrivait à rien dire. Le jeune homme dit : « Je te pardonne aujourd'hui. Mais tu n'as que trois jours pour m'amener ta fille et la marier avec moi. Je ne te laisserai plus faire à ta guise. » Il

délia le renard qui s'enfuit en agitant la queue, sans même jeter un regard en arrière. Wei Fan pensa qu'il n'avait pas réussi à le convaincre, mais il restait confiant dans la puissance de son talisman.

Le lendemain, il demanda à sa famille de préparer une chambre nuptiale car, dit-il, la mariée arriverait d'ici trois jours. Depuis la mort de son père, Wei Fan habitait chez son cousin Wei Yuan. Ce dernier étant absent, c'est sa femme qui répondit :

— Tu dis vraiment n'importe quoi, Wei Fan. Tu es fiancé, bien sûr, mais on n'a pas encore fait les cadeaux de mariage !

Wei Fan ordonna quand même de préparer un lit à baldaquin. Les siens le prirent pour un fou.

Au troisième jour, le vieux renard ne revint pas. Wei Fan brûla le deuxième talisman. Il faisait très beau ce jour-là. Mais à midi, des nuages obscurcirent le ciel, la foudre tomba dans une pluie torrentielle. Et tout à coup, on vit descendre le vieillard accompagné de sa fille, fragile et délicate. Tous deux, même pas mouillés, entrèrent dans la chambre nuptiale et le vieux dit à Wei Fan :

— C'est vous qui n'êtes pas fidèle à l'alliance et ne cessez de monter des farces. Nous sommes en retard, parce que le trousseau de mariage n'est même pas prêt. Pourquoi avoir fait appel au dieu du tonnerre pour nous forcer à venir ?

— Si je ne l'avais pas fait, je n'aurais pas réussi mon mariage !

Le vieux disparut, laissant sa fille dans la pièce. Wei Fan l'admira, plus belle encore que l'an précédent. Mais en colère, elle lui susurra :

— Quelle brute vous faites. Votre famille me hait, ce n'est pas moi qui vous ai trahi. Pourquoi me faire perdre la face ?

Wei Fan évoqua ses chagrins d'amour pour adoucir la belle et le temps s'éclaircit. Plus le moindre nuage au ciel. Les servantes venues regarder l'inconnue considéraient la jeune fille comme une fée. Wei Fan se confia alors à sa belle-cousine. Cette dernière, partagée entre joie et inquiétude consentit malgré elle de diriger la cérémonie des noces. Car la nouvelle mariée était si belle qu'elle l'adorait déjà. On alluma les bougies, on fit entrer les nouveaux mariés pour qu'ils se saluent.

La nuit de noces fut pourtant un peu difficile. Car, Wei Fan, malgré son jeune âge, était bien monté, de sorte que l'accouplement fut douloureux pour la jeune fille. Elle soupira : « Ah ! nous autres femmes, comme nous redoutons la violence des hommes ! » Wei Fan ne fit qu'un grand éclat de rire. Mais le lendemain matin, il brûla le troisième talisman du taoïste et fit boire de force le breuvage à sa femme qui éprouva une profonde transformation de sa nature et ressentit une véritable joie. Le couple put enfin s'installer dans la paix et le bonheur parfait.

L'après-midi suivante, la mère, le père et les deux sœurs de la mariée, tous habillés luxueusement, arrivèrent

dans leurs palanquins. Ils firent les révérences à la belle-cousine et les larmes aux yeux, embrassèrent la mariée. Wei Fan fit aussi ses révérences en tant que gendre, mais le vieux renard restait taciturne, semblant lui garder quelque rancune, ce qui ne l'empêcha pas d'offrir une belle dot à sa fille. Tous repartirent au crépuscule.

Un mois plus tard, à son retour, Wei Yuan apprit la nouvelle de ce mariage avec une grande inquiétude. Il conseilla à son cousin de congédier sa femme, mais Wei Fan n'en voulut rien savoir.

Il y avait dans un district voisin un homme au pouvoir extraordinaire, capable de briser les ensorcellements. Wei Yuan envoya le chercher. Quand l'homme rentra dans la chambre des jeunes mariés, il dut constater qu'il n'y avait pas la moindre trace de sorcellerie.

— C'est d'une immortelle dont il s'agit. Je n'ai aucun pouvoir de la chasser, dit-il.

Wei Yuan, toujours pas convaincu, rassembla alors avec ses frères la meute des chiens. Ils se précipitèrent un jour par surprise chez Wei Fan. À leur grand étonnement, la jeune femme vint à leur rencontre, au lieu de s'affoler, et leur fit remarquer cette conduite inconvenante. On remarqua que les chiens semblaient pris de peur, comme s'ils étaient poursuivis. Pris de honte, les frères se retirèrent.

L'année suivante, la jeune femme accoucha normalement d'un beau petit garçon. Les mauvaises langues se turent.

À ce moment, un grand conseiller de la cour impériale en mission parcourait la province du Shaanxi. Wei Yuan, ne voulant toujours pas relâcher de sa vigilance, l'invita chez lui et lui fit part des soupçons qu'il continuait de porter sur la femme de son cousin. Le conseiller fit dresser un autel pour briser définitivement toute sorcellerie. Apeurée cette fois-ci, la jeune femme s'apprêtait à faire ses adieux à son mari, quand soudain, on vit s'élever dans le ciel un dieu cuirassé. Il déroula une bannière de soie jaune sur laquelle tout le monde put lire les cinq caractères vermillons de taille gigantesque : « L'entremetteur est le grand immortel Ge. »

Le dieu cuirassé disparu, le conseiller de la cour déclara alors : « L'ordre de ne pas chasser cette femme vient de mon maître lui-même. » Il s'en alla à son tour. La belle-cousine qui s'entendait très bien avec la femme de Wei Fan redoubla de conseils auprès de son mari qui fut enfin obligé de se soumettre. Définitivement le doute disparut de la famille.

La jeune femme donna successivement naissance à trois garçons, sans jamais rien perdre de sa beauté. Quelques années plus tard, Wei Fan confia ses enfants à son cousin et sa belle-cousine. Il s'enferma dans sa chambre avec sa jeune femme pour ne plus en ressortir.

Quand les siens forcèrent la porte, la chambre était vide, silencieuse.

On suppose que le couple avait rejoint au ciel le donneur des talismans.

Commentaire : Avec un entremetteur si puissant, pas de souci. Le mariage aura lieu. Le grand immortel Ge favorise les mariages dans ce bas monde. En voilà un bon exemple.



Contes fantastiques du pavillon
de séjour à Shanghai

淞隐漫录

Wang Tao

王 韬

Présenté et traduit par
Dong Chun et Jeanine Prin

董 纯

Jeanine Prin (法)

编 译

淞
隐
漫
录

Présentation

Comme le titre l'indique, les nouveaux contes ont été inspirés par les *Contes fantastiques du pavillon des loisirs* de Pu Songling. L'auteur, Wang Tao, y raconte des légendes de filles-fleurs, de renardes et les histoires d'amour.

À travers ces contes qui ont eu et ont toujours beaucoup de succès, on peut avoir un aperçu de la société chinoise à la fin de la dynastie des Qing. Wang Tao s'est entièrement consacré aux échanges culturels entre Chine et Occident : il est un des précurseurs du mouvement réformiste de la fin du XIX^e siècle.

Wang Tao est né à Suzhou, en octobre 1828. Il est arrivé à Shanghai à 22 ans et entre aux Éditions Mer d'Encre tenues par l'église anglicane, où il commence à découvrir les cultures occidentales. Après le soulèvement révolutionnaire des Taiping, il écrit lettre sur lettre, à la cour impériale pour proposer des stratégies de répression entre les rebelles.

Mais plus tard, en 1862, de retour au pays natal, il écrit aux autorités insurrectionnelles pour leur suggérer diverses méthodes de révolte... Après la chute des rebelles, la cour impériale lance contre lui un mandat d'arrêt, l'accusant d'intelligence avec les *bandits*.

En août 1862, il s'enfuit à Hongkong où il fonde un journal *Le Cycle*, pour propager les idées réformistes ; puis il voyage : Angleterre, Paris, Russie, Japon.

En 1880, il s'établit définitivement à Hongkong et se consacre entièrement à l'écriture, avec la volonté de contribuer à la réforme et à la Renaissance de la Chine.

Il meurt en 1897, un an avant la Réforme des Cent Jours.

L'œuvre de Wang s'élève à 34 ouvrages dont des poèmes : *Recueil de poésies du pavillon Henghua* ; des mélanges : *Libres propos de la grotte secrète* ; *Propos du pavillon de séjour à Shanghai* ; des nouvelles en chinois classiques et des contes (12 volumes) : les *Contes du pavillon de séjour à Shanghai* sont appelés plus communément : *Nouveaux contes fantastiques du pavillon des loisirs*.

Ils sont d'abord publiés en feuilleton dans la revue *Illustration* entre 1894 et 1897, à Shanghai.

Chaque conte était accompagné d'une illustration des peintres célèbres Wu Youru et Tian Ying. Plus tard, est parue une édition complète aux Éditions Alchimie.

Dans sa préface, l'auteur écrivait :

J'ai recueilli tous les faits et gestes extraordinaires dont j'ai été témoin pendant ces 30 dernières années, remuant la poussière d'antan et exprimant des griefs de longue date.

En effet, dans ces contes, nés du plus profond de lui-même, il laisse parler la colère contre l'ordre établi et son admiration pour les civilisations occidentales.

Lu Xun, dans son *Précis à l'histoire du roman chinois*, écrit que son style se trouve exactement dans la ligne de l'auteur des *Contes fantastiques du pavillon des loisirs* et a beaucoup de succès.

Mais ce qu'il raconte, au lieu des histoires de revenants et de renardes, ce sont plutôt des histoires de courtisanes.

Ce qui s'explique par la connaissance que Wang Tao avait du milieu des courtisanes. Dans sa vie mouvementée et pleine de tourments, il noyait son amertume et son chagrin dans de fréquentes visites aux courtisanes, au risque de sa santé. Les descriptions de la vie de ces dames sont autant de témoignages sur les injustices de son époque et l'expression de son idéal de vie.

Ce qui mérite aussi l'attention du lecteur, c'est que certains contes présentent des mœurs étrangères-occidentales et japonaises : à une époque féodale, où la Chine se refermait sur elle-même, c'était chose exceptionnelle d'élargir le champ de vision des Chinois.

L'écriture des *Nouveaux contes fantastiques du pavillon des loisirs* se caractérise par la fraîcheur de son lyrisme. L'auteur disait que quand il écrivait, ses larmes s'échappaient et se mêlaient à l'encre. De fait, le lecteur ne manque pas de découvrir dans ces contes une âme en peine.

Ces contes sont une œuvre passerelle entre le roman classique chinois et le roman contemporain. Une place leur est due dans l'histoire de la littérature chinoise.

仙人岛

崔生孟涂，泉州人。少好游。思探奇海外，当有所遇。会有巨舶航海者，崔求附舟同行。许之。甫出大洋，即遭飓风，银涛涌地，雪浪掀天，舟经簸荡，帆樯悉摧，舟中人已无生望。越数日，漂至一岛，层峦耸翠，叠嶂摩霄，山径皆平坦宽广，翠柏长松，幽花异草，不可名状。舟长考诸图经，向所未载。岛中空旷无居人。稍进，则有石洞石室，几榻炉灶毕具，炉旁尚有零星木炭，似不久有人炊爨者。风日晴暖，气候温和，殊不类蛮峤。两旁皆溪涧，泉流碎石间，喧声聒耳。涧上皆忍冬花，藤蔓纠结，黄白相间，其香纷郁，爽人心脾。花多落于溪中，故其泉甘冽异常。崔至此疑为仙境，不复思还。诣船取袂被，欲宿洞中。既夕，众劝崔归舟，不可，咸笑崔痴。夕阳既落，狂风又作，舟不胜风，随其漂去。明日，崔往视舟，则已不见。因大惊，自分必葬身异域矣。

计无所出，拟裹粮以穷其境。攀萝扞葛，直跻山巅，举目远瞻，则弥望沧波，浩渺无际，俯视山腰，缕缕有炊烟腾起，林木杳霭中，隐隐有庐舍。乃盘旋而下，觅径前行，曲折数里许，已抵其境。一水当门，通以略约，见一垂髻女子，方踞磐石临溪浣纱，瞥睹崔，若甚怪异，弃纱奔入。须臾，翁媪扶杖而出。翁貌古神清，霜髯披拂，衣服如唐宋妆束。隔溪拱手谓崔曰：“君从何来？请以实告。何不径造敝庐作十日饮？”崔乃渡桥与翁媪作礼。媪年五十许，举止风度，酷似大家。翁逊崔

登堂并坐，问崔何处人，何时来此。崔具以实告。崔操闽音，啁啾不可辨。翁笑曰：“此真南蛮馱舌之声也。仆昔日幸从张丞相南渡，盘桓三月，得以略知其义耳。”又问崔读书未。答以身固秀才也。翁大喜，肃然致敬，令媪呼女出见。顷之，女至，淡妆素服，丰韵娉婷，神仙不啻也。浣纱小鬟亦立女旁，嗤然视女而笑。崔一启齿，笑愈不可仰。女怒之以目始止。翁曰：“此婢亦南海人，与君言语相同否？”崔对以泉郡方言惟与潮州相似，余则不通。翁出《四书》，令崔授女。翁听其诵读一过，笑曰：“何以与中州一字不相同也？”中午设餐，菽乳笋脯，甘旨异常。翁曰：“山肴不足以款远客，幸勿哂也。”晚即下榻翁斋，衾褥香洁逾恒，崔深感激。如是数日，崔不言去，而翁亦不问。

翁斋外有一小园，叠石成山，疏泉作池，奇葩异卉，遍地皆是。有葡萄架甚巨，翠荫纷披，广覆亩许，绕之而出，可以直达女室。崔一日任意散步，见其风景清幽，不忍遽舍，行丛绿中，衣袂皆作碧色。石径已尽，则现回廊，雕阑曲槛，别有洞天。绕廊而入，精舍三椽，雾阁云窗，极为雅丽。闻内有吟哦声，揭帘径入，阒然无人，炉中香篆犹萦，架上缥緜万卷，玉轴牙签，充牣座右。略一抽阅，则皆《黄庭》、《玉枢》等经；几上置《参同契》、《悟真篇》两册，俱有注释，乃钞本也。末叶有“固始沈碧蘅女史书”，字迹娟秀，直逼钟王。崔知为翁女读书之所，即欲退出。方举步，一丽人自后廊出，笑谓崔曰：“先生何独自至此？”崔乃长揖作礼，局促不自安。女殊坦然不介意，延崔少坐，取琉璃杯斟案上玉瓶中水以授崔，曰：“此甘露所酿百花精液也，服一杯可百日不

饥，百杯可却病延年，非下方所有也。”崔视其色白，嗅之其香沁鼻，饮之其凉震齿，胸膈间顿觉清爽，有如醍醐灌顶。女琐屑问人世事及各处风俗，并问今为何代。崔具告之。女屈指以计，忽叹曰：“瞬息间已六百年矣！抑何速也？”崔语竟辞出，女亦不留。自是崔居翁所，荏苒年余。读书作字之外，了无所事。或为女录汉魏唐宋人诗，绝无一念思及乡里。

一日，翁忽谓崔曰：“我思将一履尘世，南游普陀，北访五台，需二十年而后还。惟是弱息不能携带，将以累子。我女本尘缘未了，今应在子矣。”遂择吉日，以女嫁崔。却扇之夕，女盛妆靓服，容益艳美，伉俪之笃，有可知也。成婚月余，翁媪乃行，崔与女皆送至海滨，有一小舟，已维石畔，翁媪竟登解缆，布帆乍张，天风忽引，转瞬已杳。女亦无系恋态，但谓崔曰：“二十年之外，当亦如是送君行耳。”

岛中无寒暑，无昼夜，珍禽驯兽，多中土之所未识。亦无历日，以花之开谢、树之荣落为春秋。崔自与女居，饥则食，渴则饮，倦则眠，醒则起，约略二十年，而容转少。

无何，翁媪还，促崔登舟。崔不可。翁曰：“此天数，不可久留也，留则有祸，不利于子。子道念苟坚，何患无相见日耶？”牵袂竟登，舟去如箭。抵暮已达一处，遥闻有鸡犬声，登岸询问，方知为乍浦。窃喜再履人境，方自庆幸，转念囊无阿堵物，不免作伍员吴市吹箫，则又悲从中来。因忆临别时女以一裹相授，置于胸前，不知何物。探怀出视，则片片皆金叶也。爰货其一二作旅资，赁舟自浙回闽，至里门，无一相识者。询旧时

之戚族友朋，尽已物故；即有一二存者，亦已潦倒龙钟，鸡皮鹤发，覩面不复可辨。崔慨念人世荣华，如飘风过耳，殊不可恃，一切所有，皆如寄耳，因有出尘想。崔居山中久，素习清静，今再履人间，喧杂齷齪，不复可耐，因祝发为道士，居郡南天后宫为住持，终日持斋诵经，不见宾客。如是者三十年。

一日晨起，忽见一鹤，羽衣翩跹，翱翔庭际，若有所觅。口中衔一丹书，见崔，飘然下堕。崔拾视之，红笺金字，则女书也。上书：“世外妻碧蘅敛衽：一别不知几历岁年，窗前一株鸭脚桃，已三十度著花结子矣。每食桃辄念君，欲寄一枚，道远莫致。所弃桃核，今已成林，而君渺无还期，老父临别之言，何不记忆，乃忍于尘世中疾病老死，如蜉蝣如朝菌哉！今传一方，可常服食。苟有仙缘，自成正果。君其勉之！”末附二绝云：

碧海青天夜夜心，灵香无计返瑶林。算来不是蓬山远，何日刘郎再问津？

缥缈楼台锁玉蕤，一缄远寄怕人知。阿侬才识相思苦，始信人间有别离。

崔得书，不禁悲惋久之。斲术煮苓，如法服食，觉身体健于平时。泉郡人多习航海术，崔时问以此岛，叙述方向景物，率皆曰无有。仍思泛海，一穷其境。有老于舵工者闻之，笑曰：“君殆痴矣！今时海舶，皆用西人驾驶，往还皆有定期，所止海岛皆有居人，海外虽汪洋无涯涘，安有一片弃土为仙人所驻足哉？子休矣！忽作是想，徒搆空中楼阁也。”崔终弗信，欲往之念愈坚。因货其所有，得四百金，拟先往西南洋，后至美洲，已有定约将行，忽逢寇乱，盖发逆汪海洋由豫甯闽，漳泉数

县，皆为贼窟。有一贼持刀直入天后宫，于崔床下，得金一囊，崔前夺之，贼连斫数刀，竟死。贼去，乡人殓而葬之，庙后树石碣曰：“崔道人墓”。

L'île aux immortels

Le jeune lettré Cui Mengtu, originaire de Quanzhou, rêvait de traverser l'océan : il nourrissait l'espoir de découvrir sur l'autre rive un monde merveilleux.

Un jour, il fit la rencontre d'un navigateur qui partait pour un voyage au long cours et qui accepta de le prendre à bord. Bientôt une violente tempête se déchaîna. Les paquets de mer déferlaient, s'écrasaient sur le navire qui tanguait et roulait dangereusement. Les voiles se déchirèrent, le mât se rompit. Terrifiés, les voyageurs crurent leur dernière heure arrivée. Pourtant le bateau continua à dériver pendant plusieurs jours et finit par s'échouer sur une île.

Partout, des collines, des montagnes, de plus en plus hautes, des sommets qui se perdaient dans les nuages. Des chemins bien tracés, larges. Toute une gamme de verdure, de couleurs : des cyprès verts, des chênes séculaires, des plantes et des fleurs inconnues. Le capitaine consulta sa carte, mais il n'y trouva pas mention de cette île. Aucun signe de vie, un calme étrange. En s'aventurant dans l'île, les voyageurs découvrirent dans les rochers des grottes, et dans ces grottes, des tables basses, des lits, et même des braseros et du charbon de bois. À coup sûr, on y avait préparé des repas il n'y avait pas longtemps. L'île n'était donc pas inhabitée. L'air y était doux. Ici et là, des ruisseaux dévalaient des montagnes,

bondissants et bavards dans leur lit de cailloux. Sur leurs bords, des chèvrefeuilles avaient tissé des guirlandes de fleurs jaunes et blanches qui exhalaient au souffle de la brise un parfum enivrant. Les fleurs tombées dans l'eau fraîche lui donnaient une douce saveur.

Le lettré trouva cet endroit si merveilleux qu'il pensa ne plus jamais le quitter. Il retourna jusqu'au bateau pour y récupérer ses affaires et il annonça à ses compagnons son intention de s'installer dans une grotte. Tous se gaussèrent de cette idée folle et tentèrent de le faire revenir sur sa décision. En vain. Cui refusa de repartir avec eux.

Au coucher du soleil, un vent violent se leva et le bateau reprit sa dérive. Le lendemain matin, Cui redescendit vers la côte et remarqua que le navire avait disparu ! Il ne put s'empêcher de songer qu'il mourrait là et que ses ossements resteraient en terre étrangère. Pour dissiper son malaise, il entreprit d'explorer cette île si extraordinaire.

Ayant chargé sur son dos le reste de ses vivres, il commença à escalader une montagne et, tout en s'agrippant aux lianes, il parvint bientôt au sommet. Il laissa son regard se perdre dans l'immensité de la mer de brume. Tout à coup, il remarqua, à mipente, des volutes de fumée et, au milieu de la verdure, il distingua des habitations. Aussitôt, il dévala dans cette direction par des sentiers sinueux et, au bout d'un li de zigzags, il se trouva près d'un petit pont qui enjambait un ruisseau, devant une maison. Au bord de l'eau, une toute jeune fille, aux

cheveux dénoués, lavait du linge sur une grosse pierre. Effarouchée à la vue de l'inconnu, elle abandonna sa lessive et se précipita à l'intérieur de la maison. L'instant d'après, un homme et une femme apparurent sur le seuil, tous deux très âgés, courbés sur une canne. La longue barbe blanche du vieillard, son port altier, ses vêtements étranges, tout pouvait laisser croire qu'il était né sous la dynastie des Tang ou celle des Song. La femme, elle, paraissait la cinquantaine ; sa démarche, son parler trahissaient une origine noble. Le vieil homme, en joignant les deux mains, salua Cui toujours debout sur l'autre rive et lui demanda d'où il venait. Puis il ajouta :

— Faites-moi le plaisir d'entrer dans ma modeste demeure et de rester dix jours à boire du vin en ma compagnie.

Le lettré traversa le petit pont et salua le couple comme il convenait. Le vieillard l'invita à le suivre dans le salon, le fit asseoir à côté de lui et l'interrogea : d'où venait-il ? quand était-il arrivé ? Cui répondit à ses questions avec courtoisie, mais comme il parlait le dialecte du Fujian avec un accent pareil à des pépiements d'oiseau, ce n'était pas facile de saisir tous ses propos.

— Une chance ! dit l'hôte avec un sourire. J'ai passé trois moi dans le sud du Fujian, quand j'accompagnais le premier ministre Zhang dans sa tournée. J'arrive à vous comprendre tant bien que mal.

Il lui demanda encore s'il avait fait des études. Lorsqu'il apprit que Cui était un lettré diplômé, il en fut

tout heureux et ne manqua pas de lui manifester des marques de respect. Et il pria alors sa femme de faire venir leur fille.

Elle fit son apparition. La simplicité de ses vêtements et de son maquillage accentuait encore sa beauté digne d'une immortelle. La jeune servante qui était entrée derrière elle pouffait de rire chaque fois que le lettré ouvrait la bouche. L'hôte crut devoir expliquer qu'elle était aussi originaire du sud et que peut-être elle parlait le même dialecte que lui. Cui essaya bien d'échanger quelques mots avec la servante, mais sans aucun succès. En réalité, elle parlait le dialecte de Chaozhou.

Cependant, le vieillard, qui avait sorti les **quatre livres classiques**^①, pria le lettré d'en lire quelques passages à sa fille. Ce qu'il fit aussitôt. Une fois encore, le vieillard s'étonna de son accent qui ne ressemblait en rien à celui de la Chine centrale. Puis il l'invita à déjeuner, lui servit des haricots sauvages et des pousses de bambous qu'il trouva délicieux, tandis que le vieillard s'excusait de ne pouvoir lui offrir autre chose que cette fruste nourriture. Le soir même, Cui fut convié à passer la nuit dans le salon de lecture où des couvertures propres et agréablement parfumées avaient été préparées. Il remercia ses hôtes avec chaleur et passa chez eux plusieurs jours sans évoquer son départ. Le vieillard n'en parlait pas non

① quatre livres de l'école confucéenne : *Entretiens de Confucius, L'invariable milieu, La grande étude, Mencius.*

plus.

Le salon donnait sur un jardin aménagé avec art : des rochers disposés habilement imitaient une colline, un ruisseau s'élargissait en un étang ; ici et là, des plantes rares et des fleurs exotiques. Une immense treille laissait pendre ses pampres en une vaste voûte d'ombre. C'est au fond de ce jardin que se trouvait la demeure de la jeune fille.

Un jour, au hasard d'une flânerie, le lettré découvrit l'endroit et son calme le ravit. Il s'avança sous la tonnelle dont le feuillage colorait ses vêtements de reflets d'émeraude. Au bout de l'allée se dressait un petit pavillon composé d'au moins trois pièces, autour duquel courait une galerie aux balustrades finement ouvragées. Le pavillon tout entier était baigné d'une brume chatoyante. Il lui sembla que quelqu'un y faisait la lecture à haute voix. Avec précaution, écartant le store, il se glissa à l'intérieur. Personne. Un brûle-encens parfumait toute la pièce. Sur une étagère, des livres anciens étaient rangés dans des coffrets fermés par une épingle de jade. Il remarqua sur une table deux classiques taoïstes, recopiés d'une écriture si fine, si parfaite qu'on aurait pu l'attribuer aux plus grands calligraphes. Il pensa qu'il se trouvait dans le salon de lecture de la jeune fille.

Au moment où il allait se retirer, elle apparut derrière la galerie :

— Comment avez-vous pu venir seul jusqu'ici ?

Un peu confus, Cui la salua, les mains jointes. Sans

paraître embarrassée le moins du monde, elle l'invita à s'asseoir, et, saisissant sur une table un flacon de jade, versa dans un gobelet d'émail une liqueur blanche.

— Prenez ce nectar de rosée aux cents fleurs. Celui qui en boit un verre n'aura pas faim pendant cent jours. Celui qui en boit cent verres ne tombera jamais malade et connaîtra la longue vie. Ce nectar-là est inconnu des mortels.

Le lettré prit le verre empli de liqueur, le huma : l'arôme lui monta à la tête. Il le goûta : le liquide glaça ses dents et une grande fraîcheur envahit toute sa poitrine comme s'il avait été oint de **tiru**^①. Cependant, la jeune fille lui posait mille questions sur les mœurs et le monde des mortels. Elle lui demanda également en quelle année on était. À la réponse du jeune homme, elle se mit à compter sur ses doigts et s'exclama :

— Comme le temps passe vite ! Six cents ans déjà !

La conversation terminée, Cui prit congé de la jeune fille sans que celle-ci cherchât à le retenir. Installé chez le vieillard, il occupait ses journées à la lecture ou à la calligraphie. Il aimait aussi recopier, à l'intention de la jeune fille, des poèmes du temps des dynasties des Han, des Wei, des Tang et des Song.

Jamais il n'éprouva la moindre nostalgie pour son pays natal.

① Mélange de crème et d'huile dont les bouddhistes enduisent le crâne du fidèle, parce qu'elle est supposée donner la sagesse.

Un jour, le vieillard lui tint ces propos :

— J'ai l'intention d'aller prochainement faire un séjour dans le monde des **Poussières Rouges**^①. Je prendrai d'abord la direction du sud, vers les monts Putuo, puis je me rendrai dans le nord jusqu'aux monts Wutai. Je ne reviendrai que dans vingt ans. Comme je n'emmènerai pas ma fille, je serais heureux que vous preniez soin d'elle. Car elle n'a pas encore terminé son séjour terrestre. Et elle vous est destinée.

Aussitôt on choisit une date faste pour célébrer les noces du lettré et de la demoiselle. Ce jour-là, resplendissante de beauté, elle fit son apparition dans une parure d'apparat. Bientôt les jeunes époux se témoignèrent mutuellement les marques de la plus grande tendresse.

Quelques mois plus tard, arriva le moment où le vieillard et sa femme durent quitter l'île. Le jeune couple les accompagna jusqu'à la côte où une petite embarcation les attendait. À peine avaient-ils détaché la corde qui l'amarrait, qu'un vent venu du ciel gonfla les voiles et, en un clin d'œil, fit disparaître le bateau à l'horizon. Sans paraître éprouver la moindre émotion, la jeune femme dit à son mari :

— Dans vingt ans, je saluerai ton départ de la même façon.

Sur cette île aux animaux et aux oiseaux inconnus en Chine centrale, il n'y avait ni jour ni nuit, ni été ni hiver.

① Expression taoïste qui désigne le monde des mortels.

C'était l'éclosion des feuilles et des fleurs, leur chute aussi qui rythmaient le temps.

À partir du jour de son mariage, Cui vécut une autre vie : il mangeait quand la faim le prenait, buvait dès que la soif se faisait sentir, se couchait dès qu'il avait sommeil et se levait aussitôt éveille.

Vingt années s'écoulèrent ainsi.

Il rajeunit.

Un jour, le vieillard, qui venait de réapparaître avec sa femme l'invita de manière pressante à monter dans son bateau. Comme Cui s'y refusait, le vieillard lui déclara :

— Tout est fixé par le destin. Il ne vous est plus possible de rester ici plus longtemps. Sinon il vous arrivera malheur. Si vous vous décidez à devenir taoïste, sans aucun doute, nous serons un jour réunis à nouveau.

Cela dit, il l'attrapa par le bras et le poussa dans le bateau qui fila comme une flèche.

À la tombée du jour, Cui aborda sur une côte. Il reconnut des aboiements de chiens et des chants de coq. Tout heureux de s'apercevoir qu'il était revenu dans le monde des mortels, il mit le pied sur la terre ferme. Mais aussitôt l'idée lui vint qu'il allait devoir mendier pour se nourrir — il n'avait pas une seule sapèque — et cela le remplit de tristesse. Il se souvint alors qu'au moment des adieux, sa femme lui avait glissé un petit paquet dans son vêtement, sur sa poitrine. Il l'ouvrit : c'étaient des feuilles d'or. Il réussit à en vendre quelques-unes, ce qui lui permit de regagner le Fujian.

De retour dans son pays natal, il ne retrouva aucune de ses connaissances. Tous ses parents, tous ses amis étaient morts, à l'exception d'un ou deux, si courbés par l'âge qu'il ne les reconnut pas. Il se mit à penser que la fortune et la gloire des hommes, semblables au vent qui effleure leurs oreilles, étaient choses bien éphémères. Lui, qui avait vécu si longtemps dans les montagnes et s'était accoutumé à leur calme serein, maintenant, il ne pouvait plus supporter cette vie de bruits et de turpitudes. Alors il prit la décision de se faire moine taoïste et il se rendit dans le sud de la ville au temple de la Reine céleste dont il devint bientôt le supérieur. Il passait ses journées dans la méditation et la lecture des classiques, sans jamais accepter de recevoir de visite.

Trente ans passèrent.

Un jour, à l'aube, il aperçut une cigogne qui planait au-dessus de sa cour, les ailes largement déployées. À la vue du lettré, l'oiseau laissa échapper de son bec une feuille rouge qui tomba en tournoyant avec légèreté. Cui la ramassa : c'était une lettre de sa femme, écrite en caractères dorés sur du papier rouge. Voici ce qu'il lut : « Savons-nous l'un et l'autre combien d'années se sont déjà écoulées depuis que tu as quitté Émeraude, ton épouse d'outre-mer ? Je sais seulement que l'amandier planté devant ma fenêtre a donné trente fois ses fruits. Chaque fois que j'en mange, ton image est là, bien présente. Si tu n'étais pas aussi loin, je t'en aurais envoyé... Aujourd'hui, avec les amandes que j'ai plantées, j'ai tout

un bois devant ma fenêtre. Et ton retour ne s'annonce toujours pas. Te souviens-tu encore des paroles de mon père, au moment de notre séparation ? Comment peux-tu encore accepter de souffrir dans le monde des Poussières, d'y vieillir, d'y mourir, comme les éphémères d'eau ou les champignons d'un jour ? Je t'envoie dans cette lettre la formule d'un breuvage que tu dois boire. Si vraiment nous sommes destinés l'un à l'autre, alors tu monteras au paradis des immortels. » Dans la suite de la lettre la jeune femme exprimait son chagrin d'être séparée de son mari. À la lecture de ses lignes, Cui fut envahi d'une grande tristesse.

Comme elle le lui recommandait, il prépara le breuvage et le but. Immédiatement il se sentit mieux. Il commença à s'enquérir de l'île auprès de nombreux navigateurs de son pays natal. Mais il eut beau la leur décrire, personne ne put lui donner la moindre indication. Pourtant il ne perdait pas l'espoir de la retrouver. Et il se prépara à partir seul à sa recherche. Un vieux batelier, goguenard, tenta de l'en dissuader.

— C'est de la pure folie ! Maintenant, les bateaux des Occidentaux sillonnent à dates fixes tous les océans. Ils font escale à toutes les îles ; elles sont toutes habitées. Je vous le jure, il n'y a plus d'île vierge. Votre île aux immortels n'existe pas. Débarrassez-vous de ce mirage !

Le lettré ne voulut rien entendre. Au contraire, son désir de départ devenait de plus en plus pressant. Il vendit tout ce qu'il possédait, ce qui lui rapporta quatre cents tael

d'or et il se mit en tête d'explorer d'abord l'océan du Sud, puis celui de l'ouest pour mettre ensuite le cap vers l'Amérique. Il avait même fixé la date de son départ.

À cette époque, des hordes de brigands sévissaient dans plusieurs provinces, du Henan jusqu'au Fujian. Un bandit, brandissant son sabre, fit un jour irruption dans le temple de la Reine céleste, trouva le sac d'or du lettré sous son lit et s'en empara. Cui tenta de récupérer son bien, mais il tomba sous les coups de sabre du bandit qui s'enfuit à toutes jambes. Des villageois découvrirent son cadavre et ils l'ensevelirent derrière le temple.

Sur sa tombe se dresse une stèle avec cette seule inscription :

Ici repose le moine Cui.

三梦桥

聂筠士，字君青，一字啸竹，滇人而流寓于楚南潇湘云梦间。卜筑三椽，隐居不仕。娶妻顾氏，字湘蕪，汉皋人，固世家女子。生少读书聪颖异常。以就试滇南，程途颇远，遂不复事帖括，纳粟为上舍生，为后日赴北闱地。生妻颇解书史，能作小诗。每当月朗花妍，风和日丽，辄命酒对饮，藏钩射覆，击钵联吟，自得闺帏乐趣。家固中人资，生又寡交游，米盐琐屑，概弗撝心，人视之几若神仙中人。生舅氏在京为部曹，寄书招生入都，且以功名相勸，词意恳至。生欲辞之，弗得；不得已，束装就道。夫妇远别，眷恋愁悒之怀，有可知也。

生素未出外，荒村雨露，野店风霜，从不习惯。回望家园，步步凄惻。行抵山东境上，以日暮途遥，觅逆旅，不得。正彷徨间，忽见列炬自远而至，众俱戎装持刀械，疑是剧盗。方深骇惧，既近，则从人所荷，皆狐兔獐鹿之属，知为纵猎归来。见生，问：“何夤夜至此，岂系远客行道迷途耶？”生唯唯。最后一少年，约十六七岁许，容貌端秀，衣履华焕，状如贵家公子，前揖生，问里居。生具告之。少年曰：“敝庐距此不远。如不嫌辮褻，请暂宿一宵，明日启行可也。”生即致谢，因随之行。逶迤一二里，甲第巍然，甫叩扉，即有苍髯奴出应。少年肃生登堂，行主宾礼。自言为秦中孙姓，祖父并仕于朝。己字蓉伯，十四岁即登贤书，近以习骑射，致废文字。“顷从西山会猎旋，得遇君子，萍水相逢，缘亦不浅哉。”即命张宴款客。割腥击鲜，殊异常味。酒罢，宿生

于东厢。翌晨，生辞行。公子尚高卧未起。家人以公子命赠赆，生固却而后受。

至芦沟桥，车夫忽病，暂憩旅舍。越日，风雪大作，阻不得前。生孤闷无聊，围炉独酌，藉破岑寂，醺然薄醉，径入睡乡。忽见孙家苍髯奴控骑来迓曰：“主家后园梅花盛开，公子思君慕切，邀往东阁赏梅。即发勿迟，恐劳久盼。”生疾驰数里，回顾苍头，倏尔不见。纵马前行，已抵前日所宿处。由大门入，中堂阒无一人。生不识后园在何地，信足所之，凡历门阈数重，曲折深邃，几迷来处。左偏高楼五楹，雾牖云窗，雕镂精绝；中庭葡萄一架，红紫烂熳。生讶时方隆冬，何得有此？推扉径入，则见一女子临窗刺绣，瞥睹生至，惊起；生亦却步痴立，知必误闯公子闺阁，逡巡出户，耳畔闻叩门声甚急。启眸四顾，身在寓中，门外来报车夫已死，求给棺费。生回忆梦境，恍惚如在目前。雪晴，易车入都，既谒舅氏，即令在部佐理。笔墨簿书之暇，仍温举业。秋应京兆试，获捷，名列亚元。逾月，家中催归符至。盖生妻别后病咳，秋深益剧。生摒挡行李，久之始发。

过桥，遇旧寓主人，以生新贵，曲意款留，殷勤倍至。生不忍过拂，遂为停驂。至夕，梦已归家，及门则丧幡悬于门左，升堂则灵柩停于堂偏，家中臧获辈咸来参谒，俱言主母逝已浹旬矣；日夕盼望，呻吟中常呼主名，风动帟开，辄言君至，泪眼已枯，柔肠欲裂，当驾返瑶台之夜，犹复强起严妆，濡毫赋绝命词，重叠缄封，嘱曰：“主人归，可呈阅。必令亲启，庶知妾一片苦心也！”生闻言，涕不能仰。忽闻环佩锵鸣，兰麝香吹，自远而近，生妻冉冉由室中出，丰神绰约，无异当时，敛衽向生

曰：“不意西风一别，迥隔人天。会短离长，永无见日。命之薄矣，恨也何如！”前执生手，出怀中罗帕，替生拭泪，谓生曰：“君勿过悲。妾前生系修微庵中尼妙莲也，于浴佛日大开戒坛，士女毕集。君时为维扬秀才，渡江来听说法，丰姿玉映，态度霞轩，矫然秀出于人丛中，不觉一时生艳羨心，以此堕落，结是姻缘，固非君妻也。君妻现已及笄，欲一往见之乎？”携生偕行，飘然若御风乘云。顷之，至一处，即孙家庭院也。自内达外，灯彩辉煌，笙箫嘹唳。堂中锦绣成屏，氍毹贴地，群仆以冠带进，生装束顿易。乐作，新人出，盈盈交拜。既入洞房，红巾始揭，微睨之，则前日临窗刺绣女郎也。眼媚秋波，神莹寒玉，容貌妍丽，殆无比伦。方不解何以至此，觉有摇其肩者，则车夫待早发，群催登程矣。

抵家，妻固病没，一一如梦中所见。衔悲茹痛，几不欲生。居无何，巨家名族争求缔姻，生俱辞之，思欲往游天台雁荡间，入山修道，无意于人世。惟以嗣续为念，花朝将届，会试伊迩，亲友都来劝驾。生以空床夜怯，宝瑟尘封，在家亦无聊赖，计不如出外游览，藉遣闷怀。既入都门，仍依舅氏。会试以二甲登词林，座师则济南孙公也，与生舅氏同年，甚赏识生文，谓非凡器。访知生丧偶未续，欲以第三女为生继室，托人言之，舅氏遂为主婚。生雅弗欲重违舅命，姻事遽成。择吉行聘，秋杪就婚于山东。既至，则应门者，苍髯奴也；出迓者，前日会猎少年也，仿佛复入梦中。鼓乐喧阗，礼仪繁盛，房中铺陈华丽，俱若夙见。宵漏既深，宾客渐散，新人靓妆初卸，斜倚熏笼，视其体态，宛如旧识。越数日，生偶与少年话昔日遭逢之事，少年恍然若失，不禁

拍手笑曰：“数日疑团，至此始破。我固谓天下无有如是之相似者，特不记何处曾经一面耳。”由是相待愈殷，所嫁新人，盖即少年之姊，宠姬詹氏所出，容颜才调，冠乎众姝，一家姊妹行，推为臣擘。闺中咏物诸诗，传诵一时，年未及笄，已有刻集，不栉进士之称，早播人口。一夕，女偶搜画篋，得残绣一片，尚未葺事。生因诘之，答曰：“当时倦绣未成，弃置于此。”生乃话入梦之异。女曰：“因君此言，殆如梦觉。昔年因与二姊赌绣迟速，寒夜挑灯，期以必成。忽闻背后有步履声，回顾则一男子闯入。急起呼婢翠儿，则男子亦踟蹰却立，不敢相逼。须臾已杳，声影俱无。逮翠婢来，见余伏几熟睡，屡呼始醒。心疑为遇鬼，秘不敢言。以君梦测之，殆君生魂真来此间耶？余因此遽发寒疾，浹旬乃痊。由是深夜不敢独坐矣。”生以两梦皆应，今时伉俪，由趾离子为之撮合，爰供梦神木主，晨夕焚香顶礼，求在梦中导与前妻再相会合。

生旋以词林简放主考，甄拔人才，悉名下士，一时寒俊为之气振。继为督学使者，三年任满，擢升御史。以屡次指陈朝政得失。为时贵所忌，外补登莱青道，实疏远之也。在任颇有政声，复以内名驰驿进京。将近芦沟桥，体中不愜，小住旅馆。医家误以为虚，命进参苓，生忽朦胧睡去。即见阖者持刺前白曰：“有贵客来。”生视其名刺上书“蓬莱第三岛仙子青琴”，错愕不知何人，姑延之入。风裳雾鬓，举止轻盈，花貌雪肤，娟妙无比。生问：“阿谁？”则曰：“妾固君之旧人，乃不识耶？郎君禄位应尽今日，重列仙班。因鞫一狱失入，故尚留滞人间三十年。君新夫人不久亦当逝世，仍还闾

苑。妾怜君在世无伴侣，故祈之氤氲使者，暂延鹤算，永结鸾俦。君其勉为善事，上佐圣明，下保民庶。妾去矣。”生遽然而觉，连呼曰：“异哉！”左右以药进，忽若有碎其碗堕地者，药汁淋漓衾褥间。生知有异，复令他医诊之，则言外感。索视前方，谓不可用，另投药石一剂而愈。生旋即致仕家居，优游泉石，啸傲山林，与孙氏女年臻耄耋乃终。有知生轶事者，名之曰三梦桥。

Le pont des trois rêves

Le lettré Nie Junshi, appelé aussi Junqing, était originaire de la province du Yunnan. Il s'installa à Yunmeng dans le Hunan et, au lieu de chercher à faire une carrière de mandarin, il fit construire une chaumière de trois pièces pour y mener une vie d'ermite. Sa femme, issue d'une famille riche de Hankou, était intelligente, connaissait les grands classiques et savait même composer des poèmes. Souvent, en tête à tête, les deux époux, buvaient du vin et dialoguaient en vers ; ils aimaient profiter de la brise pour admirer les fleurs épanouies sous le soleil, jouer au **touhu**^① et passer d'agréables soirées au clair de lune. Inutile de dire combien leur joie de vivre était grande.

De condition aisée, Nie ne se souciait ni du riz ni de l'huile, ni du sel ni du bois. Il passait pour un rêveur et n'avait pas beaucoup d'amis. Son oncle, fonctionnaire à la capitale, lui écrivit un jour pour l'exhorter à faire une carrière de mandarin. Sa lettre était inspirée par une telle sincérité que Nie ne pouvait guère refuser de suivre ce conseil. Il fit ses bagages, à contre-cœur pourtant. Pour les deux époux, le départ fut une vraie déchirure. À la pensée de devoir désormais voyager seul, d'affronter les intempéries, le lettré sentait sa tristesse augmenter à

① Jeu de projection de piques.

chaque pas qui l'éloignait de chez lui.

Il arriva un jour dans le Shandong. Ce soir-là, il était déjà bien tard et il n'avait pas trouvé d'auberge où passer la nuit. Ne sachant plus où se diriger, il aperçut soudain des torches qui avançaient dans sa direction. C'était un groupe d'hommes armés. Son inquiétude s'apaisa lorsqu'il vit sur leur dos du gibier : renards, lièvres et cerfs. Il répondit par un signe de tête au chef qui lui avait demandé s'il s'était égaré. Alors un beau jeune homme, d'environ dix-sept ans, richement vêtu — un fils de famille fortunée, de toute évidence — s'avança et le salua les mains jointes.

— J'habite tout près d'ici. Si vous ne dédaignez pas ma modeste demeure, je serais très honoré de vous offrir l'hospitalité cette nuit. Vous reprendrez la route demain matin.

Le lettré le remercia avec empressement et le suivit. Au bout de deux à trois li de sentiers tortueux, ils se trouvèrent devant une vaste demeure. Un vieux domestique à barbe blanche vint leur ouvrir. Le jeune homme invita le lettré à entrer dans la grande salle et, là, ils se saluèrent à nouveau. Le jeune homme se présenta : il s'appelait Sun Qinzhong. Son père et son grand-père étaient tous deux mandarins à la cour, mais lui, bien que bachelier à quatorze ans, avait récemment interrompu ses études pour se consacrer aux arts martiaux. Il rentrait de la chasse dans les montagnes de l'ouest.

— C'est, dit-il, un grand honneur pour moi de rencontrer le lettré Nie. C'est sûrement le Destin qui vous

envoie. Puis il fit préparer un banquet : composé de gibier frais, le repas fut copieux et exquis. Le lettré passa la nuit dans la pièce de l'est. Le lendemain, avant son départ, quand il demanda à saluer son hôte, il s'entendit répondre qu'il ne s'était pas encore levé, mais qu'il avait donné l'ordre de lui remettre en son nom ses frais de voyage que le lettré accepta presque malgré lui. Il se remit en route.

Lorsqu'il arriva près du pont Lugou — le pont Marco Polo —, son cocher fut terrassé par un malaise, ce qui obligea Nie à s'arrêter pour la nuit dans une auberge. Le lendemain matin, une violente tempête de neige l'empêcha de continuer sa route. Contrarié par ces circonstances, seul dans sa chambre, il buvait du vin pour tuer le temps. Après quelques rasades, il se sentit légèrement gris et s'assoupit peu à peu. Soudain, il vit le vieux domestique à barbe blanche s'approcher à cheval et s'adresser à lui :

— Vous manquez beaucoup à mon jeune maître. Il m'envoie vous chercher pour vous conduire jusqu'au pavillon de l'est admirer les pruniers en fleurs de notre jardin.

Nie enfourcha son cheval qui partit au galop. Au bout de quelques li, il s'aperçut que le vieux domestique avait disparu, mais il ne s'arrêta pas et finit par arriver à l'endroit où il avait passé la nuit précédente. La grande salle était vide. Comme il ne savait par où accéder au jardin, il se laissa guider par ses pas. Il franchit plusieurs portes, suivit un labyrinthe d'allées sinueuses. Soudain, il vit apparaître sur sa gauche, dans la brume, un pavillon de

cinq pièces aux fenêtres finement ouvragées. Dans la cour, une immense treille portait des raisins en abondance d'un rouge violet éclatant. Il n'en croyait pas ses yeux : pareil spectacle en plein hiver ! Il poussa la porte : près d'une fenêtre une jeune fille était occupée à broder. Surprise par l'intrusion de l'inconnu, elle se leva d'un bond, tandis qu'il reculait et s'immobilisait. Pensant qu'il avait dû pénétrer dans le gynécée, il allait sortir lorsqu'il entendit frapper à la porte. Il rouvrit les yeux : il était toujours dans l'auberge, on venait lui apprendre que son cocher était mort et on lui demandait de payer les frais des obsèques.

La neige avait cessé de tomber et le temps s'était mis au beau. Il loua une voiture et arriva chez son oncle dans la capitale. Il devint son secrétaire. Il le secondait dans le règlement des affaires administratives et il occupait le reste de son temps à préparer l'examen qu'il passa avec succès : il fut reçu troisième.

Un mois plus tard, il reçut une lettre qui lui apprit que sa femme était malade.

Le lettré Nie passa de nouveau devant le pont Marco Polo et, de nouveau, rencontra l'aubergiste qui, heureux d'apprendre sa réussite, l'invita avec chaleur à s'arrêter chez lui. Cette nuit-là, il eut encore un rêve : Il arrivait devant sa maison, ornée de tentures noires. Il entra, trouvait le cercueil de sa femme. On lui disait qu'elle était morte depuis une dizaine de jours.

Il éclata en sanglots. Soudain, il entendit le tintement de morceaux de jade et il sentit un parfum extraordinaire

lui monter à la tête. Il vit son épouse sortir de sa chambre, aussi belle que naguère. Elle le salua, puis lui parla ainsi :

— Qui pourrait croire que nous sommes désormais séparés pour toujours ? Ma vie aura été bien courte... mais ne sois pas trop en peine ! Dans ma vie antérieure, j'ai été nonne au temple de Xiuwei. Lorsque je t'ai rencontré pour la première fois, c'était le jour du Bain du Bouddha. Tu étais alors un lettré de Yangzhou. Et je suis tombée dans les filets de l'amour. Ainsi nous sommes devenus mari et femme. Mais ta véritable épouse n'a que quinze ans. Si tu veux, je vais te la montrer.

Ils se mirent en route. Nie avait l'impression d'être porté par des nuages qui voguaient au gré du vent. En peu de temps ils arrivèrent dans la cour de la famille du jeune bachelier Sun. On y jouait de la flûte, la maison était entièrement illuminée, toutes les pièces étaient décorées avec magnificence. Des serviteurs vinrent le revêtir d'un costume de marié. Une grande musique retentit. La mariée fit son apparition. Et les deux époux se saluèrent avant d'entrer dans la chambre nuptiale. Il souleva le voile rouge : sa femme, c'était la jeune fille qui brodait devant la fenêtre ! Il ne comprenait pas comment il était arrivé jusque-là. Tout à coup, quelqu'un le secoua par l'épaule. Il rouvrit les yeux : le cocher était là. Il avait préparé la voiture et le pressait de partir.

Le lettré Nie arriva chez lui. Comme son rêve le lui avait annoncé, sa femme était morte. Bientôt, plusieurs familles riches lui proposèrent leur fille : il les refusa l'une

après l'autre. La vie dans le monde des Poussières Rouges l'intéressait de moins en moins et il pensait à se retirer dans les montagnes Tiantai pour y mener une vie d'ermite. Seul le souci d'assurer sa descendance l'en empêcha. Comme la date du concours national approchait, sa famille et ses amis l'exhortèrent à s'y présenter. Il finit par accepter. Le long voyage vers la capitale lui parut l'occasion de secouer sa solitude. Il s'installa chez son oncle, comme la première fois, réussit le concours et fut très apprécié par l'examineur royal, M. Sun, de la ville de Jinan. Or, ce monsieur Sun avait été reçu au concours national la même année que son oncle. Il apprécia tellement le jeune homme qu'il lui proposa la main de sa troisième fille. Il en parla à son vieil ami qui décida lui-même cette alliance pour son neveu, lequel se vit contraint de respecter la volonté de son oncle. On choisit donc un jour faste pour la présentation des cadeaux et on décida de célébrer les noces dans le Shandong à la fin de l'automne.

À son arrivée dans la famille Sun, le lettré eut la grande surprise d'y trouver le vieux domestique à barbe blanche qui lui avait naguère ouvert la porte. Il fut encore plus étonné quand il vit le jeune chasseur venir l'accueillir : il lui semblait revivre son premier rêve. Tambours et cymbales résonnaient en un harmonieux concert. La cérémonie des noces fut riche et solennelle, et il avait l'étrange impression d'avoir déjà vu ce spectacle. La nuit s'avancant, les jeunes époux se retrouvèrent dans l'intimité. Tandis que la jeune mariée, légèrement inclinée

après d'un brûle-parfum, se débarrassait de ses atouts, il fut de nouveau envahi par une impression de déjà vu. . .

Un peu plus tard, Nie raconta au jeune homme ce qui lui était arrivé dans les montagnes. Celui-ci, ne se sentant plus de joie, frappa dans ses mains en disant : « Je me disais que le sosie parfait d'une personne n'existe pas. Mais il m'était impossible de me rappeler où je vous avais déjà vu. »

Un soir, en fouillant dans le coffre où elle rangeait ses papiers et ses broderies, la jeune mariée en sortit une broderie inachevée. Son mari eut l'impression que c'était celle qu'il avait vue dans son rêve. Stupéfait, il lui raconta son premier rêve. Elle s'écria : « J'ai fait le même ! Cette année-là, ma deuxième sœur aînée et moi, nous avons fait un pari pour savoir qui broderait le plus vite. Je voulais gagner et, ce soir-là, j'avais veillé tard pour broder. J'entendis soudain des pas derrière mon dos. Tournant la tête, je vis entrer un homme. Vite j'appelai ma servante. L'homme s'arrêta comme s'il n'osait avancer. Bientôt il disparut sans un mot et sans laisser la moindre trace. Ma servante accourue me trouva endormie sur ma table d'un sommeil si profond qu'elle dut m'appeler plusieurs fois pour me faire revenir à la réalité. Je n'osai rien dire de tout cela à qui que ce soit : je pensais avoir eu à faire à un mauvais esprit. Grâce à ton récit, je sais maintenant que c'était ton âme qui était venue jusqu'à moi. »

Deux rêves étaient déjà devenus réalités. Le lettré, convaincu qu'il devait tout cela au génie du rêve, installa un autel à son intention et, matin et soir, il brûlait de

l'encens et se prosternait avec le secret espoir de retrouver sa première femme.

Plus tard, il fut à son tour nommé examinateur royal. Il s'acharnait à découvrir des hommes de qualité et à frayer le chemin aux jeunes talents, même s'ils étaient d'origine modeste. Après avoir été trois ans recteur de l'académie, il fut promu chroniqueur royal. Mais son franc-parler déplaisait aux nobles qui réussirent à l'écartier de la cour et à le faire nommer successivement dans plusieurs districts de la province du Shandong. Ses compétences ayant été là aussi appréciées, il fut rappelé à la cour.

Lorsqu'il arriva près du pont Lugou, il eut soudain un malaise qui l'obligea à passer la nuit dans une auberge. On fit venir un médecin qui diagnostiqua une grande fatigue et lui prescrivit une tisane de ginseng. S'étant brusquement assoupi, le lettré vit en rêve le vieux domestique s'approcher, une carte de visite à la main, et lui annoncer l'arrivée d'un hôte distingué. Le lettré prit la carte et lut : « Qingqin, la déesse au Luth d'Azur, de la troisième île de Penglai. »

Étonné, il donna l'ordre d'introduire la visiteuse qui lui dit : « C'est aujourd'hui que vous devriez terminer votre carrière de mandarin. Mais il y a quelque temps vous avez commis une erreur en instruisant un dossier. Pour la peine, vous passerez encore trente ans sur terre. Votre femme devait regagner sa demeure d'immortelle aujourd'hui. Mais, par bienveillance à votre égard, j'ai demandé à la déesse du mariage de prolonger sa vie

terrestre. Ainsi vous vieillirez ensemble jusqu'au jour où vos cheveux blanchiront.» Le lettré se réveilla en criant : « Comme c'est extraordinaire ! »

On lui présenta la tisane : comme si une main l'avait frappé, le bol fut soudain précipité à terre. Persuadé que ce phénomène devait avoir une explication, il fit appeler un autre médecin qui déclara qu'il s'agissait d'un banal coup de froid. En effet, une seule potion suffit à le guérir.

Quelques jours plus tard, il démissionna de sa charge, retourna dans son pays natal où il passa toutes ses journées dans les montagnes, au milieu des bois et des sources. Sa femme et lui moururent à plus de 80 ans. Quelqu'un qui avait appris leur étrange histoire l'appela *Le pont des trois rêves*.

许玉林匕首

许琳，字玉林，世家子也。世居扬州。其母越产也。诞生时，梦玉燕投怀，遽折其翼，举室以为不祥。及长，丰姿俊逸，性尤倜傥。读书十行俱下。工诗词，不甚措意。吟咏之外，好舞长剑。自倭国得一宝刀，芒寒锋铄，利可削铁，生常以自随，不轻易示人。一夕，赴友人宴归，夜已央矣。新月既堕，疏星不明，路经旷野，林木蔽亏。生独行亦不之畏。忽见磷火一丛，从树梢下坠，累累如贯珠。生直前以刀挥之，则忽成千百道白光，环绕生身。生大惊，向前狂奔，而光亦随之。

行里余，忽睹甲第当前，石狮左右蹲立，径往叩扉。闾者诘以昏夜何得至此。生以迷路告。门启，肃客入内堂，则有一虬髯者，戒服降价相揖。升庭抗礼，自陈阀阅，乃知主人萧姓，职居总戎，以剿发逆得功。壁上悬刀数十，具寒芒灿耀，与灯烛光相激射。生注视不移瞬。主人笑曰：“客亦好此乎？”曰：“然。颇有同嗜。”因解己所佩刀示之。主人曰：“此不过一片朽铁耳！何足为宝。吾昔年从军金陵，城破之日，跃身上雉堞，从颓垣败壁中，行近伪天王府，后园有智井一，白光自其内出，上亘霄汉。爰默志之，翌日募健卒数人，缒入覘其异。井底有石匣一，緘封甚固。槌而碎之，则内有匕首一，精莹如新发于硎，刀背铸双龙，并有蝌蚪古文数十字，人莫之识，殆刀铭也。时方搜擒逸贼，一著吾刀，血出如缕，无不立殒。于是人群知为宝刀。曾侯闻之，向吾索观，决为周秦时物。蝌蚪字无人能识，幕府中惟张

君啸山，约略能辨，为译其意曰：‘采铁炼镪，质刚性柔。敛锷于匣，得气之秋。用则佐汝封侯，不用则斩天下不义丈夫头。’我向时佩之，刻不去身。今老矣，无志腾骧矣。观子亦豪迈者流，愿解以相赠。”因命僮入内捧出，主人握之，出立中庭，作盘旋舞，但睹刀光，不见人体。舞毕，授生曰：“此刀能斩妖辟邪，其慎所用。径尺之铁，掷之可洞。子善宝之，以建殊功。”生得刀，喜甚，长跽以谢。主人命生宿于东厢。晓梦初醒，但觉凉露侵衣，寒风砭骨，启眸视之，则卧于丛冢间，而匕首宛在手中。因叹诧为奇遇。时味爽，树色可辨。见中一巨冢，树石碣曰：“萧军门墓道”。生恍然知即昨宵所遇主人也。爰振衣再拜，踉跄归家。

生舅宦于蜀中，招生前往佐理案牍，生于是束装就道，路经楚南，借宿逆旅。寓中宾客已满，惟后楼三楹，虚无居人，生以为请。寓主曰：“楼为妖物所凭，久已镪锢，入居必不利于客。”生笑曰：“妖由人兴，其何能为！”固命扫除，袱被往宿。主人不能强，亦听之。生入，秉烛观书。宵柝初停，万籁悉寂，闻楼梯有弓鞋细碎声，又有妇女笑语声，不禁毛发尽戴。继思：“有匕首在，何惧？”因隐几假寐以覘之。顷之，有三女子联翩而至，容并妖艳，衣服均非时世装束，见生却立，曰：“何来狂生，闯入闺闼？当呼赤精子来遣之。”三女子皆撮口作声。忽尔狂风四起，窗扇尽辟，一蛇长数丈，其赤如火，夭矫从空飞入，张目吐舌，将搏噬生。生立拔匕首斫之，划然一声如裂帛，则蛇已决为两截。生俯视之，则双剑也，制并古雅，似非时下物。三女子亦不见。乃枕匕首而寐。明晨，主人启户，见生无恙，因下拜曰：“我阅人

多矣，君殆非常流也。”生亦不告所以，囊剑竟去。

取道峨眉山下，方缓辔拄笏，饱看山色，忽有一物从茂林中出，疾若掣电，直奔生前，马见之，掀前两蹄，作人立状。生急取匕首迎之，囊中双剑，亦长啸作声，破匣并出，匕首遽脱手腾空，俱入云际。须臾，一物下堕，蛇身而犬首，鳞角悉具，毛血淋漓。匕首仍在生手，而双剑杳矣。生因叹为神物不肯久驻人间，快快而行。

既抵舅任，宿于西轩，偶酒酣兴至，为宾客话其异，诸客俱请一观匕首，以供赏鉴。生慨然出示，署中人传览殆遍。生舅见之，曰：“异哉！此与我女所藏，殆有雌雄之别耶？峨眉山有隐道人者，今之异人也。符篆之外，尤长剑术，不轻授人。前年我女从母至山寺游玩，道人见之，惊曰：‘此女聂政也！何为在人间？’越日，至署来谒，愿以剑术授我女。余曰：‘此非女子事也。’笑谢之。道人太息而去，叹曰：‘数不可逃也！’临行以匕首一握赠曰：‘宜使女公子日夜佩之，可以远害全身。’余辞不肯纳，则道人去已远矣。今匕首尚在我女所，数夕前熠然作光，袭以重锦，亦不能掩。殆雌雄作合之兆欤？”生请其说。生舅曰：“汝之刀纹凸而显出，我女刀纹凹而深入；汝之刀铭阳文，我女刀铭则阴文也。”取出比视，果然两刀长短不差累黍，生亦为叹异。女性情婉顺，容貌妍好，刺绣之暇，兼涉书史。因择对甚苛，尚未字人。生年已逾弱冠，有志四方，亦未授室。舅以匕首之异，遂属意于生，邮书密商之生母，亦以为可，即介署中人为媒妁而赘生焉。婚后伉俪间甚相得，花晨月夕，互相倡酬，或擘笺觅句，或飞鞞联吟，闺房之乐，真有甚于画眉者。

一日日晡，双扉不启，呼之亦不闻有声息。排闥入视，则生与女俱裸卧血泊中，并失其首，遍觅不得。一家惶噪，计无所出。检点室内，箱笼如故，惟匣中双匕首俱已羽化。生舅以昔日隐道人所言，有似讖语，疑其前知，遣急足往问之。至则见双匕首宛在道人案上，嗅之犹带血腥，余渍尚新。返告生舅，亲诣寺中覘之，道士已逸去。搜其房，男女两首，赫然并在。大索山中三日，道人卒不可得。不得已，纳首于棺，刻期卜葬。及举榿入土，轻若无物，异而启视之，并空棺也。人咸以为生与女皆剑侠者流，游戏人间，借尸解仙去。然疑案终不能明云。

Le poignard de lumière

Xu Yulin naquit dans une famille de mandarins qui, depuis des générations, habitait Yangzhou, dans le sud. Peu avant qu'elle le mît au monde, sa mère fit un rêve : une hirondelle de jade se cassait l'aile en se jetant dans ses bras. Toute la famille considéra que c'était un mauvais présage. Pourtant l'enfant devint un jeune homme doté de toutes les qualités : beauté, générosité et intelligence. Mais s'il excellait dans l'art de composer des poèmes, il se passionnait aussi pour les arts martiaux. Il avait réussi à acquérir un sabre japonais qu'il portait toujours sur lui et qu'il évitait de trop montrer, car il était si bien affûté qu'il pouvait trancher avec la même facilité la terre et le fer.

Un soir, au retour d'un banquet chez un ami, il traversait un endroit désert, à peine éclairé par la pâle lueur du croissant de lune, sous un ciel presque sans étoiles. Seul sur le sentier ombragé par les grands arbres, il marchait avec assurance lorsque, tout à coup il vit un bouquet de feux follets se détacher du haut d'un arbre et tomber en une cascade de boules de lumière. Il se précipita dans cette direction, le sabre à la main. Au contact de la lame avec les feux, dix mille éclairs jaillirent autour de lui. Terrorisé, il se mit à courir à perdre haleine, mais la lumière aveuglante ne le lâchait pas d'un pouce.

Au bout d'un li, il se trouva soudain devant une vaste demeure somptueuse, gardée de chaque côté par un lion de

marbre accroupi. Arrivé à l'entrée, il frappa à la porte qui s'ouvrit pour laisser le passage à un homme fort surpris de cette visite nocturne. Comme Xu lui expliquait qu'il s'était égaré, il le fit entrer dans la grande salle. Un homme âgé, le visage barré par une longue moustache à la gauloise, descendit l'escalier et salua le visiteur en joignant les deux mains. Puis ils s'assirent l'un et l'autre aux places convenues. L'hôte se présenta : il avait été général et, pour avoir combattu contre les Taiping, il avait reçu de nombreuses récompenses. De fait, les murs de la pièce étaient décorés d'une dizaine de sabres dont les chandeliers faisaient étinceler l'acier d'éclairs de lumière blanche. Et Xu, fasciné, ne pouvait en détacher son regard.

— Je vois, dit l'hôte, que mes armes vous intéressent. Nous devons avoir la même passion.

Xu voulut alors lui faire admirer son sabre, mais l'hôte s'écria :

— Une merveille, ça ? Un morceau de ferraille ! Du bien mauvais travail !

Et il continua : « Pendant la guerre contre les Taiping, le jour où nous avons réussi à prendre Nanjing, je me suis introduit par une brèche dans le palais du Roi céleste fantoche. Dans le jardin intérieur, je vis alors une lumière blanche monter d'un puits abandonné et s'élever jusqu'au ciel. Le lendemain, je convoquai plusieurs de mes hommes, choisis parmi les plus robustes et les fis descendre, retenus par des cordes, jusqu'au fond du puits afin d'en percer le mystère. Il y trouvèrent un coffret de

pierre si soigneusement scellé qu'on dut le briser à coups de marteau. À l'intérieur, un poignard étincelait comme du cristal ; on aurait dit qu'il venait d'être affûté. Il était orné d'un motif représentant deux dragons et de plusieurs dizaines de caractères hiéroglyphiques que je ne pus déchiffrer. Je m'en suis servi pendant toute la campagne contre les Taiping en déroute. Aucun ennemi ne m'a échappé : tous mouraient à l'instant même où ils étaient touchés et leur sang giclait en longs jets. Tout le monde sut bientôt que je possédais une arme fabuleuse. Un certain Zhang Xiaoshan, un adjoint de mon chef Zeng Guofan, réussit à dater ce poignard — il était sans doute de l'époque des Zhou ou de celle des Qin — et à traduire l'inscription :

Forgé dans un acier souple et tranchant, ce poignard a été enfermé dans un coffret pour y recevoir les souffles magiques de l'automne. Dans les grandes batailles il apportera au héros grades et récompenses. En temps de paix, il fera tomber les têtes de tous les fauteurs d'injustices.

Ce poignard ne m'a jamais quitté. Mais maintenant que je suis vieux, j'ai renoncé à monter à cheval et à faire la guerre. Vous m'avez l'air d'un homme généreux. Je vais vous l'offrir. »

Le vieillard envoya chercher le poignard et sortit dans la cour. Soudain il se mit à exécuter une danse étrange en tournoyant sur lui-même autour de l'arme qui lançait tant de rayons de lumière qu'on ne voyait plus le danseur.

Lorsqu'il se fut immobilisé, il le tendit à Xu avec ces mots :

— Avec cette arme précieuse, vous dompterez les monstres et vous écarterez le mauvais sort. Si vous savez l'utiliser avec prudence, vous accomplirez de grands exploits.

Le jeune homme fut submergé d'une joie si intense qu'il resta un long moment à genoux devant son hôte.

Le lendemain matin, lorsqu'il se réveilla, il était trempé de rosée et transi de froid : il découvrit qu'il était étendu au milieu de tombes balayées par un vent glacial. Mais, dans sa main il tenait un poignard. Tout cela le rendit fort perplexe. C'était déjà l'aube, il commençait à apercevoir le bois. Tout près de lui, sur la stèle d'une grande tombe, il put lire :

Ici repose le général Xiao.

Xiao, c'était le vieil homme qu'il avait rencontré la nuit passée. Il s'empessa alors de remettre de l'ordre dans ses vêtements et salua la tombe plusieurs fois, les mains jointes. Puis, d'un pas mal assuré, il reprit le chemin de sa maison.

Xu avait un oncle qui occupait dans la province du Sichuan un poste important dans l'administration ; il fit appel à lui pour l'aider dans ses lourdes fonctions. Xu se mit donc en route.

Comme il traversait le sud du Hubei, il s'arrêta un soir dans une auberge. Il n'y avait plus de place. Ayant remarqué à l'arrière du bâtiment trois pièces inoccupées, il demanda à y passer la nuit. L'aubergiste refusa :

— Personne n'ose y entrer, tant il s'y passe de choses étranges. Ces pièces sont hantées. N'insistez pas ; il vous arriverait malheur.

Avec un sourire, Xu répliqua :

— Ces histoires de revenants, je n'y crois guère ! Ce sont des contes inventés !

Il insista tellement pour y passer la nuit que l'aubergiste finit par accepter. On nettoya une pièce, on prépara le lit. Le jeune homme s'installa et se mit à lire à la lueur d'une chandelle. Des coups de gong venaient d'annoncer minuit. Soudain, dans le grand silence, il perçut le bruit de souliers à talons, de petits pas légers et rapides et des rires de femme qui semblaient venir d'en haut. Il tressaillit, mais se rassura à la pensée qu'il avait le poignard. La tête cachée dans ses bras pour pouvoir observer en cachette, il fit semblant de dormir. Bientôt apparurent côte à côte trois jeunes filles d'une beauté troublante. D'après leurs vêtements, on aurait dit qu'elles avaient vécu à une autre époque. L'une d'elles, apercevant l'inconnu, recula vivement en s'écriant :

— L'insolent ! Oser occuper notre gynécée ! D'où vient-il ? Appelons vite l'Esprit pourpre pour le chasser !

Les trois jeunes filles sifflèrent et s'éleva un vent violent qui fracassa portes et fenêtres. Un immense serpent, long de plusieurs **zhang**^①, rouge comme la flamme, les yeux globuleux, bondit dans la pièce et,

① Un zhang : environ trois mètres.

dardant sa langue fourchue, se jeta sur Xu. Celui-ci bondit sur le monstre et le frappa de son poignard. On entendit alors « Ssrr », comme si on avait déchiré une étoffe de soie. Le jeune homme se pencha et, à la place du serpent qu'il avait coupé en deux, il découvrit une paire d'épées de facture classique et délicate. Au même moment les jeunes filles disparurent. Xu ramassa son poignard et les épées et les dissimula sous son oreiller.

Le lendemain matin, l'aubergiste, voyant son client sain et sauf, le salua avec respect :

— J'ai vu toutes sortes de gens. Mais vous, vous n'êtes vraiment pas comme les autres.

Sans rien révéler de ce qui s'était passé cette nuit-là, Xu reprit sa route avec les armes dans son sac. Il passait alors au pied du **mont Emei**^①. Au pas lent de son cheval, il admirait la beauté du paysage alentour lorsqu'un monstre rapide comme l'éclair surgit du bois touffu et se jeta devant son cheval qui se cabra. Il sortit son poignard tandis que les deux épées jaillissaient d'elles-mêmes de leur fourreau avec un long sifflement. Le poignard quitta la main du jeune homme qui vit les trois armes s'envoler comme trois flèches et se perdre dans les nuées du ciel. Aussitôt le monstre s'effondra et le poignard revint dans sa main. Mais les deux épées ne réapparurent pas. Il le regretta, tout en se disant que des armes aussi magiques ne voulaient sans doute pas demeurer plus longtemps dans le monde des

① Haut-lieu du bouddhisme et du taoïsme, dans le Sichuan.

mortels. Puis il contempla le monstre gisant dans son sang, sa tête de chien, son corps entièrement recouvert d'écailles de serpent.

Il arriva enfin chez son oncle et s'installa dans la partie est de sa demeure. Un jour qu'il buvait du vin en compagnie d'amis, il leur raconta ses étranges aventures et il leur montra son poignard qui passa de main en main. Soudain l'oncle s'écria : « C'est extraordinaire ! Ma fille a le même. C'est donc le **couple de poignards**^① ? Il y a deux ans, alors qu'elle se rendait dans un temple de montagne avec sa mère, elle rencontra un ermite réputé pour son art de manier l'épée comme pour sa connaissance des pratiques taoïstes. Il lui révéla qu'elle était la déesse de l'épée et il s'étonna de sa présence dans le monde des mortels. Le lendemain il vint me voir à mon bureau pour me dire sa volonté d'initier ma fille à l'art de l'épée. Proposition que j'ai refusée avec un sourire. L'épée, ce n'est pas l'affaire d'une jeune fille !

Alors, en soupirant, l'ermite me dit :

“Mais c'est sa destinée ! Personne ne peut échapper à sa destinée.”

Et avant de partir, il m'offrit un poignard :

“Dites à votre fille de le garder auprès d'elle jour et nuit : il la protégera contre le mauvais sort.”

C'est pourquoi ce poignard reste toujours dans la

① On forgeait parfois les poignards et les épées par paire, l'un mâle, l'autre femelle et on les plaçait dans le même fourreau.

chambre de ma fille. Il y a quelques jours, il s'est mis subitement à lancer des éclairs. Nous l'avons alors enveloppé dans plusieurs épaisseurs de brocart. Mais leur éclat arrive pourtant à les transpercer. C'est sans doute le signe de la réunion prochaine du poignard mâle et du poignard femelle.»

Intrigué, Xu demanda davantage d'explications. L'oncle poursuivit :

— Regarde : les motifs de ton poignard sont sculptés en relief. Sur celui de ma fille, les mêmes motifs sont en creux. Les hiéroglyphes du tien sont **Yang**^① et, sur le sien, ils sont Yin. Il envoya chercher l'autre poignard et le plaça à côté de celui de Xu. Le jeune homme découvrit avec émerveillement qu'il s'agissait bien d'un couple.

La cousine de Xu était une fort belle jeune fille, d'un caractère très doux. Elle savait broder à la perfection et elle connaissait bien les grands classiques. Comme elle était très exigeante, elle n'avait été promise à personne en mariage. Xu, lui, à vingt ans n'avait pas encore pris femme, parce qu'il souhaitait d'abord partir à la découverte du monde. Heureux de la réunion des deux poignards, l'oncle pensa tout naturellement à marier les jeunes gens. Sans en avertir Xu, il en discuta avec sa sœur, la mère de Xu : il obtint son accord, un collègue servit d'intermédiaire. Et Xu devint son gendre.

① Yang, par opposition au Yin, principe mâle actif ; en s'unissant et en s'opposant au Yin, donne naissance aux êtres et aux choses.

Après leur mariage les deux époux vécurent dans la plus grande harmonie. Ils goûtaient un bonheur plus doux que le miel.

Un jour, il était déjà midi et leur porte ne s'était pas encore ouverte. On appela. Seul le silence répondit. On enfonça la porte. La famille hurla d'horreur en découvrant deux cadavres sans tête noyés dans leur sang. Rien n'avait été volé. Mais les deux poignards avaient disparu de leur coffret.

L'oncle se souvint tout à coup de la révélation de l'ermite et envoya un serviteur le chercher. Celui-ci trouva sur sa table le couple de poignards souillés de sang encore frais. Il revint à toutes jambes, informa l'oncle qui se rendit en personne dans le temple. L'ermite avait disparu. Durant trois jours entiers toute la famille fouilla en vain la montagne. On retrouva seulement les deux têtes. La famille, au désespoir, les plaça dans les cercueils, avec les corps, et attendit le jour faste choisi pour les obsèques. Mais les hommes qui soulevèrent les cercueils furent surpris de leur légèreté. On les ouvrit : ils étaient vides.

On en conclut que Xu et sa femme étaient des êtres surnaturels : le dieu et la déesse de l'épée. Il leur avait plu de faire un séjour dans le monde des humains. Désormais libérés de leur corps, ils avaient repris leur place au royaume des immortels.

Cette affaire reste pourtant bien mystérieuse.

李韵兰

李蕝洲，平湖名秀才也。岁科试辄居前茅，秋试屡不售。闹中文出，虽名下老宿，无不服膺。设绛帷于邑中，凡列门墙者，率成名而去。以此声望重一时。生一女，曰韵兰。少即授以书史，兼习帖括。及长，姿容秀逸，丰致娉婷，见者无不为之神移志夺，远近问名者踵至。女父以来求者率皆黉官中贫士，不之允，因是低昂不就。无何，女父母相继逝。女孤无所适，乃依于姨氏。姨郑氏，字丽娟，亦世家女，少识字，工刺绣。无子，只生一女，小子女仅三岁，读书作画，聪颖异常，貌亦秀美。小字幼娟。姨爱女若掌珠，待同己女，并无异视。

邻有陆生者，美丰姿。年十六入邑庠，工诗文，推为邑中高材生。已聘而夭，方将择偶，闻女名，遣媒妁往求焉。女姨雅知生才，且家道小康，尽可度日，竟不谋于女而许之。择吉成婚，礼仪优渥。既却扇，睹女貌者，无不啧啧称羨。女既风雅，生亦潇洒。每至良辰美景，风日暄和，春花开时，秋月朗夕，辄斗酒联诗，共相唱和，伉俪之欢，为世俗所未有，戚串间多艳慕之。孰知欢乐甫浓而祸事起矣。

先是，生有密友孙月波者，登徒子也。生以通家之谊，令女出见。孙骤睹之，不觉神为之夺，目注魂摇，殆难自主。女觉其状，翩然却入。孙去，女戒生曰：“此非端人也，不可交。”劝生早与之绝。生弗能从。孙固在祁廉访幕中专司刑名，颇见信任。是日，自生舍回，思

欲得女，辗转无计。秉烛治文书，忽遇盗劫巨绅一案，恍然曰：“计在此矣。玉人可得，不患姻缘簿不为我如意珠也。”因诘资贓物所在，密授以意，谓：“临鞠时可诬攀陆生在内，则汝罪可轻，余当预为汝地。”及对案质讯，盗具如孙旨。立即飭差往拘，急于星火，莫知其由。继询知为臬署拘人，犹恃有孙在，谓必能为力。鞠时，盗坚供贓存生所，矢口不移。生仓卒无以自辩。于是情形益真，遂收囹圄。屡次搜缉生家，卒无所有。女以巨金贿上下，不至为狱吏所苦。然终不得大力者为之昭雪。孙阴遣媒媪说女曰：“郎君，怯弱书生耳；罹此重案，追比严酷，笞扑交加，久必毙于杖下。汝家中人之资，立见其倾也，后日将何以糊口？不如早自为计。”女咄之使去，细为缉听，始知陷生者孙也。

时喧传朝廷已另简新臬使，不日莅临，旧官将升任他省。女闻之，营营如有所作，日夕弗遑。先数月，邑中来一名妓，曰瑞云。态殊妖冶，囊中略有所蓄，至是已厌倦风尘，意将择人而事。所居仅与女隔一巷，撤墙可通往来。女时以馈遗厚结之，而与之订为姊妹，劝其自拔于火炕中。瑞云凄然曰：“姊尚不知妹心中事也？迩来轻薄少年，翻覆无信，安能以身委之哉？妹窃欲得诚谨者而事之耳。”女因出生小像示之曰：“容貌如斯子，能当妹意否？”瑞云曰：“妹所言者在内而不在外也。若妹居妾媵之列，终日操作辛勤，苟有人稍加怜恤，则愿斯慰矣。”女抚其背曰：“妹诚有志者也。”一日，女延瑞云入，闺门遽阖，强捺瑞云坐，女长跪不起，但曰：“有一事求君；若肯应，当起相商。”瑞云曰：“请言之，妹无有不从者。”女曰：“郎君为仇家所中，久陷于狱。计能

救我郎君脱于斯难者，非妹不可。”瑞云曰：“妹一女流耳，安能上达宪庭，施此拿云手段哉？”女附瑞云耳言：“必如此，事乃可成。”瑞云红晕于颊，久之不语。女曰：“妹如肯为，所谓生死人而肉白骨者也，再生之惠，曷敢有忘，当世世以瓣香奉祝。”瑞云曰：“姊我生平一知己也，拚再一失身；特事之济否，则未敢知也。”女喜，乃畀瑞云以三千金。笥中所有衣服，悉时装，华丽炫目；婢媪从行者，皆极修饰。乘以巨舟，夤夜而发。逾月，瑞云归，女有愉色。俄而，新臬使至，女拦舆呼冤。词入未数日，即提集案中人，细加鞫问，伪状尽露。严械盗，盗悉吐实。乃释生而置孙于法，知其事者咸称快。稟词女自捉刀，辩论明畅，情词哀楚，见者无不动容，传诵一时，以是有女才子之称。

生归，见瑞云，问：“何来此丽人？”女曰：“此君之恩人也。将思何以图报耶？”瑞云乃为生叙述颠末。先是，瑞云探知新臬使既至汉皋，改从水道，瑞舟缀之以行，或先之，或后之；时于船窗露半面，或现全身。臬使骤睹之，甚惊其艳，阴令仆从访之舟人，则曰：“金陵名妓瑞云。今已适人，不再抱琵琶弹别调矣。”臬使思啖以重金，谋一夕欢，深虑不得。当宵深漏永，瑞云悄然自至，灯下视之，愈形妩媚。臬使曰：“对此名花，不可无佳酒，惜日间未备，少此咄嗟筵何？”言未竟，瑞舟已送肴饌至，山珍海错，无不毕具；以玉壶注酒，香冽异常。瑞即捧觞上献曰：“聊尽寸心。”应对之间，妙解人意。臬使大悦，昵之殊甚。泊舟幽僻处，一住十日。瑞云于臬使左右，悉有赂遗。约以明日将别去，夜半，瑞云忽泣。臬使以为不忍舍己也，曲意慰藉之。瑞云曰：

“妾固平湖陆秀才妾也。身有大冤未白，言之殊惨人怀。”语未毕，呜咽不成声，泪珠簌簌堕枕函。臬使询以何事，瑞云乃言孙诬陷始终。臬使闻之，勃然曰：“此事若确，孙尚得为人哉？真人头而畜鸣者矣，三尺法岂能为彼曲恕哉？俟余莅任日，但以一纸稟词来，当出汝夫于狴犴耳。剖冤雪枉，固余分内事也。惟汝归，勿再出。”乃解身畔所佩玉玦贻之，曰：“以此赠汝，并志我过。”生遂纳瑞云为簪室。

逾半载，女患疾不起，绵缀时，嘱生扶瑞云为正室，言讫目瞑。期年，生将从女言，瑞云执不可，曰：“妾勾栏贱质，曲院微姿，断不可主蘋蘩，承祭祀。姨妹幼娟，年已逾笄，德容并擅，书史俱娴，何不聘之为继室？”生不可，瑞云强为之委禽焉。幼娟既来归，与瑞云尤相爱悦，衣袿履舄，皆易著焉。

生每思及女，拳拳不忘。邻巷有吴媪者，常走阴司，每为人述阴中事及因果报应，时有验。生问以曾见女否，若能通九泉消息，当有重酬。媪许之。逾十余日，生往问媪。媪曰：“以君夫人故，特为多留三日，卒不得音耗。闻已生天上，不在阴间。余有一姊，死三十年矣；生时得授太阴炼形之术，现服役于地仙府第。已托其访君夫人踪迹，当有以报命。”决旬，生又往。媪曰：“得之矣。兹在芙蓉城中作司花尉，班居第七。初告以郎君名，若不省；继而述郎君思念慕苦，乃始忆及前事，泪眦荧然。特于裙带上解玉藕一片以贻君，且曰：‘因此凡念一动，又须下履尘世矣。相见之期，当不远也。’”媪出玉授生。生视之，乃昔日殉葬物也，因悲不自胜。

后生年至七十余，尚矍铄善饭。瑞云、幼娟，亦周花甲。降世重婚之说，竟不复验，以为媪之谰言。偶游沪上，宿于北关外，至小蓬莱箕坛。月明之夕，二三良友清兴忽发，相与扶箕以问休咎。箕忽不扶自动，书降坛一绝句云：

儿家居近碧山西，懒把人间旧事题。下隔软红尘十丈，步虚声里过前溪。

下书云：

余李氏韵兰也，现为蕊珠宫校书仙子。向在人间为陆郎妻。今知陆郎在此，故来相会。陆郎无恙否？

陆生见之，老泪淋漓，下沾襟袖。因问：“前许重降尘寰，今生再结姻缘。何以不践此约，岂邻媪故作此虚语乎？”箕即书曰：

芙蓉城主已许余降生，特以余年二八，幼娟妹当赴夜台，然后余得缔此良姻，心所不忍也。适蕊珠仙子见余诗词，甚相契合，遂令余校理秘籍，于今四十六年矣。再临尘世，久不作此绮想。余告陆郎：世间一切皆幻，不独富贵功名，有如镜花水月，即夫妇儿女，亦同泡影露电，不久即灭。欲求长生不死者，只有修仙一著耳。以郎慧质，本自不凡，惜为欲累牵缠。今老矣，亦当澈悟。记取挹翠轩书筐中有锦函秘笈，俱讲养气炼形之法，学之可成地仙。郎其勿忘。余去矣。

箕遂寂。生不久即逝世，不知能证正果否也。

Histoire de Li Yunlan

Le lettré Li Pingzhou, originaire de Pinghu, avait passé avec succès l'examen régional plusieurs fois de suite sans pour autant jamais parvenir à être admis au concours provincial. Il avait ouvert dans sa ville une école privée et, comme tous ses élèves réussissaient de brillantes carrières, il jouissait d'un grand prestige dans le milieu littéraire.

Il avait une fille nommée Li Yunlan, qu'il avait initiée dès son enfance aux grands classiques et à l'art de la composition. De plus elle était si belle et si gracieuse que tous l'admiraient et que de nombreux jeunes gens venaient demander sa main à sa famille. Mais le père écartait les prétendants les uns après les autres, parce que c'étaient tous des lettrés pauvres.

Bientôt le père mourut. La mère aussi. Sans soutien désormais, l'orpheline fut contrainte d'aller vivre chez sa tante, madame Zheng, une femme d'origine noble, qui savait lire et broder à la perfection. Elle n'avait qu'une fille qu'elle avait appelée Youjuan. De trois ans la cadette de sa cousine, elle aussi était belle, intelligente et cultivée : elle aimait par-dessus tout la lecture et la peinture. Madame chérissait pareillement les deux jeunes filles et les entourait de tous ses soins, comme si elle tenait deux perles fines sur la paume ouverte de sa main.

Tout près de leur maison, habitait un jeune homme fort bien fait de sa personne. Entré à l'école à seize ans,

Lu — c'était son nom — devint si habile à composer des poèmes que dans toute la région on le considérait comme un maître.

La mort venait de lui ravir sa jeune fiancée. Comme il pensait à nouveau à se marier, il fit demander la main de Yunlan à sa tante. Celle-ci, connaissant le talent du lettré et son aisance matérielle, décida de conclure le mariage sans même consulter sa nièce.

On choisit un jour faste pour les noces qui furent célébrées avec solennité dans un grand appareil. La beauté de la jeune mariée fit sensation et l'on entendit des murmures d'admiration s'élever dans toute l'assistance.

Les jeunes époux vécurent dans un bonheur parfait. Ils aimaient à se retirer en tête à tête pour composer des poèmes tout en buvant du vin. Ils dialoguaient en poèmes et connaissaient tant de joies et de félicité que leurs parents et leurs amis s'en réjouissaient.

Qui aurait pu penser qu'un grand malheur les menaçait ?

Un jour, ils reçurent la visite de Sun Yuebo, un camarade de Lu qui travaillait au tribunal de la région où il bénéficiait de la confiance de son supérieur. Mais il avait aussi la réputation d'un coureur de jupons. À peine la jeune femme lui fut-elle présentée qu'il ne put se maîtriser et fixa sur elle des yeux pleins d'avidité. Gênée par ce regard, sans lui adresser un mot, elle se réfugia dans sa chambre. Sitôt Sun parti, elle prévint son mari :

— Cet homme est malhonnête. Mieux vaudrait ne plus le fréquenter.

Mais il ne comprit pas que c'était la fidélité qui inspirait ces propos et il ne tint aucun compte de ces avertissements.

Rentré à la maison, Sun n'avait plus qu'une idée en tête : avoir cette femme chez lui. Et cela par n'importe quel moyen. Mais ce moyen il fallait le trouver.

Il alluma la chandelle et se mit au travail. Tout à coup, à la lecture d'un dossier consacré à un important cambriolage chez un notable, il s'écria :

— J'ai trouvé ! Je l'aurai ! D'ici peu le nom de cette perle sera inscrit sous le mien dans le registre des mariages.

Au cours d'un interrogatoire qu'il faisait subir à un brigand pour découvrir la cachette du butin, il lui fit comprendre insidieusement que, s'il acceptait d'accuser Lu de complicité, sa peine pourrait être moins lourde. Et, de fait, le jour du procès, les déclarations du voleur furent celles que souhaitait Sun. Sans plus attendre, il donna l'ordre d'arrêter le lettré.

Celui-ci, tout surpris de voir arriver chez lui les hommes du tribunal, se rassura à la pensée que son ami l'aiderait à faire la preuve de son innocence. Mais, pendant le procès, le voleur persista dans ses fausses déclarations. Le lettré, pris de court, embarrassé dans sa bonne foi, ne réussit pas à prouver qu'il n'était pour rien dans cette affaire. Sa maison fut fouillée à plusieurs reprises de fond en comble sans qu'on y trouvât évidemment la moindre trace de butin. Sa femme chercha alors à acheter tous ceux

qu'elle pouvait pour éviter à son mari de subir en prison de trop mauvais traitements. Elle y dépensa beaucoup d'argent. Et malgré tous ses efforts elle ne réussit pas à faire reconnaître l'innocence de son mari.

De son côté, Sun ne perdit pas de temps. Il envoya à Yunlan une entremetteuse chargée de lui tenir ce langage :

— Votre mari n'est qu'un lettré, un pauvre type ! Le voici impliqué dans une sale affaire. Il va subir les supplices les plus terribles et il en mourra. Vous, à force de dilapider votre fortune pour le défendre, vous serez bientôt sans une sapèque. Vous seriez bien avisée de penser à assurer votre avenir.

Outrée par tant de bassesse, elle mit l'entremetteuse à la porte.

C'est bien plus tard qu'elle découvrit que Sun était responsable des malheurs de son mari.

Au même moment, la rumeur courut que le chef du tribunal était muté dans une autre province et que la cour avait nommé un remplaçant. Lorsque Yunlan apprit cette nouvelle, elle chercha jour et nuit comment elle pourrait profiter de cette circonstance pour faire éclater l'innocence de son mari.

Quelques mois auparavant, une courtisane du nom de Ruiyun, connue pour son charme troublant, était arrivée dans la ville. Comme elle était lasse de la vie qu'elle avait menée jusqu'ici et qu'elle avait réussi à accumuler une petite fortune, elle aurait bien aimé se marier. Elle s'était installée dans une maison voisine de Yunlan ; les deux

femmes n'avaient qu'une ruelle à traverser pour se rencontrer. Yunlan se mit à la combler de cadeaux. Elles sympathisèrent tant qu'elles firent le serment de se traiter toujours comme deux sœurs. Il arrivait souvent à Yunlan de lui conseiller d'en finir avec le métier de courtisane. Un soir, comme elle lui tenait ce langage, l'autre répliqua :

— Je le voudrais bien. Mon vœu le plus cher est de m'unir à un honnête homme pour ma vie entière. Mais hélas ! je ne rencontre que des jeunes gens qui cherchent seulement l'aventure amoureuse.

Yunlan sortit alors une photo de son mari et la lui mit sous les yeux :

— Un homme comme lui te plairait-il ?

— Peu m'importe le physique, répondit-elle, ce qui compte pour moi, ce sont les qualités morales. J'accepterais même d'être concubine et de servir du matin au soir, pourvu que mon maître me témoigne un peu de sympathie.

Émue par ces paroles, Yunlan la prit amicalement par les épaules :

— Je vois que tu as vraiment un idéal.

Un jour, elle invita son amie à venir chez elle. À peine fut-elle entrée qu'elle ferma brusquement la porte intérieure, la força à s'asseoir et se jeta à genoux devant elle :

— Ma sœur, j'ai un grand service à te demander. Promets-moi de me venir en aide. Je ne me relèverai qu'à cette condition.

Ruiyun promit, puis lui demanda de s'expliquer. Alors, Yunlan lui raconta tout : la machination contre son mari, les mois qu'il avait déjà passés en prison.

— Maintenant tu es la seule à pouvoir le tirer de là.

La courtisane s'étonna :

— Moi ? Une pauvre femme ? Mais je n'ai aucun pouvoir.

Son amie se pencha un peu plus et lui murmura à l'oreille :

— Nous réussirons si tu...

La suite fit rougir Ruiyun qui resta un long moment silencieuse. Yunlan continua :

— Ma sœur, je te serai reconnaissante comme une fille envers ses parents, pendant toute ma vie et toute ma seconde vie. Je te le jure, je n'oublierai jamais ce bienfait. Et toute ma famille, de génération en génération, te bénira et t'honorera.

Ruiyun répondit enfin :

— J'ai eu de la chance de t'avoir pour amie. Pour toi, j'accepte de souiller mon corps une fois encore, même s'il m'en coûte. Mais je ne peux te garantir le succès de notre entreprise...

À ces mots, Yunlan ne put dissimuler sa joie. Elle lui remit aussitôt trois mille onces d'argent, lui offrit des malles remplies de vêtements élégants taillés dans des tissus de luxe. Elle lui procura aussi un bateau où elle l'installa avec des servantes et des serviteurs richement vêtus.

À minuit la grande barque leva l'ancre.

Un mois plus tard la courtisane était de retour, à la grande joie de son amie.

Lorsque le nouveau responsable du tribunal arriva, Yunlan se précipita au-devant de son palanquin. Elle clama l'innocence de son mari en brandissant une lettre de requête qu'elle lui remit.

Quelques jours après son installation, le juge convoqua au tribunal toutes les personnes impliquées dans l'affaire. La vérité éclata alors au grand jour. Sous les tortures, les brigands passèrent aux aveux. Lu fut libéré. Sun prit sa place en prison. Tous ceux qui étaient au courant de l'affaire s'en réjouirent, et tous couvraient d'éloges Yunlan qui avait su présenter une supplique si émouvante et si bien argumentée. Tous admiraient son talent qu'ils disaient égal à celui d'un lettré.

Rentré chez lui, Lu s'étonna de la présence de Ruiyun et de l'amitié des deux femmes. Il voulut en savoir plus sur la dame.

— Mais c'est elle qui t'a sauvé la vie. Tu ne pourras jamais assez la remercier.

Alors la courtisane commença à raconter tout ce qui s'était passé.

Elle s'était renseignée ici et là et avait appris que le nouveau responsable, arrivé à Hankou, avait l'intention de continuer son trajet par bateau sur le fleuve Yangtsé. Elle s'installa alors sur la barque que son amie lui avait procurée et suivit de près celle du juge. Tantôt elle le dépassait,

tantôt elle restait à sa hauteur, parfois elle laissait voir à la fenêtre son visage de profil, quelquefois elle montrait toute sa silhouette. Le juge, qui avait remarqué son manège, fut immédiatement subjugué par cette beauté qu'il n'attendait pas là. Il envoya un de ses fidèles s'informer. Par un batelier, il apprit que c'était Ruiyun, la fameuse courtisane de Nanjing.

— Mais, ajouta-t-il, elle est mariée, maintenant. Plus question qu'elle vous chante des chansons en s'accompagnant au **pipa**^①!

Le juge n'en décida pas moins d'obtenir d'elle les plaisirs d'une nuit, fût-ce à prix d'or, sans toutefois savoir comment parvenir à ses fins.

Le jour même, vers minuit, il eut la surprise de découvrir sur son bateau la dame que la lumière de la lampe rendait encore plus belle et plus séduisante. Il s'excusa :

— Je suis navré. J'aurais eu plaisir à boire du vin avec vous. Mais votre venue n'était pas prévue. À cette heure, comment trouver de quoi faire un banquet ?

Il n'avait pas terminé sa phrase que l'on apportait du bateau de la courtisane tout le nécessaire : des fruits de montagne, de mer et du vin. Ruiyun saisit un pichet de jade, versa le vin qui dégageait un arôme délicat et offrit un verre au juge :

— Mes respects, Votre Honneur !

Le juge était ravi de sa compagnie : elle le

① Guitare chinois, à 4 cordes.

comprenait, savait si bien répondre à ses désirs qu'une familiarité s'installa vite entre eux. Aussi fit-il accoster son bateau à un endroit tranquille et retiré où ils passèrent dix jours ensemble. Pendant ce temps, elle s'employa aussi à acheter tout l'entourage du juge.

Le moment de la séparation approchait. Au cours de leur dernière nuit, elle éclata en sanglots. Le juge, croyant qu'elle s'était trop attachée à lui, cherchait à la consoler. Toute en larmes elle expliqua :

— Je suis la concubine du lettré Lu de Pinghu. Une histoire terrible. Difficile à raconter... Une tragédie inouïe... Toute ma famille est accablée.

Elle avait de la peine à terminer ses phrases et sanglotait de plus belle au point d'inonder l'oreiller. Au juge qui la pressait de questions, elle raconta ce qui était arrivé au lettré. Il était scandalisé.

— Un vrai monstre, ce dénommé Sun, si tu dis vrai. Visage d'homme, mais cœur de bête féroce. Je te le promets, il sera puni par la loi comme il le mérite. Le jour de mon arrivée à mon nouveau poste, qu'on me présente la requête ! Je ferai libérer ton maître et reconnaître son innocence, comme c'est mon devoir de juge. Toi, une fois de retour dans ta ville, ne te montre plus.

Tout en parlant il détacha de sa ceinture un morceau de jade qu'il offrit à Ruiyun :

— Garde-le en souvenir. Il a été témoin de mon petit péché.

Le lettré connaissait maintenant toute l'affaire. Il

comprit que Ruiyun méritait d'être sa concubine.

Six mois s'écoulèrent sans histoire, jusqu'au jour où Yunlan tomba gravement malade. Sentant sa mort prochaine, elle fit promettre à son mari de prendre son amie pour épouse légitime. Puis elle rendit le dernier soupir.

Un an plus tard, Lu voulut exécuter la dernière volonté de sa femme, mais il se heurta à un refus farouche :

— Non ! Je suis, hélas, d'une condition trop méprisable. J'ai été courtisane et je serais indigne d'être une maîtresse de maison et de célébrer les cultes familiaux. Mais vous avez là votre cousine, mademoiselle Youjuan, dotée de toutes les qualités : elle est belle, cultivée. Et vertueuse. C'est elle qu'il vous faut prendre pour femme.

Comme le lettré ne se rendait pas à ses raisons, elle se mit en devoir de conclure elle-même l'alliance.

Youjuan devint donc l'épouse légitime de Lu. Les deux femmes s'entendaient à merveille, au point qu'il leur arrivait souvent de se prêter leurs vêtements.

Quant au lettré, il pensait souvent à sa première femme avec mélancolie...

Bien plus tard — il avait près de soixante-dix ans — il se trouvait à Shanghai. Au cours d'une réunion avec quelques amis, par une nuit de pleine lune, il lui vint l'idée de consulter les sorts. La baguette magique, sans même être soutenue, se mit à tracer ces lignes sur le sable :

Ma maison se trouve à l'ouest de la montagne

Émeraude. Lasse de me souvenir de mon passé dans le monde des mortels — Dix zhang de Poussières Rouges m'en séparent — Je me promène à pas silencieux sur la rive du ruisseau.

Je m'appelle Li Yunlan. Maintenant je veille sur les dossiers secrets du palais des Perles-Fleurs. Lorsque j'étais dans le monde des humains, j'étais ton épouse, lettré Lu. Je savais que tu serais là aujourd'hui. Me voilà au rendez-vous...

En déchiffrant ce message, le lettré versait des flots de larmes qui inondaient sa veste et ses manches.

— ...Je voudrais aussi te dire ceci :

Le monde des mortels n'est que néant. La gloire, la richesse sont aussi trompeuses que les reflets des fleurs dans le miroir ou de la lune sur l'eau. Les époux, les enfants, eux aussi, sont éphémères, pareils aux bulles d'eau, à l'éclair dans le ciel ou à la rosée du matin. Ceux qui aspirent à la longue vie doivent construire eux-mêmes le chemin qui les conduira à l'immortalité. Dans le pavillon Émeraude, se trouve un livre relié de brocart. Lis-le. Il t'enseignera l'art de conduire tes souffles et de forger ton corps. Si tu t'y consacres, tu deviendras un dieu de la Terre. Garde mes conseils en ton cœur.

Et la baguette s'immobilisa.

Peu après, le lettré mourut. Personne n'a jamais su s'il était devenu immortel.

小云轶事

小云沈姓，居扬州之虹桥横街。虽出自小家女子，而容比月妍，肌逾雪洁。年仅十二三龄，而一时罕与之侔。乃教以歌曲，性绝警慧，一二度即已抑扬入拍，声尤宛转动人，曲师自叹弗如也。父母皆爱若掌珠，将鬻为巨家妾媵，以奇货居之。

一日，有游方僧过其门，见女说曰：“此祸水也。倘肯削发皈依净土，则可证无上乘，入离垢天。”女父母以其言不伦，叱之去。左邻有禅月寺，相传为齐梁时所建，挂塔者皆女尼。内有妙香者，年最少，而持戒律独严。数往来女家，与女尤善。偶于闲中授女经典，女时有参悟，尼辄合掌赞叹。

无何，女父母遇疫亡，女孤子无所依。有陈媪者，为女中表戚，素作蜂媒蝶使，往来于秦楼楚馆间，招女往居，盖蓄意弗良，将以钱树子视女也。因赁精舍三椽于曲巷中，令女居之，香炉、茗碗、棊几、湘帘，备极闲雅。隐招富家子至，装女出见，或啜一茗，或度一曲，见者惊为神仙中人，多掷缠头，无有吝色。逾岁，女年益长，娉婷玉立，艳冶无匹，枇杷巷里，宾从如云。有贵介公子某甲，愿出千金为之梳拢，以商于媪。媪已可而女弗许，泫然谓媪曰：“曩以孤贫，故尔相依。堕落风尘，窃非所愿。惟是接席徵歌，侑觞侍饮，尚可曲从。若荐枕抱衾，此何等事，可相迫哉！”媪曰：“虽然，亦当择人而事。汝岂遂以丫角老耶？”女曰：“无已，俟余意所属，乃可。彼纨袴子，自踵至顶，无一雅骨，奴岂能屈意事

之哉！”

女子于弦管之外，兼娴绘事，耽嗜名人书画，弗惜重价购置。遇富贵人，貌为缙绅，必破其囊而后已，箱篋中金玉锦绣，物玩珍奇，不可胜数。颇爱才，见寒士，延接殷勤，久而弗懈。以急难告，倾囊济之。或应试乏费，则倒囊畀之，率以为常。人因呼为“女侠客”，名噪一时。吴让之以书法擅长，自诩为扬州独步。与女结翰墨因缘，女亦以心交许之。曾集成语书楹帖以赠女云：“小于么风轻于燕，云想衣裳花想容。”咸谓此联女当之无愧色。

褚寇陷城，女先期徙去，人因服女之先见。沈旭庭与女为文字交，花晨月夕，时与流连。沈气宇轩爽，为女所心慕。扬州既复，沈往访之，则女犹未归，吴之赠联，尚悬斋壁。越旬，女忽乘鱼轩抵沈寓，谓沈曰：“知君枉过敝舍，殊感盛情。此地不可久留，行将逝矣。”沈固诘其由，微笑不答。自此遂与沈别。

先是，女出城居附郭村落中，虽幸远贼锋，然噩警讹传，一日三至。女子于日暮无聊，偶尔徙倚柴扉，忽一肩舆，匆匆至前，兵卒百余，前后拥护。及门舆停，一妇褰帘而出，靓妆炫服，盛鬻丰容，见女敛衽曰：“别来无恙耶？”女殊不相识，瑟缩无以应。妇曰：“相隔未久，岂并音声而忘之耶？我即禅月寺尼妙香也。别后陷身贼中，以尼故，幸不受污，但令蓄发改妆，幽闭一室中。贼败为官军所得，郭参戎逼令荐寝。余厉声曰：‘身虽陷贼，犹处子也。余以万死一生，保全贞璞，今幸得睹天日，岂汝辈官军，乃不如贼耶！必欲见凌，愿以颈血溅于将军之前！’参戎为之肃然改容，徐曰：“汝已有夫，当送

汝归；苟未适人，则余亦未娶，愿以伉俪请。’余曰：‘奴固无归，诚如将军言，亦所愿也。特恐甘言以诳我耳。不然，表表如将军，岂有年已及壮，而中馈犹虚者？’况夫妇敌体，詎可咄嗟从事？遣媒妁，陈礼币，择日亲迎，乃可惟命。’参戎一一如礼，相从已两载有余。昨闻扬城已陷，特念吾子，故来相援耳。”女闻，含涕相谢。妙香曰：“此间亦不可居。能从我行乎？当自有汝安身立命处。参戎固家江北，购有田园，可以自给。”女遂徙居郭舍。参戎有弟，年仅弱冠，颇工帖括，已入邑庠，固翩翩顾影少年也。妙香因劝令纳女。商之参戎，亦以为可。女遂归于郭弟。

时贼颇披猖，参戎转战于江皖之间，骤与贼遇，贼骑绕之三匝，昼夜相持，弗得突围而出，势濒危矣，已矢一死。妙香在家，忽谓女曰：“余将他适，十日乃归。余所奉大士前，汝朝夕必炷香，勿忘；佛前琉璃灯，夜必注油，勿令灭。若少疏虞，将不能与汝相见。”逾十日，妙香忽偕参戎归，夜半排闥直入，两人皆浴血满身，襟袖间悉弹丸焦灼痕。喘息既定，乃为缅述颠末。盖参戎之被围也，度不能出，将自刎。忽空中一巨鸟翩然飞下，羽衣既脱，则妙香也。参戎惊问何能来。妙香曰：“自将军行，余日夜祷于佛前。昨梦大士告余曰：‘将军危在旦夕，汝不可不住。’余泣而白佛：‘一弱女子身，间关跋涉千万军中，何由得达？’大士掷袂囊于地，曰：‘聊以授汝。’解视之，羽衣两袭也。及醒，衣宛在床头，服之身即轻举，两腋习习风生，顷刻已至。”因袖中出衣一袭，曰：“将军何不服之脱重围而往乐土也？”参戎曰：“余虽一身幸免，其如众军何？且当轴知之，余必获戾。”

乃属众军而告之曰：“今实逼处此，进退皆死。与其束手坐毙，曷若擐甲执兵，以决一战？”是夜月黑风狂，命各营枪炮皆满贮药弹，环击迭放，甲马而驰。贼于睡梦中惊醒，疑为援军骤至，群向西北御之。参戎乃率众军由间道逸去，得脱于险。既抵大营，统帅奖其能，许为录功保奏。参戎因请假归省。谓妙香曰：“此衣于是可一試矣。”夫妇着之，御风而行，片刻抵家。因感大士灵验，有出世想，长斋诵经，梵呗声竟日不辍。女亦效之。郭弟固淡于荣利，弗事进取，乃于舍旁建家庵，持戒清修，有若苦行头陀，邻里咸笑其愚。

一日早起，各入中堂，捻珠宣佛号。女忽谓郭弟曰：“余昨梦大士相招，命司贝叶经藏，殆将离此软红尘界矣。”郭弟曰：“汝先，我请继之。”女竟跣跌气绝，须臾，鼻中玉柱双垂。妙香合掌称善。视郭弟，亦已化去。乃置之龕，葬于室中。扬州人但知为名妓小云是女郭解一流，而不知有此一段公案也。即有访小云踪迹者，但传其乱后他适，不知所终，而不知其修慧业、成正觉也。赞小云者，但言其齐贫富，一贵贱，不以势利动心，作佛法平等观，而不知其能觉一切有情禅，诞登彼岸也。闻有鹿门朱秀才者，绮年玉貌，最与小云昵。晓镜画眉，寒衾拥背，或擘笺联句，或刻烛题诗，花间月下，形影弗离，如是同卧起者十有八月，而实一无所染，此真所谓情芽也，非佛地位人，曷克臻此？呜呼！如小云者，安得不以一瓣心香奉之哉！

La courtisane Xiaoyun

Xiaoyun, née Shen, habitait à Yangzhou, rue transversale, près du pont de l'Arc-en-Ciel. D'origine modeste, c'était une jeune fille d'une beauté aussi parfaite que l'éclat de la pleine lune, à la peau aussi fine que la neige blanche. À douze ou treize ans, elle éclipsait toutes ses compagnes. Intelligente et sensible, elle apprenait avec une facilité étonnante. On lui enseigna le chant : sa voix était si exceptionnelle que même son professeur s'avouait inférieur à son élève. Ses parents la chérissaient comme s'ils avaient tenu une perle fine sur la paume ouverte de leur main. Mais ils la considéraient aussi comme un bien monnayable : ils souhaitaient en faire la concubine d'un homme riche.

Un moine errant qui passait devant chez eux s'émut en voyant la jeune fille :

— Voilà une belle cause de malheur ! Si seulement elle voulait accepter les Trois Joyaux du Nirvana, elle ne connaîtrait pas le malheur et elle échapperait à la Mer des Souffrances.

Ses parents, entendant ces propos qu'ils jugèrent saugrenus, se hâtèrent de chasser le moine.

Tout près de chez eux, se trouvait le temple de la Méditation sous la Lune dont on disait qu'il avait été construit sous les dynasties des Qi et des Liang. Il n'y avait là que des nonnes dont la plus jeune s'appelait Miaoxiang.

Malgré son âge, c'était elle qui observait le plus strictement les règles bouddhiques. Xiaoyun et Miaoxiang sympathisaient et la nonne consacrait ses heures de loisir à initier son amie aux textes canoniques. Chaque fois que son élève paraissait s'éveiller à cet enseignement, elle exprimait sa joie en joignant les deux mains.

Mais bientôt les parents de Xiaoyun furent victimes d'une épidémie et elle se retrouva sans soutien ni ressources. Une vieille parente, madame Chen, une habituée des maisons de rendez-vous, l'invita à s'installer chez elle avec l'intention de l'utiliser comme un arbre à sapèques. Elle loua dans une allée tranquille un pavillon de trois pièces où elle installa la jeune fille. Rien n'y manquait : brûle-encens, service à thé en porcelaine fine, tables à thé en bois précieux, stores en bambou pourpre. Dans cette résidence aménagée avec goût, madame Chen faisait venir discrètement les fils des familles riches pour leur faire rencontrer Xiaoyun. Agréablement parée pour la circonstance, elle offrait le thé, chantait des chansons. Tous étaient subjugués par sa beauté exceptionnelle digne d'une immortelle, si bien que dans cette maison on dépensa sans compter des sommes considérables.

En quelques années, la jeune fille acquit des manières nobles et une vraie distinction qui rendaient sa beauté encore plus troublante. Les clients affluaient, aussi nombreux que les nuages. Le fils d'une famille fortunée proposa à madame Chen mille taels d'argent si la jeune fille consentait à passer sa première nuit de femme avec lui.

Madame Chen accepta le marché, mais sa nièce, en pleurs, refusa la proposition :

— Je suis venue me réfugier sous votre toit parce que j'étais orpheline. C'est contre mon gré que je suis tombée dans la boue. J'ai accepté d'offrir thé et chansons aux clients, soit. Mais pas question de me forcer à coucher avec eux.

La vieille femme rétorqua :

— Mais tu ne peux pas vieillir vierge ! Il te faut prendre quelqu'un.

La jeune fille persista dans son refus :

— Me donner à un jeune dandy comme celui-là, qui est vulgaire jusqu'aux os, jamais ! Je ne pourrais pas le servir !

C'est en effet une jeune fille exceptionnelle.

Elle jouait à merveille de tous les instruments de musique, elle peignait aussi avec beaucoup de talent et se passionnait pour les calligraphies et les peintures d'artistes renommés. Elle n'hésitait pas à en acquérir, quelque soit leur prix. Lorsqu'elle recevait des clients riches, en jouant avec finesse les grandes amoureuses, elle parvenait à leur extorquer tout l'argent de leur bourse. Peu à peu, ses coffres et ses malles s'emplirent de mille objets rares et précieux : bijoux d'or et de jade, soieries et brocarts, bibelots et pierres précieuses. Ce qui ne l'empêchait pas de protéger les jeunes talents et de recevoir toujours les lettrés pauvres avec gentillesse. S'ils se trouvaient dans le besoin, elle était toujours prête à les aider autant qu'il le

fallait. Elle leur donnait de quoi payer leur voyage pour aller participer aux concours. Elle fit tant qu'on l'appella « Grande Âme » .

Wu Rangzhi, calligraphe célèbre de Yangzhou, intimement convaincu de son talent, accepta pourtant de reconnaître celui de la jeune courtisane et ils devinrent amis. Un jour, il lui offrit deux sentences calligraphiées sur deux bandes verticales :

Plus mignonne qu'un jeune phénix

Plus légère qu'une hirondelle

Les nuages jalourent sa robe

Et les fleurs sa beauté

De l'avis de tous, elle méritait pleinement ces louanges.

Un de ses familiers, le lettré Shen Xuting, dont elle appréciait la distinction et la générosité, était devenu son compagnon préféré. Ensemble, ils admiraient les fleurs sous le clair de lune, ils dialoguaient en poèmes.

Or, lorsque la ville de Yangzhou fut sur le point d'être investie par les bandits, Xiaoyun prit la précaution de quitter la ville, ce qui ne manqua pas de surprendre. Une fois Yangzhou libérée, Shen se précipita chez son amie, mais il trouva la maison vide. Seules restaient les deux calligraphies qui pendaient au mur. Dix jours plus tard, il vit arriver son amie dans un palanquin et fut surpris par ses propos :

— Merci d'être venu jusqu'à ma modeste demeure pour prendre de mes nouvelles. Mais ne restez pas ici plus longtemps. Moi aussi d'ailleurs, je vais m'en aller.

Il lui demanda en vain de s'expliquer : seul un sourire lui répondit. Sur ce, ils se séparèrent.

Voici ce qui était arrivé.

Pour fuir les bandits et la situation critique, elle s'était réfugiée dans un village, non loin des remparts. Un soir, comme elle se trouvait sur le pas de sa porte, à la nuit tombante, elle vit un palanquin escorté par une centaine de soldats s'arrêter devant elle. Une belle femme en toilette d'apparat apparut derrière le rideau et la salua :

— Comment allez-vous depuis notre dernière rencontre ?

Ne reconnaissant pas la personne qui s'adressait ainsi à elle, Xiaoyun garda le silence.

L'autre la taquina :

— Il n'y a pas bien longtemps que nous nous sommes quittées et vous ne reconnaissez même pas ma voix !

Puis elle continua :

« Je suis Miaoxiang, la nonne du temple de la Méditation sous la Lune. Les bandits m'ont faite prisonnière, mais heureusement ils n'ont pas osé abuser de la nonne que j'étais. Ils m'ont obligée à laisser repousser mes cheveux et m'ont enfermée. Après leur défaite, j'ai été libérée par l'armée. Le général a voulu coucher avec moi, mais je lui ai résisté en lui tenant des propos pleins de sévérité :

“Les bandits, eux, ont respecté ma virginité. J’ai bravé la mort pour me conserver aussi intacte que le jade dans sa gangue. Et aujourd’hui où j’ai la chance de retrouver le jour, je vous vois plus malhonnête que les bandits ! Quelle honte ! Si vous essayez d’abuser de moi, je me donnerai la mort en me tranchant la gorge.”

Le général changea alors de ton :

“Si vous êtes mariée, me dit-il avec respect, je vous raccompagnerai chez votre époux. Sinon, je vous prendrai volontiers pour femme, puisque je suis encore célibataire.”

“Votre proposition pourrait me tenter, lui ai-je répondu, puisque je suis sans logis. Mais je crains que vous ne vouliez m’abuser par vos paroles mielleuses. Vous, un général, un homme comme il faut, déjà d’un certain âge, vous seriez encore célibataire ? Vous ne devriez pas parler de mariage à la légère. Vous dites vouloir m’épouser. Soit. Alors respectez les coutumes : envoyez une entremetteuse, faites l’offrande des cadeaux. À ces conditions, on pourra choisir une date faste pour le mariage.”

Il m’a obéi et je suis devenue sa femme... Mais hier, en apprenant la chute de Yangzhou, j’ai tout de suite pensé à vous et je viens à votre secours. »

La courtisane, que cette histoire avait émue jusqu’aux larmes, la remercia chaleureusement.

— Vous devriez me suivre, continua-t-elle. Il ne faut pas rester ici. Je trouverai un endroit où vous installer, soyez-en sûre.

En effet, le général possédait dans la région au nord du Yangtsé des terres qui faisaient vivre toute sa famille. La courtisane suivit son amie et s'installa avec elle.

Or, le général avait un frère cadet, un fin lettré qui avait obtenu sa licence à dix-neuf ans. La nonne suggéra de lui donner Xiaoyun pour femme. Son mari trouva l'idée excellente. Et les noces eurent bientôt lieu.

À cette époque, le général dut diriger dans les provinces du Jiangsu et de l'Anhui des opérations contre les bandits qui sévissaient dans ces contrées. Malheureusement l'armée fut bientôt cernée par trois rangs de bandits à cheval qui la surveillaient de jour comme de nuit. Toutes les tentatives pour briser l'encerclement échouèrent et l'anéantissement de l'armée était à craindre.

Miaoxiang, restée chez elle, dit soudain à son amie :

— Je vais m'absenter pendant une dizaine de jours. Aie l'obligeance de faire brûler de l'encens matin et soir devant le Bouddha. N'oublie pas d'ajouter de l'huile dans la veilleuse en terre vernissée placée devant lui : prends garde qu'elle ne s'éteigne pas. La moindre imprudence nous séparerait pour toujours.

Dix jours plus tard, Xiaoyun eut la surprise de voir son amie accompagnée de son mari entrer en courant dans la maison. Ils étaient tous deux couverts de sang, leurs mains et leurs vêtements portaient des traces de brûlures laissées par les balles. Lorsqu'ils eurent repris leur souffle, ils lui racontèrent ce qui s'était passé.

Le général, dans la situation désespérée où il était, se

disait qu'il était perdu et allait se donner la mort lorsqu'il aperçut dans le ciel un grand oiseau qui vint se poser devant lui, les ailes déployées. Ô surprise ! L'oiseau se dépouilla de son plumage et le général eut devant lui sa femme. Stupéfait, il lui demanda comment elle avait réussi à arriver jusqu'ici.

« Depuis ton départ, j'ai prié le Bouddha du matin au soir. Cette nuit, il m'est apparu en rêve et m'a dit :

“Votre mari va mourir. Il faut partir immédiatement à son secours. ”

En pleurant, je lui ai répondu qu'une faible femme comme moi ne pouvait parcourir une telle distance et s'introduire au milieu des soldats et des officiers pour retrouver son mari.

Le Bouddha a jeté un baluchon sur le sol avec ces mots :

“Prenez. ”

J'ai défait le paquet et j'y ai trouvé deux habits en plumes. À mon réveil, les deux habits étaient sur ma table de chevet. J'en ai revêtu un ; le vent a aussitôt gonflé mes deux manches, m'a poussée dans le ciel et en un instant je suis arrivée près de toi. » Tout en parlant, elle avait sorti le deuxième habit qu'elle tendit à son mari.

— Enfile-le vite. Nous pourrions échapper à l'encerclement et nous partirons pour un pays sans soucis.

— Comment pourrais-je abandonner mes hommes ? lui répondit le général, mes supérieurs ne me le pardonneraient jamais.

Il rassembla ses hommes et les harangua :

— Nous nous trouvons aujourd'hui dans une situation sans issue. Que nous avançons ou que nous reculions, c'est la mort. Mieux vaut mourir en combattant.

Les soldats chargèrent fusils et canons et, mettant à profit un ciel sans lune et un vent violent, ils s'élancèrent au galop en tirant dans toutes les sens. Réveillés en sursaut, les bandits crurent que c'était une armée envoyée en renfort qui arrivait au nord-ouest et ils s'élancèrent dans cette direction pour la repousser. Pendant ce temps, le général et ses hommes, empruntant le passage laissé libre dans la direction opposée, échappèrent à l'encerclement. À son retour à la caserne, le général fut félicité par son supérieur qui promit de rendre compte de cet exploit à la cour et il obtint une permission pour rentrer chez lui avec sa femme. Il lui suggéra de revêtir les habits aux ailes de plume et, poussés par le vent, ils arrivèrent chez eux en une seconde.

Par reconnaissance envers le Bouddha, ils décidèrent de renoncer au monde d'ici-bas. Désormais, ils se consacraient à la prière et à la purification. Tous les jours, du matin au soir, on entendait les psalmodies de leurs prières.

Quant au frère du général, il voyait lui aussi avec détachement la gloire et la richesse et il n'avait jamais cherché à faire carrière. Il suivit l'exemple de son aîné, fit construire près de sa demeure un temple où sa femme et lui menèrent une vie d'ascète, en dépit des railleries des

villageois. Un matin, de bonne heure, ils entrèrent dans la grande salle, le chapelet à la main, pour chanter la gloire de Bouddha. Xiaoyun dit soudain à son mari :

— Cette nuit le Bouddha m'a appelée en rêve. Il m'a demandé de m'occuper des textes canoniques écrits sur des feuilles de borasse. Je vais donc bientôt quitter le monde des Poussières Rouges.

— Pars la première. Je te suis. Répondit son mari.

La jeune femme expira bientôt dans la posture de la méditation et l'on vit deux colonnes de jade s'échapper de ses narines. Miaoxiang, les mains jointes, chanta les louanges de Bouddha. On s'aperçut que le mari de Xiaoyun était mort lui aussi presque au même moment.

On placa les deux corps dans des niches à l'intérieur de la maison.

Tous savent que Xiaoyun fut droite et généreuse, mais beaucoup ignorent qu'elle a atteint l'Autre Rive.

徐 仲 瑛

徐仲瑛，湖北人。少隨父經商于蜀中，于成都負郭諸山，經歷尤稔。父死，遂絕迹不往。于漢皋設肆，收子母焉。生雖貿易中人，雅好文字，喜作詩歌，常與文人學士往來。弱冠尚未娶，人有以姻事言者，生笑曰：“世間安得有情如媚狐，有才如艷鬼，性既風雅，貌又秀麗，與為伉儷，差足以慰我心耳。”聞者多哂其妄，謂：“徐氏子擇偶，乃不求之人而求之于鬼狐，真奇想哉！”生亦不與之辯。

生性絕警慧，見友人習帖括，亦戲為之，居然入彀。共勸其操舉子業，一試而獲隼，得補博士弟子員。是歲適當大比之年，群僉愚往赴秋試，曰：“君之文如應北闈，真投時利器也。”生亦欣然樂從，冀以一覘皇都之壯麗。遂納資為附貢生，束裝偕友北上。道經山東濟南，生忽患病逆旅中，不得發。因請友先行，疾愈即當繼至。友去，生病益沈重，呻吟床蓐，秤藥量水，特仆一人。一夕，瞽亂中忽有一女子徑前揭帳，手持藥甌請飲，爰扶生起。生亦不辨誰何，一呷遽盡，覺藥味香烈異常，一縷熱氣，直下重台，并達丹田，精神頓為煥發。回視女子，倏已不見，惟于扶掖之際，覺肌膚之滑膩，芴澤之幽韻，無以復比，轉疑神女降世，救度有緣人，病起，設位炷香，再拜祝謝。自此功名之心頓淡，願以逆旅甚囂塵上，非養疴所宜，適相識之友有別墅在城南，精舍數椽，頗有泉石花木之勝，堪以養靜，遂移居焉。

一日，黃昏飯罷，銀燈初上，听窗外雨聲淅瀝作响，

孤館秋深，殊涉遐想。偶檢韻牌，思作一詩，遂微吟云：“孤燈對影不成雙，冷雨淒然入小窗。”思久未續，沈吟再四。忽聞窗外有笑声曰：“素以詩伯自居者，抑何詩思苦澀乃爾耶！”生疑同伴見訪，作此戲詞，啟扉招之入，則一十七八歲之女郎，皓齒明眸，淡妝高髻，光艷如神仙中人。生長揖遜坐，問是誰家宅眷。女曰：“病魔甫退，何遂忘却女華佗哉？”生遂再拜謝活命恩，曰：“卿果是賜藥仙姝，小生當何以報德！”女曰：“知君是雅流，故來相近，非望報也。且于君亦有所利。”因續生吟云：“只為窺君檐畔立，夜涼羅袜踏秋江。”生亟贊其佳。女于案頭翻得生詩稿，曼聲吟哦，意致瀟灑。生戲之曰：“卿欲廁絳帷作女弟子否？”女笑曰：“君作余師，尚嫌其早；倘欲迭唱聯吟，亦未知誰為伯仲耳！”宵深，女佯欲去，生挽留之，遂止宿焉。女于枕畔自言：“何姓，字洛仙，素居山左。姊妹四人，已最居長。三妹皆已遠適，已獨留此。近以文君新寡，故逢相如遂作夜奔耳。君勿以蕩婦視妾，致操《白頭吟》也。”生曰：“余賴卿再生再造，復得雙宿雙飛，但愿生生世世為夫婦，勿致乖離，是乃余心耳。紈扇之捐，卿其勿慮。”由此女无日不至，夕來晨往，率以為常。九月杪，諸友報罷出都門，訝生尚留不去。生謂：“此間頗有山水之勝，友朋之乐，仰屋著書，閉門觅句，既省酬應之煩，又得詩書之趣，云何不快樂？”一友曰：“恐外間或有佳遇，以此作尋花問柳計耳。”一語正疵著其隱處，生不覺紅暈于頰。或有勸生返駕者，生持不可。諸友遂行。生一住兩年，與女商應京兆試，挈之偕行。女曰：“適以《易》占，恐非吉兆，其繇詞曰：‘天边風拆，枕畔鸞分。名既不成，利无

所遂。妖术自祸，莠言当诛。远举高飞，别有天地。”生不信，必欲一往。女慨然曰：“此数也，不可逃也！”

匆促遽行，寓于宝珠胡同。距寓斋数十武，为赣宁会馆，中住羽士邱真人者，托名自龙虎山来，出张天师门下，先持刺谒生。生漫遇之。邱曰：“观君室中，妖气旁溢，恐于君大有所不利。请一见僮仆，以决是否。”生曰：“余自济南携眷属至此，一二走价外，悉女鬟也。”邱曰：“妖在是矣。其来也必不由正道。”因于袖中出三符授生，曰：“以此分贴房闼床帟衾枕间，其怪立见。”生漫应之，随夹置书卷中。夕间，女翻阅书史，见符，惊曰：“此从何处来？”生具告焉。女凄然曰：“曩日所占应矣！君既不信，胡为受之？想我两人缘分尽于此矣！”生剖析百端，女并不言，立焚其符，奋身向外走，转瞬已杳。生为之恍然若失。翌晨，忽喧传会馆中门户不启而羽士身首异处，粉墙上留血字一行云：“杀人者徐仲瑛妻何洛仙也”；枕函遗匕首一具，上刻“精繆”二字，旁有小字一行云：“鲁国奇女子洛仙珍玩。”生为之铭曰：“出入匣中，飞行天外。避之者生，犯之者死。”巡逻者即欲繫生去。生以重赂贿差，携资急遁。计不如奔蜀，少时之所游历也。自芝罘溯宜昌，悉附轮船，未浹二旬，已抵成都，主于旧所识谢家。

谢为黔阳人，需次蜀垣，听鼓应官，景况亦殊窘。时生挟资颇丰，赖其沾润，裘服华焕。谢本工六法，花卉禽鸟，栩栩欲活，生为之延誉于富商，前后所获无算，谢颇德之。询知生尚未娶室，思以第二女配之，蓄此意尚未言也。盖谢有二女，一长一次。长女貌尤娇丽，十六岁遽逝；次女年亦及笄，能诗词，工书画，若无长女在

前，亦一时之秀也。生时入内，曾以通家礼见，甚赏其美倩。一夕，挑灯独坐，繁响俱寂，忽有款关求入者，启之，乃一十五六岁丽人也。惊问何来。女嗫嚅不对，固诘之，则曰：“余东邻陈氏女幼婉，素与谢家阿茜为闺阁交。余父亦楚北人，在此作丞尉。以与郎君同籍，故颯然至此，冀与郎君偕归耳。”生见其秋波微睇，媚态横生，不禁为之魂销神夺，遽尔拥入帟中，极尽缱绻。由是往来无间夕。生询家中尚有何人，何以能蹈隙时来。女泫然出涕，曰：“父母俱丧，依于舅氏。妗氏待之薄，故日思归家。君处此间虽快意，岂若故乡之安善？语云：‘客行虽云乐，不如早旋归。’君若有意，妾伴君同发，途中当不寂寞。此身既属于君，万死相随，愿君勿弃妾也。”生告以洛仙在山东手刃羽士，必至株连，恐故乡非乐土也。女曰：“洛仙非何姓，丰若有余，柔若无骨，冰肌玉貌，秀绝人寰者乎？左臂有一小赤痣，晴则现，阴则隐，卜之无不准，真奇人也。今闻在峨眉山修道，盍往访之？与之同行，必无事也。”生曰：“设彼不肯，奈何？”女曰：“缘至推不去，缘尽挽不来。君与洛仙尚有三十年世上缘，既见君面，必不提往事也。”

生托言游峨眉山，约女相待于城西大树下。比生临，而女已先至。结束为远行妆，益形妩媚。既抵山麓，女曰：“妾有族姑在白云峰下作女道士，可宿其观中，彼必知洛仙踪迹也。”女姑清风道貌，飘然作世外想。女遽问洛仙消息。曰：“适来挥麈清谈，想尚未去。”命姬促之来。则容光如旧，已改道妆。见生，泪眦荧然，不作一语。生深自引咎。洛仙曰：“与君无预，数当如是也。君去后，深恐累君，乃以竹杖幻君形，诣官

申诉，已为君消释矣。”洛仙见女，顾生曰：“此君之所欢欤？既得新人，遂忘却旧人耶？”生曰：“如其忘也，何为跋涉千里，前来寻君耶？幼婉情意拳拳，尤系恋于君也。”洛仙曰：“吾亦知之。前言特戏之耳。”是宵喁喁谈别后事，彻旦不寐。洛仙曰：“今见君，又深一重障碍矣。特妾与幼婉皆不能为君生子，以延嗣续。谢家欲以阿茜配君，真嘉耦也。妾偕幼婉同返汉皋，整顿门楣，摒档姻事；君则驰至蜀中行亲迎礼，计程一月，当可坐拥三艳矣。君亦何修而得此哉！”生从之。却扇之夕，阿茜与幼婉貌相仿佛，神情举止，亦复有一二端似者。生甚疑焉。询知固有一姊，甫笄而夭。出观小像，酷肖幼婉。阿茜既归生家，突见幼婉，警惧异常，啼而走。后生为之白其前后颠末，女始晓然。幼婉曰：“余得炼形之术，乃得再履人世。幸为秘之，否则恐骇物听。”

后生贵为大司寇。洛仙居生家三十年，并无他异。一日，特设盛筵，嘱生遍邀省垣中督抚司道，宴于其家，环坐作团栾会。下午，雷雨忽作，霹雳屡震，不得下，天既晴霁，群见司寇坐下有白狐出走，倏忽已渺。入视夫人，不知何时已去。于是始知洛仙之来，盖为避雷劫也。

La renarde blanche

Originaire de la province du Hubei, Xu Zhongying avait accompagné souvent son père dans le Sichuan où il voyageait pour ses affaires. Il connaissait donc bien les montagnes des environs de Chengdu, mais depuis la mort de son père il n'y était pas retourné. Il avait ouvert une boutique à Hankou. Et tout commerçant qu'il était, il se passionnait pour la poésie et fréquentait les lettrés. À vingt ans il était encore célibataire et, lorsqu'on lui parlait de mariage, il répondait en souriant :

— J'aimerais épouser une jeune fille à l'allure noble et gracieuse, aussi amoureuse qu'une renarde, aussi belle qu'une revenante. Seule pareille créature me plairait.

En entendant ces propos, son entourage se moquait de son extravagance :

— Il est bizarre, le fils Xu. Quelle idée de vouloir choisir sa femme parmi les revenantes et les renardes ! Il ferait mieux de prendre une mortelle.

Mais Xu faisait la sourde oreille à tous ces commentaires.

Comme il était remarquablement intelligent et qu'il voyait tous ses camarades se conformer aux normes de composition exigées aux examens, il s'amusa à s'y plier lui aussi. Il y parvint avec une telle facilité qu'on lui conseilla de se porter candidat. C'est ainsi qu'il fut reçu à l'examen régional l'année où devait avoir lieu le concours national.

Tous le poussèrent à y participer :

— Avec tes facilités, tu seras sûrement reçu. Ne laisse pas passer cette occasion.

Ainsi encouragé par ses amis et voulant profiter de la circonstance pour admirer les beautés de la capitale, il prépara ses bagages, acheta le statut de **Gongsheng**^① et se mit en route avec ses compagnons.

Malheureusement, à mi-chemin, à Jinan, il tomba si gravement malade qu'il fut contraint de s'aliter dans une auberge. Il laissa ses camarades repartir sans lui et leur donna rendez-vous pour plus tard. Sa maladie s'aggrava. Ses journées n'étaient que longs gémissements. Son valet veillait sur lui, lui donnait à boire et lui faisait prendre des remèdes.

Un soir qu'il était à demi-inconscient, il sentit tout à coup près de lui la présence d'une femme qui lui tendait une potion qu'elle tenait à la main. Elle écarta la moustiquaire et l'aida à se redresser sur son lit. Trop épuisé pour s'intéresser à la femme, il parvint pourtant à avaler la potion. Presque aussitôt il se sentit mieux. Douce et parfumée, la gorgée descendit au fond de ses entrailles et parvint jusqu'au **Dantian**^②. Lorsqu'il tourna la tête pour regarder la femme, elle avait disparu. Seules lui restaient les sensations éprouvées lorsqu'elle l'avait aidé à se relever : la douceur d'une peau fine, un parfum discret, mais si

① Statut qui donne à l'étudiant le droit de suivre les cours à l'Université.

② Point vers lequel convergent les souffles.

agréable. Il se dit que c'était sans doute une déesse descendue sur terre pour venir en aide à ceux que le Destin avait choisis. Aussitôt guéri, il installa un petit autel en l'honneur de celle qu'il croyait une divinité fit brûler de l'encens et se prosterna longuement pour la remercier de sa bienveillance.

Dès lors il ne pensa plus faire une carrière de mandarin. Comme le tumulte et la promiscuité dans l'auberge n'étaient pas favorables à sa convalescence, il accepta l'hospitalité que lui offrit un ami. Située dans le sud de la ville, la demeure était agréable, entourée d'un beau jardin planté d'arbres et de fleurs et baignée de silence.

Un soir, après le dîner, il venait d'allumer sa lampe. La mélancolie le gagnait peu à peu. Dehors une petite pluie fine tombait en clapotant sur le toit. il se sentait bien seul par cette nuit d'automne. Alors il se mit à écrire un poème dont il avait déjà trouvé la forme :

*Sous ma lampe solitaire, son ombre et la
mienne ne forment pas un couple
La pluie froide pénètre par mon étroite
fenêtre...*

Il n'arrivait pas à continuer. L'inspiration était tarie. Soudain une voix rieuse se fit entendre sous la fenêtre.

— Pourquoi le plus doué des poètes peine-t-il tant à écrire un si petit poème ?

Xu pensa que c'était un ami qui lui rendait visite et plaisantait avec lui. Il alla ouvrir.

Ô surprise ! Sur le seuil se tenait une ravissante jeune fille. Dix-sept ou dix-huit ans, des dents d'une blancheur éclatante, des yeux étincelants, à peine maquillée, les cheveux relevés en un haut chignon. Elle resplendissait comme une immortelle. Il s'inclina devant l'inconnue, la pria de s'asseoir, puis il lui demanda son nom. Elle répondit avec un sourire :

— Vous voilà enfin guéri. Auriez-vous déjà oublié votre médecin ?

Confus, le lettré se leva pour se prosterner devant elle et il la remercia de lui avoir sauvé la vie.

— Oui, la déesse qui m'a redonné la vie, c'est bien vous. Comment vous exprimer ma reconnaissance ?

— Si je suis ici, lui répondit-elle, ce n'est pas pour recevoir vos actions de grâces. C'est parce que vous êtes un honnête homme. Ma présence vous sera bénéfique.

Cela dit, elle termina le poème interrompu :

*Sous l'auvent, je reste à guetter l'homme aimé
Froide, la pluie de la nuit glace mes chevilles*

Le lettré ravi admira ces deux vers. Apercevant d'autres poèmes sur la table de chevet, elle se mit à les lire à mi-voix, avec grâce et naturel. Elle les comprenait à merveille. Xu plaisanta :

— J'aurais donc une disciple ?

Elle réplique :

— Il est encore un peu tôt pour vouloir devenir mon maître. Je ne suis pas sûre que vous puissiez me répondre en vers.

Comme la nuit tombait, la jeune fille fit mine de se retirer. Xu la retint. Elle accepta de rester. Tout en poursuivant la conversation, ils gagnèrent le lit. Elle lui dit :

— Je m'appelle He Luoxian. Ma famille habite dans le Shandong. J'ai trois sœurs cadettes qui sont déjà mariées dans des régions lointaines et je suis seule à rester au pays. Je suis veuve depuis peu. Comme j'aimerais être une autre Zhuo Wenjun, puisque votre talent égale celui de Sima Xiangru ! Ne me prenez pas pour une femme légère. Ne m'abandonnez pas et ne me faites pas composer à moi aussi une *Ode aux cheveux blancs* !^①

Le lettré lui répondit :

— Votre potion m'a redonné la vie. Grâce à elle, je partage avec vous la couche et l'oreiller. Mon seul désir est d'être auprès de vous, mon seul souhait est que nous ne soyons jamais séparés. Loin de moi la pensée de vous abandonner et de prendre une autre femme ! Soyez sans inquiétude.

Dès lors il n'y eut pas une seule nuit où la jeune fille ne vint le retrouver. Elle arrivait le soir et disparaissait le

① Allusion à une histoire célèbre ; Zhuo Wenjun avait dissuadé son mari Sima Xiangru de prendre une concubine en lui écrivant une *Ode aux cheveux blancs*.

matin.

À la fin du mois de septembre, tous les amis de Xu, ayant appris les résultats du concours, pensèrent à rentrer au pays. Seul Xu décida de rester, ce qui ne manqua pas de les étonner. Il invoquait mille raisons.

— Les montagnes et les rivières d'ici sont belles, vous ne trouvez pas ? ... Dans cet endroit tranquille, je pourrai me consacrer à l'écriture, à la lecture de poèmes, et vivre au milieu de mes amis... À quoi bon se mêler des affaires humaines ? ...

Quelqu'un suggéra que c'étaient là des prétextes :

— Vous avez peut-être une aventure amoureuse ?

Il rougit de se sentir découvert, mais malgré l'insistance de ses amis, il refusa de les suivre.

Deux années s'écoulèrent.

Un jour, il fit part à sa compagne de son intention de se rendre à Beijing et il l'invita à l'accompagner. Elle lui révéla alors que, grâce au *livre des Mutations*, elle avait eu une prédiction de mauvais augure :

*Dans le ciel, les phénix se séparent
Sur l'oreiller les amoureux se séparent
Les rêves de richesse et de gloire ne se
réaliseront pas
Tous les malheurs viendront de pratiques
diaboliques
Partez loin d'ici : vous trouverez un autre
univers*

Mais Xu ne crut pas un mot de ces avertissements et décida malgré tout de partir pour Beijing. La jeune fille soupira :

— Hélas ! Nul n'échappe à sa destinée.

Ils se mirent en route et, arrivés à Beijing, ils s'installèrent rue de la Perle précieuse. Tout près de chez eux se trouvait le Foyer des gens du Jiangxi, où logeait un moine appelé Qiu Zhenren. Un jour, il rendit visite au lettré et, après s'être présenté, il le prévint :

— Votre maison est hantée. Vous courez un grand danger. Laissez-moi interroger vos valets et vos serviteurs.

Xu lui répondit d'assez mauvaise grâce :

— J'arrive de Jinan. Nous n'avons que des femmes à notre service.

— Le mauvais génie est parmi elles ! s'écria le moine.

Et il sortit de sa manche trois talismans qu'il donna au lettré en lui recommandant de les placer sur la porte, sur la couverture et sur l'oreiller.

— Vous allez découvrir le visage du mauvais génie.

Sans leur prêter davantage d'attention, Xu glissa les trois papiers dans un livre. Le soir, comme la jeune fille le feuilletait par hasard, elle les trouva et, toute étonnée, elle lui demanda d'où ils venaient. Il le lui dit, elle répondit d'un air triste :

— Nous avons eu tort de ne pas suivre les conseils de

la prédiction. Puisque tu ne crois pas à ces choses, pourquoi as tu accepté ces papiers ? Le Destin va nous séparer, je le vois bien.

Puis elle se mura dans le silence malgré tous les efforts de Xu pour l'en faire sortir. Enfin elle brûla les papiers et disparut. Xu était aussi désespéré que s'il avait perdu une partie de lui-même.

Le lendemain matin, un brouhaha se fit sous sa fenêtre. Le bruit courait que le moine avait été assassiné et décapité, sans qu'aucune porte ait été forcée. On découvrit sur le mur blanc une rangée de caractères écrits avec du sang :

— C'est He Luoxian, la femme de Xu qui l'a tué.

À côté du cadavre on trouva un poignard sur lequel était gravée une rangée de petits caractères :

— Propriété de Luoxian, jeune femme exceptionnelle du royaume de Lu.

Xu le ramassa pour le garder en souvenir et y fit graver ces mots :

— Ceux qui l'évitent vivent, ceux qui l'offensent meurent.

Comme une patrouille de soldats était venue l'arrêter, il réussit à en acheter quelques-uns et parvint à s'enfuir dans le Sichuan où il avait fait de fréquents séjours dans sa jeunesse. En moins de vingt jours de bateau, il arriva à Chengdu où il s'installa chez une ancienne connaissance, le vieux Xie.

Originaire de la province du Guizhou, la famille Xie

vivait dans des conditions assez difficiles, mais avec l'arrivée de Xu, celles-ci s'améliorèrent bientôt. Le vieux Xie peignait avec un si grand talent que ses fleurs et ses oiseaux avaient l'air vivants. Xu faisait l'éloge de ses œuvres auprès de riches marchands et il réussit à les lui faire vendre. Xie lui en était si reconnaissant qu'il songea à lui donner sa fille cadette en mariage. Il avait eu deux filles : l'aînée, d'une beauté exceptionnelle, était morte subitement à seize ans ; la cadette, en âge de se marier, savait à la perfection composer des poèmes, calligraphier et peindre. Xu, installé dans la maison comme s'il était de la famille, pouvait à loisir apprécier sa beauté.

Un soir où le lettré était seul devant sa lampe allumée, il entendit tout à coup dans le silence quelqu'un l'appeler à voix basse. Il ouvrit la porte et se trouva en face d'une belle jeune fille d'environ seize ans. Comme il lui demandait d'où elle venait, elle répondit :

— Je suis la fille de la famille Chen qui habite à l'est de votre maison. Je m'appelle Youwan et je suis une amie de Aqian, la fille cadette de monsieur Xie. Mes parents étaient du même pays que vous, mais il sont morts. Et je vis maintenant chez mon oncle. Sa femme ne m'aime pas. Du matin au soir je ne pense qu'à retourner dans mon pays natal. Ça me gêne de venir vous trouver, mais je voudrais repartir avec vous dans le Hubei.

Troublé par sa beauté et par ses avances, le lettré perdit son âme. Il la prit dans ses bras et tous deux se livrèrent passionnément aux jeux de l'amour. À partir de

ce jour, ils passèrent ensemble toutes les nuits.

La jeune fille s'étonnait qu'il ne manifeste pas le désir de retourner chez lui et finit un jour par lui dire :

— Le voyageur ne trouve le vrai bonheur que sur sa terre natale. Si tu veux, je t'accompagnerai là-bas et tu ne te sentiras plus jamais seul. Puisque mon corps t'appartient, je suis décidée à te suivre et à affronter mille difficultés et mille dangers.

Xu lui raconta alors comment Luoxian avait tué le moine et lui révéla qu'il ne rentrait pas au pays de peur d'être arrêté.

Elle s'écria :

— Ça ne serait pas He ? He Luoxian ? Une jolie femme, si bien faite, si douce au toucher qu'on la croirait sans ossature. La blancheur de sa peau, la perfection de son visage sont uniques. Sur son bras gauche, les jours de beau temps, on voit un grain de beauté rouge. Elle est extraordinaire ; elle prédit l'avenir sans jamais se tromper. Il paraît qu'elle s'est retirée dans la montagne Emei pour se préparer à la longue vie. Pourquoi n'irais-tu pas la voir ? Je t'accompagnerai. Tu ne risques rien.

— Je me demande si elle serait contente de nous voir ensemble, remarqua Xu.

Elle reprit :

— Personne n'échappe à sa destinée. Si le Destin a uni deux êtres, ils ne peuvent être séparés. S'il a séparé deux êtres, ils ne peuvent rester unis. Toi, tu es encore lié à Luoxian pour trente ans de vie commune ici-bas.

Quand nous la rencontrerons, elle n'évoquera pas le passé.

Ils se donnèrent rendez-vous sous le grand arbre, à l'ouest de la ville. Au jour dit, la jeune fille l'attendait, encore plus charmante et plus gracieuse dans sa tenue de voyage. Lorsqu'ils furent arrivés au mont Emei, elle lui fit cette proposition :

— J'ai une tante qui est nonne au temple du mont aux Nuages blancs. Allons nous reposer un peu auprès d'elle. Elle nous donnera sûrement des nouvelles de votre amie.

Lorsqu'il fut devant la nonne, Xu eut l'impression que c'était une créature surnaturelle, comme dépouillée de toutes les poussières d'ici-bas. Youwan s'empressa de s'informer de Luoxian.

— Nous venons de parler ensemble, lui répondit-elle. Elle ne doit pas être loin.

Elle envoya un serviteur la chercher. Elle était aussi rayonnante que naguère dans sa robe de taoïste. À la vue du lettré, ses yeux s'embuèrent de larmes et elle resta silencieuse. Le jeune homme lui raconta son histoire avec la plus grande sincérité.

Alors elle déclara :

— Ce n'est pas de ta faute. C'est le Destin qui l'a voulu. Après ma fuite, j'étais surtout inquiète à la pensée que je t'avais compromis. Alors, j'ai métamorphosé une canne de bambou en un deuxième Xu. Et ce double de toi s'est déjà expliqué à la cour. Maintenant tu ne seras plus accusé.

Puis voyant Youwan à côté de lui, elle s'informa :

— C'est ta nouvelle amoureuse ? Elle t'a sans doute déjà fait oublier notre ancienne affection.

— Si c'était le cas, répondit-il, je n'aurais pas parcouru mille li pour te retrouver. Sache que Youwan ignore le mensonge et qu'elle t'est très attachée.

— Je te crois, dit Luoxian, je plaisantais.

Cette nuit-là, ils ne fermèrent pas l'œil, tant ils avaient à se raconter. Pour finir, Luoxian lui dit :

— Maintenant, j'ai un souci de plus. Ni Youwan ni moi ne sommes capables de te donner un fils pour assurer la lignée de ta famille. Mais le vieux Xie veut t'unir à sa fille cadette, une fille extraordinaire. Prépare-toi à l'épouser : retourne dans le Sichuan demander sa main. Youwan et moi, nous irons à Hankou préparer votre demeure. Et sans t'être donné beaucoup de mal, tu auras trois belles jeunes femmes auprès de toi. Tu as vraiment une chance inouïe.

Xu fut tout heureux de lui obéir.

La nuit de noces, Xu découvrit que la nouvelle mariée, Aqian et Youwan se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, jusque dans les gestes et la manière de s'exprimer. Intrigué, il la questionna et apprit qu'elle avait en effet une sœur aînée morte à l'âge du mariage. Elle lui montra son portrait ; on eût dit Youwan.

De son côté la jeune mariée était si surprise de retrouver vivante sa sœur disparue en la personne de Youwan qu'elle s'enfuit en sanglotant. Mais lorsque son mari lui eut raconté toute l'histoire, elle se calma enfin.

Quant à Youwan, elle expliqua qu'elle était revenue

dans le monde des humains parce qu'elle avait pu maîtriser les pratiques qui forgent le corps. Elle ajouta qu'elle avait agi avec la plus grande discrétion afin de n'effrayer personne.

Par la suite, Xu réussit une brillante carrière : il devint mandarin. Luoxian et lui vécurent trente années paisibles. Un jour, elle suggéra à son mari d'offrir un grand banquet et d'inviter tous ses collègues de la province. Dans l'après-midi, alors que tous les convives étaient installés autour de la grande table, on entendit de violents coups de tonnerre. Pourtant ce n'était pas un orage. Les roulements de tonnerre cessèrent, les nuées se dissipèrent, et on vit soudain une renarde blanche bondir de dessous le siège de Xu et disparaître. Quand on alla chercher la maîtresse de maison, on ne la trouva pas.

On en conclut que c'était pour échapper à la foudre que Luoxian s'était installée dans la famille de Xu. ①

① Selon la légende, renards et renardes redoutent la foudre, qui les empêcherait d'être des mortels. Ici Luoxian, protégée par son mari, échappe à la foudre.

吴 琼 仙

琼仙吴姓，小字玉奴，宦家女子，家住杭郡。父为江苏候补县丞，旋授光福司，尝刻印章云：“钱塘江上三间屋，邓尉山中九品官”，盖亦风雅自喜者也。琼仙年十四五，丰姿窈窕，态度端妍。性尤颖悟，诗词而外，兼通经史。远近闻其艳名者，争求纳聘。而女父选择殊苛，每谓人曰：“当得快婿，庶慰老怀。况我家不栉进士，岂庸碌者流所能匹配哉？”

携李有孙月洲者，名下士也。年未弱冠，已贡成均。为人风流蕴藉，群呼为“玉界尺”。素稔女美，遣冰人致词。女父将许之。杭郡巨族周姓，亦令媒来。周氏子曰玉仲，仪容秀整，年与琼仙相若；父为当时显宦，势位烜赫，权倾朝右。时方随其叔至苏谒中丞，闻邓尉、莫厘山水名胜，拿舟往游，因及姻事。女之从伯曰宣衡，具知人鉴，时在任所。因谓女父曰：“闻某宦怙势擅权，朝野侧目，作事每不近人情，此冰山不可恃也。若缔丝萝，后必有祸，不如辞之。”女父以为今来求者，两家皆清门望族，未卜可否，不如同召二子来，一观其优劣。爰设盛筵，招致里中缙绅，咸集于庭，肴饌之佳，宾客之美，一时未有。孙郎冠履朴素，揖让雍容；周子衣服华侈，意态骄慢。时庭中芍药盛开，红紫绚烂。女父以金带围命题，令二子赋诗以宠之。孙郎援笔立就，词旨俱美。周子吟哦良久，竟不能成只字，红涨于颊。宾客中有调停之者，曰：“月洲此诗，先探骊珠，所剩鳞爪尔，周公子虽不作可也。”遂辍咏。于是女父属意于

孙，婚议遂定，刻期纳币行聘，成亲迎礼。却扇之夕，仪态万方，见者惊为天人。玉树琼枝，天然佳耦，伉俪之笃，虽翡翠之戏兰苕，鸾皇之翔云路，不啻也。

逾年，孙举于乡，闾中文艺，传诵一时。周父以孙之攘其姻事也，憾之，辄举其文示人曰：“此钞录旧文，幸获隽尔。何主司之失察也。”密召剗劂者刻其文数千篇，纳诸前哲程文中，遍投坊肆，阴讽言官以失察劾主司。磨勘者搜诸书肆，果信，孙竟被褫。女极意慰藉之。孙固倜傥者，初不以功名介意。旋周父又摭拾他故，撤女父任。吴孙两家咸知周父修旧怨，顾无如之何。而周之报复犹未已也。

孙有同族昆弟，无赖子也，在京充钞胥者，与周之闾人相识，知周衔怨月洲，隐讽以若有驱使，当能为力。闾人以告周。召之至，问以“能仿孙笔迹乎？”曰：“能。”遂嗾其冒孙名张揭帖于通衢，中多指斥。巡城御史以闻。以语多怨望，迹涉讪谤，坐不敬，充辽阳军。女以荏弱，不能从行，临歧作别，悲啼宛转，几不欲生，行路者亦为之伤心酸鼻。

孙戍辽阳。有某将军者，颇解翰墨。见孙文秀，怜之。试以诗文，笔不加点，因爱之，遂令在幕中司笔札。偶于案牍余闲，询孙遭戍颠末，方悉孙冤，叹惋久之，思乘机会为孙雪诬。

方孙之行也，女归依父。月夕花晨，虫声灯影，无日不以泪痕洗面。女父自罢官后，宦囊萧然，多所逋负。山右人李甲以豪富称，设银肆于阊阖间，权子母以牟利，人无得少其锱铢者，固虎而冠者也。女父向与之贷七百金，积数年，几四倍之。日来索，无以应，出恶声

焉，扬言将控诸公庭。女父计无所出，括室中所有，质诸典阁，仅偿十之一，愁与急并，疾以弗起。女奉侍汤药，昼夜不解带，吁天割臂肉以进，迄不瘳。父死，母亦相继。丧殓诸费，皆戚邻集助焉。女孤子无依，乃就食于邻媪。日盼辽阳音信，雁杳鱼沉。山右人登门索债，势犹汹汹；窥女之艳，将以为簠室，强使邻媪为之媒。邻媪曰：“是亦司官女，孝廉妇，出自名门，岂肯作汝妾媵哉？况孙孝廉不久辽阳戍返，汝娶有夫妇，以良作贱，恐一涉讼庭，不能保汝囊橐也。”山右人忿然曰：“负吾巨债，何悍不还？詎肯一旦付之流水？”邻媪曰：“贷汝钱者，周姓，非孙家也。此女已适孙家，谁不知之？”山右人语塞，悻悻而去，曰：“我必有以报汝！”

一夜，女方哭父未眠，忽闻室外人声鼎沸，咸曰救火。邻媪亦仓皇入曰：“火已及门，何不速走？”女甫走出，一人挽其髻曰：“在是矣！”旁一人负之于背，疾趋出门，置之舆中。女昏瞽不知人，但觉颠簸莫定。须臾开目，则在船中，巨烛如椽，光辉四射，箕踞高坐者，则山右人也。谓女曰：“汝身今已属吾。汝若顺从，不患无金玉锦绣，膏粱刍豢也；否则将货汝于勾栏，以偿旧债。”女知其人犷悍，不能以理谕情感，因曰：“余固孙氏妻也。即欲奉君巾栉，亦当祭告吾父，方得成礼，且亦以重百年谐好；若不获听，有死而已！”山右人曰：“此何难。”即命具牲醴置之船头。女亲往奠酒。焚帛将毕，涌身一跃投河。时月黑风高，潮流湍急，尸已远去，无从援救。翼日，女尸流至邻媪门前河畔，植立不横，观者如堵墙。邻媪方以失女报官，得女尸，大恸。官旋访得其事，置山右人于法，而命以礼葬女，为立石坊曰：

“贞孝贤烈”。士大夫以诗表彰之者成帙。

孙在辽阳，将军颇信任之。适周父以事黜秩去，将军为白孙昔日冤诬状，蒙恩释还。行至半途，宿于驿舍。时方秋杪，凉蟾入牖，寒蛩啼阶，倚壁孤灯，耿不成寐。思及女回文信断，远别音孤，则更凄然泪下，呜咽不能成声。忽闻西廊弓鞋细碎，有若女子行，既近，呀然推扉而入，袅娜而前，敛衽再拜。谛视之，则女也。孙起立执其手曰：“卿何能至此？岂已不在人间耶？”女缕述别后相思之苦，纵体入怀，涕零如雨。孙以衣袖为之拭泪，曰：“余蒙将军恩义，得唱刀环，自此永遂团圞，与卿偕老。余至今日，已无世上繁华想矣，但得郭外有二顷之田，架上有万卷之书，春秋佳日，偕卿联吟觅句，斗酒藏钩，乐已无极，岂再欲于势利场中为侧足地哉？”女倚枕欷歔，曰：“余岂不思此，奈今无及已！余已保身殉节，完璞全贞，君驻人间，我还天上，自此一别，虽历万古，无相见期。茫茫宇宙，恨事何多！莽莽乾坤，真情不泯。孙郎孙郎，其善保玉体，无以妾为念。”孙曰：“然则汝已死乎？今日之会，真耶？贗耶？杜少陵诗云：‘夜阑更秉烛，相对如梦寐。’殆为我今夕两人咏也！”女自指上除一玉环与孙，曰：“此昔年定情之物，君尚记之否？以后见之，如见妾也。君前程方远，尚其勉旃！”孙尚欲有言，女以手拍孙肩，遽然而觉，玉环宛在孙指。

孙得此噩梦，知非吉征，家乡渐近，步步凄惻。既抵里门，方知吴氏一家，俱已物故。急诣女墓，沥酒捧觞，伏地不能起，长号数声，呕血而逝。里人为购棺衾，与女合葬。嗣后墓树多连理交柯，枝相纠结，值风清月白之夜，见孙携女徒倚林间，徘徊吟讽，至晓不辍云。

Les arbres d'amour

Wu Qiongxian, appelée Yunu — fille de jade —, était la fille d'une famille de petits fonctionnaires qui habitait Hangzhou. Son père avait été délégué adjoint dans la province du Jiangsu avant d'être nommé maire de la petite ville de Guangfu. C'était un homme raffiné dont le sceau gravé décrivait parfaitement la condition : « Propriétaire d'une maison de trois pièces au bord du fleuve Qiantang, fonctionnaire du neuvième grade dans le Dengwei. »

Qiongxian n'avait pas quatorze ans que son charme lui attirait déjà beaucoup d'admirateurs. Elle ne manquait ni d'esprit ni d'intelligence ; elle savait composer et aimait lire les textes anciens. Aussi son père se montrait-il exigeant pour le choix de son gendre.

— Elle n'est pas faite pour un médiocre. Il me faut un gendre digne d'elle. Ainsi mon cœur de père serait satisfait.

Dans la province du Zhejiang, vivait Sun Yuezhou, un jeune lettré qui, à vingt ans à peine, avait été admis à l'université. Beau garçon, fort cultivé, discret et droit, il avait reçu le surnom de *Règle de jade*. Ayant entendu célébrer les qualités de Qiongxian, il fit demander sa main par un intermédiaire. Mais, au même moment, la famille des Zhou fit une démarche semblable. C'était une famille noble de Hangzhou dont le père, haut dignitaire à la cour, jouissait d'une grande influence. Son fils, bien fait de sa

personne, toujours vêtu avec soin, était du même âge que Qiongxian. Il avait accompagné son oncle qui se rendait à Suzhou pour rencontrer son supérieur et il profitait de l'occasion pour visiter la région connue pour son pittoresque. Mais il se promit de rentrer bientôt à Hangzhou pour se présenter chez les parents de Qiongxian.

Lorsque l'envoyé des Zhou fit la demande en mariage, Xuanheng, l'oncle maternel de Qiongxian se trouvait là. Ce fonctionnaire honnête et courageux, très perspicace, déconseilla à son beau-frère de conclure cette alliance :

— J'ai entendu parler de ce dignitaire. Il abuse de son pouvoir pour opprimer les gens. À la cour, tous craignent de s'attirer des ennuis en s'opposant à lui. C'est un homme dépourvu de toute humanité. Il ne faut pas donner ta fille à cette famille-là ! Cette alliance ne nous apporterait que des malheurs.

Le père de Qiongxian ne partageait pas son point de vue et, comme les deux prétendants étaient tous deux issus de famille également honorables, il se dit que le mieux était de les confronter dans un tournoi poétique.

Il offrit donc en l'honneur des jeunes gens un banquet où il convia tous les notables de la région. Ce fut un événement, tant les mets étaient abondants et exquis, et les invités nombreux et élégants. Sun, le lettré, vêtu avec simplicité, se faisait remarquer par son naturel et sa distinction, tandis que le fils des Zhou arborait un habit voyant et affichait un air hautain et arrogant. C'était la saison où les pivoinies épanouissaient dans la cour de la

maison leur pourpre éclatante. Le père de Qiongxian demanda aux deux rivaux de composer une ode aux pivoines. Sun, saisi d'une belle inspiration, réussit un poème dont tous admirèrent l'écriture et le lyrisme. Zhou, lui, s'appliquait, n'arrivait à rien et le rouge de la honte lui montait au front. Un invité spirituel le tira d'embarras :

— Le poème de monsieur Sun a accaparé tous les bons mots et il n'en reste plus pour monsieur Zhou qui ne manque pourtant pas de talent !

C'est ainsi que le père de la jeune fille choisit Sun pour gendre. Et on fixa une date pour la présentation des cadeaux de fiançailles.

Le soir des noces, la jeune mariée éblouit toute l'assistance qui la compara à une déesse descendue sur terre. Les deux époux commencèrent leur vie dans une entente si parfaite qu'on n'aurait pu trouver couple mieux assorti.

Peu de temps après, Sun passa avec succès le concours départemental et l'on vanta les qualités de sa composition. Mais le père de Zhou nourrissait à son égard une rancune profonde : n'avait-il pas été un obstacle au mariage de son fils ? La composition de Sun à la main, il répétait à qui voulait l'entendre que c'était un plagiat et que l'examineur avait manqué à son devoir. Il la fit imprimer discrètement à des milliers d'exemplaires qu'il mêla aux compositions des années précédentes et qu'il envoya un peu partout dans les librairies. Parallèlement il intrigua auprès des censeurs impériaux afin qu'ils mettent l'examineur en

accusation. Après plusieurs comparaisons, on crut pouvoir affirmer que la composition de Sun n'était pas originale et ce dernier se vit retirer son titre. Mais cette affaire ne l'affecta pas trop : il était d'un naturel patient et pondéré, et sa femme l'aida à surmonter l'épreuve. Son beau-père fut à son tour déchu de sa fonction. Il était évident qu'il s'agissait là encore d'une basse vengeance contre laquelle les victimes demeuraient impuissantes.

La haine des Zhou ne s'arrêta pas là.

Sun avait un cousin, un vaurien qui gagnait sa vie comme écrivain public. Connaissant la rancune des Zhou pour les Sun, il leur fit savoir par le gardien qu'il était prêt à les aider dans leur vengeance. C'est ainsi qu'à la demande des Zhou il imita l'écriture de Sun et rédigea contre la cour des pamphlets calomnieux qu'il afficha dans les grandes rues. Le chef de la police, les jugeant particulièrement offensants, accusa le lettré Sun de crime de lèse-majesté et il le fit condamner au bannissement.

Qiongxian, qui était de santé fragile, ne put accompagner son mari dans son exil. La séparation des deux époux fut une vraie déchirure et les témoins de leur séparation ne purent retenir leurs larmes.

Le malheureux fut envoyé à Liaoyang. Un général, qui aimait les lettres et la poésie, le remarqua. Voulant juger par lui-même de son talent, il lui demanda de composer quelques poèmes. Il apprécia immédiatement le talent du lettré qui écrivait du premier jet, sans aucune retouche, et il le prit comme secrétaire. Un soir, alors que

Sun venait de ranger ses dossiers, il le questionna sur son passé et apprit l'injustice dont il avait été victime. Dès lors, il chercha comment il pourrait aider son aide à faire la preuve de sa bonne foi.

Après le départ de son mari pour l'exil, Qiongxian s'était réfugiée chez ses parents. La tristesse ne la quittait pas et ses larmes coulaient sans cesse. Depuis que son père avait perdu son poste, les difficultés matérielles devenaient préoccupantes : les économies avaient fondu, les dettes s'accumulaient. Un riche créancier, Li Jia, qui dirigeait un établissement de crédit et qui faisait la loi dans la région, le harcelait sans relâche : en quelques années, il lui avait prêté sept cent taels d'argent dont les intérêts avaient fini par représenter quatre fois la somme empruntée. Tous les jours il venait chez le père de Qiongxian réclamer son argent et il le menaçait de porter plainte. Le pauvre homme fut contraint de vendre tout ce qu'il possédait, mais ce qui représentait à peine de quoi payer le dixième de sa dette.

Écrasé par les soucis, miné par le désespoir, il tomba malade. Nuit et jour, sa fille le veillait (et lui faisait prendre toutes sortes de remèdes). Elle alla jusqu'à mettre dans l'infusion qu'elle lui faisait absorber un morceau de sa propre chair, remède infailible, lui avait-on dit. Mais elle ne put sauver son père. Sa mère s'éteignit à son tour. La famille et les voisins durent régler les frais des funérailles. Seule, sans ressources, Qiongxian dut se réfugier chez une voisine. Tous les jours, elle espérait des nouvelles de

l'exilé et chaque jour, c'était une nouvelle déception. Quant à l'usurier, il ne cessait de la traquer et de lui réclamer avec arrogance le remboursement des dettes de son père

Troublé par la beauté de la jeune femme, l'usurier conçut un plan diabolique. Il essaya d'abord de contraindre la vieille femme chez qui elle s'était retirée à lui servir d'entremetteuse, ce qu'elle refusa.

— C'est la fille d'une famille honorable, la femme d'un lettré licencié. Comment pouvez-vous oser lui demander d'être votre concubine ? D'ailleurs, Sun Yuezhou, son mari, va bientôt rentrer de Liaoyang. Si vous la traitez comme une fille de rien, vous risquerez un procès. Et vous vous ruinerez.

— Et mon argent, qui me le rendra ? répliqua-t-il avec fureur. Pourquoi ne me rembourse-t-elle pas ?

— C'est monsieur Wu qui vous l'a emprunté. Elle, c'est madame Sun...

À bout d'arguments, l'usurier partit en proférant des menaces :

— Je me vengerai !

Une nuit que Qiongxian pleurait en pensant à ses parents sans pouvoir trouver le sommeil, de grands bruits retentirent au dehors, puis des cris :

— Au feu ! Au feu !

Elle vit la vieille femme entrer dans la chambre :

— Sors vite ! Le feu arrive à la porte ! Vite !

Qiongxian avait à peine mis le pied dehors qu'elle

entendit crier : « La voilà ! » Une main l'attrapa par le chignon, une autre la balança sur le dos d'un homme, puis on la jeta dans un palanquin. Cahotée, terrorisée, elle perdit connaissance. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle s'aperçut qu'elle se trouvait dans la cale d'un bateau. À la lumière d'un cierge haut comme un pilier, elle vit en face d'elle, les jambes repliées sous lui, Li Jia.

— Tu m'appartiens maintenant, lui dit-il. Si tu te plies avec gentillesse à mes volontés, tu seras couverte d'or et d'argent, de jade, de soie et de brocart. Sinon, je te vendrai à une maison de prostitution pour récupérer mon argent.

La jeune femme, mesurant la cruauté de l'individu, lui répondit :

— Vous savez que je suis l'épouse de Sun Yuezhou et que nous sommes liés l'un à l'autre jusqu'à la mort. Avant d'être votre concubine comme vous me le demandez, il me faut faire des offrandes aux mânes de mon père pour obtenir son consentement. Si vous me le refusez, je me donnerai la mort.

— Rien de plus facile ! s'écria-t-il.

Il fit préparer à l'avant du bateau un petit autel sur lequel on déposa les offrandes. Puis il laissa Qiongxian s'approcher : elle versa quelques gouttes de vin dans la mer et fit brûler un morceau de soie à l'intention de son père. À peine avait-elle fini d'accomplir les rites qu'elle se jeta dans les flots. On ne put la sauver, tant la nuit était noire et le vent violent. Les vagues déferlantes

entraînèrent son corps au loin.

Le lendemain, celui-ci flottait à la dérive dans la rivière qui passait devant la maison de la vieille femme. Les badauds, qui formaient une haie sur la rive, virent avec stupeur le cadavre se redresser au lieu de continuer à flotter au fil de l'eau.

Une enquête fit éclater la vérité : l'usurier fut écroué. La jeune femme fut ensevelie selon les rites. Devant sa tombe, on érigea une stèle portant cette épitaphe :

Femme parfaite

*Fidèle à son mari et à ses parents, courageuse
Qiongxian préféra la mort à une soumission
honteuse*

Bientôt sa tombe devint un lieu de pèlerinage fréquenté par les lettrés qui composaient des poèmes pour chanter ses louanges.

Pendant ce temps, son mari gagnait chaque jour davantage l'estime du général. Il apprit que le vieux Zhou avait été destitué de sa charge de dignitaire pour avoir enfreint la loi. Le général profita de la circonstance pour demander la révision du dossier de son protégé. Sun réussit à prouver sa bonne foi et il quitta le lieu de son exil pour rentrer chez lui.

À mi-chemin, il s'arrêta un soir dans une auberge. C'était la fin de l'automne et déjà les premières fraîcheurs se faisaient sentir. Seul dans sa chambre, devant sa lampe

à pétrole, il songeait au passé sans parvenir à trouver le sommeil. Un crapaud, chassé par le froid, sauta dans la pièce. Au dehors, dans la fraîcheur de la nuit, les grillons chantaient jusque sur le seuil de sa porte. Il pensait à sa femme qu'il n'avait pas vue depuis si longtemps et dont il était sans nouvelles. Une profonde tristesse l'envahit et il laissa échapper un sourd gémissement. Au même moment, il entendit, venant du corridor ouest, de petits pas légers qui s'approchaient. La porte grinça et une femme entra qui le salua par deux fois : c'était son épouse ! Il se leva d'un bond et lui prit la main :

— Comment se fait-il que tu sois là ? Tu as donc quitté la vie ?

Elle se jeta dans ses bras en sanglotant, puis elle lui raconta tout ce qui s'était passé depuis leur séparation et elle lui redit son amour éternel. Il tenta de la consoler.

— Grâce à l'aide de mon général, me voici sur le chemin du retour. Nous ne nous quitterons plus jamais, je te le jure. Après toutes les épreuves que j'ai endurées, je suis devenu indifférent à la gloire et aux honneurs de ce monde. Je souhaite seulement posséder loin de la ville quelques mu de terre pour assurer notre subsistance et avoir dix mille livres rangés sur mes étagères. Ensemble, nous profiterons des belles journées du printemps et de l'automne et nous composerons des poèmes en buvant du vin. Nous serons heureux ! Plus jamais je ne me laisserai entraîner dans les vaines rivalités de ce monde.

En entendant ces paroles, la jeune femme ne put

retenir ses larmes qui trempaient tout l'oreiller.

— J'aurais tant aimé partager cette vie avec toi ! Hélas ! ce n'est plus possible. Parce que j'ai voulu te rester fidèle, nous voilà séparés, toi vivant et moi morte. Même si nous sommes résolus à nous attendre dix mille ans, nous ne nous reverrons plus jamais. Que de regrets dans cet immense univers !... Mais j'en suis sûre ; l'amour entre les êtres qui s'aiment comme toi et moi est éternel. Cher Yuezhou, il te faut être fort. Cesse de penser à moi.

Stupéfait, il s'écria : « Tu es morte ? Cette rencontre ne serait qu'un rêve ? Serait-ce pour nous que le poète Du Fu a écrit ces vers :

*Dans la nuit si noire, j'allume encore une
chandelle*

*En tête à tête nous sommes les créatures d'un
rêve*

Elle retira son anneau de jade et le lui offrit :

— C'est le gage de notre amour, t'en souviens-tu ? Désormais, quand tu le regarderas, c'est moi que tu verras. Tu as encore un bel avenir devant toi ; ne t'abandonne pas au désespoir.

Il allait lui répondre lorsqu'elle le frappa à l'épaule. Il se réveilla ; il avait au doigt l'anneau de jade.

Ce cauchemar lui parut de mauvais augure. Plus il approchait de son pays natal, plus il se sentait angoissé. Quand il arriva chez lui, il apprit que toute la famille Wu

avait disparu. Il se rendit aussitôt sur la tombe de son épouse, y déposa du vin avec les autres offrandes. Il éprouva soudain une douleur si violente qu'elle le cloua à terre ; il vomit du sang, poussa de longs gémissements et rendit le dernier soupir devant la tombe de sa bien-aimée.

À quelque temps de là, on vit pousser devant leurs tombes des arbres dont les branches s'entrelaçaient. Et les nuits de clair de lune, dans la fraîcheur de la brise, on croyait apercevoir Qiongxian et son mari : la main dans la main, ils se promenaient entre les arbres et ils se disaient des poèmes jusqu'aux premières lueurs de l'aube.



媚梨小传

媚梨，英国美女子，世所称尤物者也。生于伦敦京城，固世家裔胄，稍式微矣。女父掌教书院，颇有文名。女兄考授律正，衙署中公务，必延其折衷。女生而警慧绝伦，书过目即能成诵。各国语言文字，悉能通晓，而尤擅长于算学，时出新意，虽畴人家名宿，无不敛手推服。塾中同学有约翰者，美丰姿，最精于几何、代数，与女同一师。暇时各出疑义，相与辨析。女所思奇幻，迥不犹人。生虽略输一著，总以授受同一渊源，堪称伯仲。生与女两相爱悦，目成眉许，誓为伉俪，惟约翰为乐工子，与女门阀非敌体，故格于父母命，不得行。盖泰西虽由男女相悦而婚，然门第悬殊，家世清浊攸异，亦不能遽为撮合也。顾二人此时志比漆胶，心坚铁石，难以骤离，因闻婚事不谐，两情抑郁，计不如先作比翼之蝶鹣，莫为分飞之劳燕。距书塾半里许有一山，峰峦重叠，树木扶疏。山不甚高，其上有故侯第，荒废已久，尚留数椽，为游人憩息之所，特其地深僻，人罕至者。生女相约于此，以遂幽欢，缱绻方浓，缠绵臻至，如是者非一日，幽期密约，率以为常，拂墙花影，人无知者。

女年及笄，父母拟为之议婚他族。偶有吹箫求凤者栗姓，名西门，家拥厚资，貌亦翩翩，而女殊弗愿。女父母仰其富，曲意承奉，至则必使女出见，与之周旋。女姿容秀丽，两颊如菡萏凌风，晓霞将放，愈形其媚，西门亦深眷之。女母时以女意达西门，多所赠遗，而女弗知也。西门亦以珍异作答，恒致之女侧，时夸其情深意

厚，謂：“偏閱國中，年少而貌美、家豪而職貴如西門者，能有幾人？而彼意專注于汝，此固可遇而不可求者也，奈何交臂而失此良緣也哉？”女亦為心動，由此婚議遂定，急擇期成禮，延牧師誦經于會堂，為之合巹。是日賓朋畢集，儀文之盛，陳設之華，一時罕俚。

酒闌客散，新郎方擬入房，忽有美少年來招之出外，曰：“將以密事奉告。”新郎見其人初不相識，訝甚。其人即于懷中出一巨函，授新郎曰：“歸啟閱之自知。”匆促遽去。其人非他，約翰也。新郎既得書，至別室覽焉。斜行細字，格妙簪花，乃閨閣中女子手筆也。細審牋尾署名，則媚梨也。其中所言，皆願結為夫婦語，引誓山河，証盟日月，以至桑間私會，花下輸情，无不盡露紙上。西門不覺憤氣填膺，怒發上指，抽壁間寶劍斫案曰：“不殺此一對野鴛鴦，何以泄我胸中郁勃哉！”于篋中取六門手槍，徑入新房。女猶卸妝未睡，瞥睹生至，起而相迎，嫣然一笑，遽與接吻。生覺吹氣如蘭，玉頰相偎之際，冰肌滑膩無比，一縷幽情，如茧自縛。轉念：“天生麗質，殺之不祥。我自無福消受耳！”默不一言，仍返書齋，濡墨淋漓，急寫一札，與女訣別，以前函同作一緘，呼婢授女，閉門開槍自擊，轰然一聲，仆地殞命。

女得書，知事已露，急投之火中，以滅迹焉。啜泣竟夕，輾轉難安。思欲自裁，卒不能決。天明，知生自殺，闔家鼎沸，爭來問女，女泣言弗知。數日，漸有窃窃議女前事者。女度弗能容，遂大歸焉。父母戒勿令出外。久之，約翰前來省女，女父母命閨人絕之，而弗以告女。女獨居無伴，靜極思動。自念：“在己國中，必無問名者。不如作汗漫游，藉豁襟抱。素聞中土繁華，遠

胜欧洲，其人物之美丽，服饰之灿烂，山川之秀奇，物产之富庶，于天下首屈一指焉。”请于父母，航海东行。女父母许之，贖金錢万镑为行资。

甫登舟，见一华人自英旋华，容貌魁玮，衣冠烜赫，船主谓女曰：“此中华贵官也。”客本惊女妖冶，思通款曲，遂以船主为介，与女执手为礼，而致殷勤焉。客略能操英国方言，女思学华语，每日倩客教导，遂相亲密。询知客姓丰，字玉田，在中土尚未有室。女思嫁之，私以终身订。客谢曰：“贵国居处饮食，皆异于华。供养之费不资，日食万钱，犹嫌无下箸处。我寡人子耳，恐枳棘中非可以栖鸾凤也。”女笑曰：“子将谓余不能耐贫苦哉？余西邻有律丽者，贫家女子也。闻至华后设绛帐教授女徒，月得百金，可以自给。余亦可仿效其所行。况余囊中携有五万金，即存银肆权子母，亦可无冻馁忧。子何必屑屑然多虑为哉？”客从之，于是遂成嘉耦，恩爱倍笃，跬步弗离。既抵香港，女即欲僦屋作久居计。客曰：“余北方人也，不能耐此炎熇。不如居汉皋，为南北适中之地，寒暖亦相均。”女曰：“余固欲遍历中土一周，何处风土清嘉，即可托足焉。”客曰：“善。”遂道鹭江，经歇浦，历浔阳，泝汉皋。每至一地，盘桓匝月。继欲觐皇都之壮丽，复自芝罘达析津，而至京师焉。女谓天下闐闐之盛，无如上海，由北言旋，遂寄一廛。

女于算法中尤善测量，能令枪炮命中及远，无一虚发。当海疆告警，边境骚然，女谓客曰：“子其行矣。大丈夫立功徼外，正在斯时。余也不才，窃愿从君一往。苟不能立靖海氛，甘膺巨罚。”客曰：“卿一弱女子，而勇

于赴敌如此，小戎、駟馘之风，复见于今矣。我乃不如巾幗，负此须眉矣。我其从卿行也。”即附兵船赴闽江。途中见有盗舟数艘，方劫掠商船，扬帆疾驶。女以纪限镜仪测量远近，告驾驶者曰：“是可击而沈也。”众皆迂笑之。女愤甚，命客装储药弹若干，炮移置若干度，三发而沈三舟。众于是乃叹其神。顾卒不能见用于时，落寞而归。

约翰知女之游东土也，以为此行也必为己耳，盖至华则无所约束，而曩日之盟庶可践矣。急欲追踪而至，而一时苦乏资斧，爰尽货其所有，得金钱七百镑。闻女囊中携有重资，跃然喜曰：“但得见彼，则累累者悉归我挥霍耳。”及至，访女，屡不相值。后稔女已嫁华人，则忿然曰：“彼其之子，抑何负心乃尔！絮薄花浮，于今为信。我见必手刃之，必使男女双双杀却，庶快我意！”因未识客之面目，恐致误杀，特托人以重价购其小象，朝夕谛视之，恒伏伺要道，欲得而甘心焉。

女重回沪上，买屋虹口。精庐三椽，小园五亩，颇具萧寂幽闲之致。延女师教以文字，居然能把笔学书，旁通说部；言语操华音，正如莺簧乍转，鹦舌初调，隔室听之，几不辨为西妇也。从客薄游江浙，易华妆作中国女子，倍形妩媚，惟嫌云鬓微黄，秋波稍碧耳。裙下双趺，不耐迫袜，乃著自制绣履，头窄而跟圆，略乞灵于高底，虽行步婀娜，而体态益觉苗条。客喜曰：“卿肯如是装束，即携至家乡，谬谓娶自南方者，亦复谁能识破哉？”女笑曰：“偶一为之，聊以解嘲；若日日效颦，殊觉强人以所难也。”女偕客陟虎阜，历武陵，乘画舫，荡兰桨，往来于莫愁西子湖中，见者皆惊其艳丽。往游留

园，亦招武迎芷、金瑞卿诸校书前来侑觞，品评花月，均出其下，且并不知其为西方美人也。

一日，女偶阅西字日报，见有约翰名，已附轮舟从西土至此，不觉失惊。既而忿然曰：“此人以计杀我婿，几陷我于死地，狡而狠，岂复有些子情意哉？今日之来，殆为我也。我今已得所归，岂复甘从汝敝人！俟其来，当以一言绝之；设或不然，愿拚一命以殉彼，借以报我婿之仇，庶可见我婿于九幽之下。”女意已决，出外必携小枪自随，备不虞也。适车利尼马戏自新洲来，往观者宝马香车，络绎不绝。客与女相携偕去。方当电迈飙驰之顷，约翰亦乘车而至。驶至通衢，两车相并。约翰摘帽作礼，高呼问无恙。女香腮薄晕，若不相识。约翰意不能舍，其车或先之，或后之，口中喃喃问女住居何处。女殊不答，但挥约翰，令去勿随。约翰隐作怒容，挥鞭策马，疾驰而前。女睹约翰之容，暗露杀机，知必不善，探手视怀中金表，佯作遗物在家，令客下车往取，且谓客曰：“我待汝于戏场。当再乘别车来，毋匆匆行也。”女徘徊良久，始徐徐展轮，仅百数十武，而约翰停车在前，若相待状。见女独至，谓有相就意，竟舍己车而登女车。女急推之下，损其肱，忿甚，以枪拟之，一发不中。方待再击，女亦持枪于手，两枪同发，并殪。逮客至，则已玉碎香消矣。乃泣而载尸归，择地葬焉，表其碣曰：“英国奇女子媚梨之墓”。

Les amours de Mary

Mary, une Anglaise d'une rare beauté, était née à Londres d'une famille noble sur le déclin. Son père dirigeait une école supérieure célèbre et son frère travaillait dans un tribunal où sa droiture était fort appréciée. D'une intelligence hors du commun, elle avait une mémoire étonnante, connaissait plusieurs langues étrangères, excellait en mathématiques et surprenait les spécialistes par ses opinions originales.

À l'école, elle avait rencontré John, un jeune homme distingué aux manières nobles. Camarades de classe, ils avaient l'habitude de travailler ensemble : ils étudiaient, discutaient, cherchaient les réponses aux différents problèmes. John n'était pas moins intelligent que Mary et pourtant, grâce à la vivacité et à l'originalité de son esprit, elle le surpassait quelque peu. À la longue, le désir se noua dans leurs regards et la passion dans leurs cœurs et ils se jurèrent un amour éternel. Mais les deux familles n'étaient pas du même rang — le père de John n'était que musicien — et les deux jeunes gens qui savaient ne pas avoir l'accord de leurs parents n'envisageaient pas un avenir souriant. Car, bien que dans les pays occidentaux les jeunes gens puissent se marier selon leur inclination, les alliances entre familles de rang différent restaient difficiles.

Les deux amoureux dont les sentiments étaient aussi forts que glu et laque, malgré une volonté de fer,

n'arrivaient ni à vaincre cet obstacle, ni à étouffer leur passion. Les perspectives étaient sombres. Ils préférèrent alors s'unir comme les oiseaux qui volent par couple, au lieu de se séparer comme les hirondelles. À un demi-li de leur école, au milieu d'un parc touffu, se trouvait une ancienne résidence noble laissée à l'abandon, dont les pièces délabrées servaient parfois de lieu de halte. L'endroit, reculé et désert, était peu fréquenté : ce fut pour Mary et John un lieu de rendez-vous idéal où ils purent assouvir leur passion défendue. Bien des jours s'écoulèrent. Personne ne soupçonnait leurs relations, aussi discrètes que les ombres des fleurs qui effleurent les murs.

Vint l'année où Mary atteignit l'âge du mariage : ses parents commencèrent à faire des projets pour elle. Un jour, Simons Lee, fils d'une famille fortunée et beau garçon, demanda sa main. Mary refusa. Mais ses parents, qui appréciaient la famille de Simons, cherchaient à le retenir. À chacune de ses visites, ils exigeaient que Mary soit là et lui tienne compagnie. Avec son teint pareil au lotus s'ouvrant à la brise, aussi éclatant que l'aurore jaillissant de la brume, elle était si séduisante que Simons en tomba éperduement amoureux. Souvent la mère de Mary lui laissait entendre que sa fille éprouvait pour lui une certaine sympathie et elle lui offrait des cadeaux. « De la part de Mary », disait-elle. Simons faisait de même. En remettant les présents à sa fille, elle ne manquait jamais de louer la profondeur des sentiments de Simons :

— Jamais tu ne trouveras dans le pays un jeune

homme aussi beau, aussi amoureux que Simons. Il est d'une famille honorable et de bon rang. C'est un parti à ne pas négliger.

Ces discours finirent par avoir raison de Mary et elle accepta d'être fiancée à Simons. On décida de la date du mariage, qui fut peu après célébré à l'église devant un prêtre.

Ce jour-là, parents et amis conviés à cette magnifique cérémonie s'extasièrent devant le luxe de la demeure familiale. À la fin du banquet, les invités se retirèrent. Simons allait gagner la chambre nuptiale, lorsqu'un beau jeune homme l'aborda en lui disant :

— J'ai un secret à vous révéler.

À la grande surprise de Simons, l'homme — c'était John — sortit de l'intérieur de son vêtement une épaisse enveloppe qu'il lui tendit avec ces mots :

— Lisez et vous comprendrez.

Simons se retira dans son bureau et ouvrit la lettre : une très belle écriture féminine, fine, élégante et, en bas, une signature : Mary ... suffoquant de rage, ne pouvant se contenir, il décrocha une épée suspendue au mur et en frappa la table avec violence.

— Couple sauvage d'oiseaux-mandarins, je vous tuerai !
Je le jure.

Il venait de lire les lettres adressées par Mary à son amant ! Ce n'étaient que déclarations d'amour, serments qui prenaient à témoin le soleil et la lune, la mer et la montagne. Il y découvrait leurs propos les plus intimes,

ceux qu'ils échangeaient dans leurs rendez-vous secrets.

S'emparant de son revolver, il se précipita comme un coup de vent dans la chambre nuptiale. Mary venait de quitter sa parure de mariée et l'attendait. Son visage s'illumina d'un beau sourire lorsqu'elle vit Simons. Elle courut au devant de lui et lui donna un baiser. Le souffle parfumé de la jeune femme, la douceur de ses joues pâles et fraîches le ligotèrent comme les fils de soie d'un cocon. En son cœur plein de mélancolie, il se dit que ce serait péché de tuer pareille beauté, même si, pour son malheur, il n'avait pas eu la chance de lui inspirer une telle passion. Sans un mot il retourna dans son bureau. Il prit le temps de tremper avec soin sa plume dans l'encrier et il écrivit à Mary une lettre d'adieu qu'il glissa dans l'enveloppe qu'il venait de recevoir et la lui fit porter. Puis il ferma la porte à clé et se tira un coup de revolver.

Lorsque Mary lut ces deux lettres, elle comprit que son mari venait de découvrir son passé et elle brûla aussitôt ces pièces compromettantes. Toute la nuit, affolée, elle se tourna et retourna dans son lit en sanglotant. L'idée de se supprimer l'effleura un instant, mais elle n'en eut pas le courage.

À l'aube, la famille découvrit le corps de Simons. À la consternation succéda l'agitation. On pressa de questions Mary qui affirma ne pas soupçonner la cause de ce suicide. Mais bien vite, les langues se délièrent et on évoqua le passé de la jeune mariée. Comprenant que sa belle-famille ne la supporterait pas plus longtemps, elle retourna chez

ses parents qui lui conseillèrent d'éviter toute sortie.

Quelques jours plus tard, John se présenta à leur domicile. Mais le gardien, comme il en avait reçu l'ordre, l'éconduisit et ne souffla mot de cette visite à Mary.

Désormais elle était seule, sans aucune compagnie. Après une longue période de retraite, elle éprouva le besoin d'une vie mouvementée, l'envie de quitter le pays, de voyager pour connaître d'autres horizons et surtout de se distraire. Elle rêvait de la Chine ; elle avait entendu célébrer ses splendeurs et sa prospérité, la beauté de ses habitants et le luxe de leurs costumes, les merveilles de ses rivières et les richesses de ses montagnes. Elle décida de visiter ce pays exceptionnel. Ses parents, à qui elle avait fait part de son projet, l'approuvèrent et lui donnèrent dix mille livres pour son voyage.

Elle s'embarqua et fit bientôt la rencontre d'un Chinois qui regagnait son pays. C'était un homme très grand, à la large carrure ; le commandant lui apprit qu'il s'agissait d'un haut fonctionnaire. Celui-ci, attiré par la belle Anglaise, ne demandait qu'à faire sa connaissance. Le Chinois parlait anglais et Mary voulait apprendre le chinois ; ils se rencontraient tous les jours et s'entendaient à merveille. Mary sut bientôt qu'il s'appelait Feng Yutian et qu'il était célibataire. Quand elle lui fit comprendre qu'elle deviendrait volontiers sa femme, il déclina poliment ses avances :

— Les coutumes de nos deux pays sont trop différentes. Et puis, je suis issu d'une famille pauvre.

L'humble milieu qui est le mien ne pourra jamais abriter un phénix, je le crains.

Elle lui répondit dans un sourire :

— Vous avez peur que je ne m'accommode pas d'une vie simple ? Je sais que ma voisine July a ouvert une école en Chine peu après son arrivée et qu'elle gagne largement sa vie. Je suis prête à en faire autant, s'il le faut. Et j'ai cinquante mille livres d'économie ; nous pourrions vivre rien qu'avec les intérêts.

Feng se laissa convaincre. Ils se marièrent et vécurent en totale harmonie, ne se quittant pas un instant.

Ils arrivèrent un jour à Hongkong où Mary se serait volontiers installée, mais elle se heurta au refus de son mari :

— Je suis né dans le nord et je supporte mal la chaleur. Allons dans le centre, à Wuhan ; le climat doit y être plus tempéré.

Elle acquiesça :

— Si tu veux. Depuis toujours, j'ai envie de parcourir la Chine. Nous pourrions nous arrêter dans les endroits les plus pittoresques.

Ils remontèrent par le Lujiang, le Xiefu, puis le Yangtsé jusqu'à Wuhan, en séjournant un mois en divers endroits. Puis ils décidèrent d'aller admirer les splendeurs de la capitale. Ils gagnèrent ensuite Zhabei et Tianjin, puis ils arrivèrent à Beijing où ils passèrent quelques semaines. Mary voulut encore visiter Shanghai dont elle avait entendu dire que c'était la ville la plus animée du monde. Ils

décidèrent de s'y installer.

Mary, qui excellait en mathématiques, était devenue experte en balistique et ses calculs étaient infailibles. Elle était capable d'évaluer avec exactitude la trajectoire des obus à longue et moyenne portée. Or, à cette époque, des combats contre les pirates faisaient rage. Elle suggéra à son mari de s'engager dans la marine :

— Voilà le moment de faire preuve de courage. Je n'ai pas beaucoup de capacités, mais je souhaite tout de même te suivre à l'armée. Ne pas contribuer à la défaite de l'ennemi serait blâmable.

— Tu n'es qu'une femme, et pourtant tu es prête à participer au combat ! lui répondit son mari plein d'admiration. Un courage comme le tien est de plus en plus rare de nos jours... Tu as raison, se dérober en pareille circonstance serait indigne.

Ils s'engagèrent donc tous les deux et gagnèrent la côte du Fujian. Un jour, leur navire surprit des bateaux de pirates qui se préparaient à prendre la fuite avec le butin dont ils venaient de s'emparer. . Mary saisit ses appareils, arriva à apprécier la distance qui les séparait des bateaux et affirma au commandant qu'il était possible de les toucher. Tous les marins accueillirent ces déclarations avec des ricanements. Blessée et indignée de leur incompétence, elle demanda à son mari d'apporter des obus près du canon dont elle régla la portée et elle commanda le feu par trois fois : trois bateaux-pirates furent coulés. Tous s'inclinèrent devant sa science. Pourtant, les deux époux, qui ne

s'estimaient pas appréciés à leur juste valeur, quittèrent bientôt la marine.

Quand John avait appris le départ de Mary, il avait pensé qu'elle voulait recouvrer sa liberté pour l'épouser et que, loin des contraintes de leurs familles, ils pourraient revivre leur ancien amour. Il avait vendu tout ce qu'il possédait, en avait tiré sept cents livres et avait décidé de partir lui aussi pour la Chine. Il avait appris aussi avec satisfaction que Mary était en possession d'une belle somme d'argent et il s'était dit que s'il la retrouvait, il serait riche et pourrait dépenser sans compter. Mais arrivé en Chine il eut beaucoup de mal à retrouver la trace de la jeune femme. Lorsqu'il sut qu'elle s'était remariée, il suffoqua de rage :

— Traîtresse ! Comment ne l'ai-je pas percée à jour plus tôt ? C'est vrai ce qu'on dit des femmes : aussi mobiles et inconstantes que l'eau, aussi flottantes que la fleur du peuplier. Elle ne m'échappera pas ! Son mari non plus !

Mais il ne le connaissait pas ce dernier. Ne voulant pas commettre de méprise, il distribua ici et là beaucoup d'argent et parvint à se procurer sa photo qu'il examinait matin et soir. Pendant la journée, il se postait aux principaux carrefours pour guetter leur passage.

À Shanghai où elle s'était finalement installée, Mary avait acheté une belle maison de trois pièces, entourée d'un grand et beau jardin, où la vie était agréable. Elle perfectionnait ses connaissances en chinois auprès d'un

professeur. Intelligente comme elle l'était, elle arriva vite à tracer tous les caractères, à maîtriser tous les radicaux, et à parler couramment. Elle maniait si bien la langue qu'à l'entendre sans voir sa chevelure blonde et ses yeux bleus, on aurait pu la prendre pour une Chinoise. Pendant leur voyage dans le Jiangsu et dans le Zhejiang, elle s'habilla à la chinoise, ce qui accentuait encore son charme. Comme elle s'accommodait mal des chaussettes traditionnelles en toile, elle se fabriqua une paire de chaussures fines à talons ronds, ornées de motifs brodés, qui rendaient sa démarche plus gracieuse et mettaient en valeur la souplesse et la finesse de sa taille. Son mari fut séduit par cette transformation :

— Si je t'emmenais ainsi vêtue dans mon pays natal, et si je disais que tu es originaire du sud de la Chine, on me croirait.

— Cela m'a amusée une fois, lui répondit-elle en souriant. Mais je ne pourrais pas le faire tous les jours.

Ils visitèrent ensuite Huqiu et la colline des Tigres à Wuling. Ils firent des promenades sur des barques décorées à Hangzhou sur le lac de l'Ouest. À Nanjing, ils flanèrent sur les bords du lac Sans Souci. Partout où ils passaient, la beauté sans rivale de Mary provoquait l'étonnement et l'admiration.

Un jour, la jeune femme tomba sur un article d'un quotidien anglais où il était question de John. On y disait qu'il venait d'arriver en Chine. À cette nouvelle, elle prit peur et sentit monter en elle une froide indignation :

« C'est lui qui est responsable de la mort de mon premier mari. À cause de lui, j'ai failli perdre la vie, moi aussi. Cœur de vipère ! Homme sans pitié ! Il est venu en Chine pour me poursuivre, j'en suis sûre. Maintenant que je suis remariée, je ne veux plus avoir affaire avec cet individu. Si jamais il se présente, je le chasserai. S'il insiste, je braverai tous les dangers pour venger mon premier mari. J'aurai ainsi la conscience en paix quand je le retrouverai aux Sources Jaunes. »

Cette décision prise, elle sortit toujours portant sur elle un pistolet.

À cette époque le cirque Charlie du Nouveau Monde, venait d'arriver à Shanghai. Les rues grouillaient de calèches : toute la ville voulait assister au spectacle. Mary et Feng s'y rendirent, eux aussi. Leur voiture avançait à toute vitesse, lorsque, dans une calèche à la hauteur de la leur, elle eut la surprise d'apercevoir John. Celui-ci retira son haut de forme pour la saluer. Elle rougit, sans pour autant perdre son sangfroid : elle fit comme si elle ne le connaissait pas. La voiture de John ne s'éloignait pas de la sienne : tantôt il la dépassait, tantôt il la laissait prendre de l'avance. Il lui réclamait son adresse. Plusieurs fois, elle lui fit signe de s'éloigner. Incapable de maîtriser sa colère, il cingla son cheval qui s'élança d'un bond. La fureur du jeune homme n'avait pas échappé à Mary et elle le soupçonna de nourrir à son égard une sinistre intention. Elle prétendit avoir oublié quelque chose à la maison et, jetant un coup d'œil sur sa montre en or, elle pria son mari

de retourner le lui chercher :

— Tu trouveras une autre calèche et tu me rejoindras au cirque. Tu as largement le temps !

Dès que son mari eut fait demi-tour, elle descendit de voiture et resta sur place un moment, pensant ainsi décourager John. Mais lorsqu'elle eut repris son chemin, elle l'aperçut à une centaine de mètres ; il l'attendait, persuadé qu'elle avait éloigné son mari pour le retrouver. Quand elle fut à sa hauteur, il sauta à bas de sa calèche et voulut monter à côté d'elle. Elle le repoussa d'un coup violent qui le déséquilibra. Blessé au bras, hors de lui, il sortit son revolver, fit feu sur Mary, mais il manqua son but. Au moment où il allait tirer une deuxième fois, elle saisit son pistolet. Deux balles partirent en même temps et les deux anciens amants tombèrent en même temps.

Quand Feng arriva, il trouva Mary sans vie, comme un jade brisé. En pleurant il prit le cadavre de sa femme dans ses bras et se mit à la recherche d'un endroit digne d'accueillir la dépouille de sa belle Occidentale.

Devant sa tombe, se dresse une stèle avec cette simple épitaphe :

Ici repose lady Mary

Ce fut une femme exceptionnelle.



责任编辑：吴媚
封面设计：王珣



一个学术性教育性
出版机构

网址：<http://www.fltrp.com>

ISBN 7-5600-4024-1

定价：13.90元

ISBN 7-5600-4024-1

清爱情小说



756004024392

RMB:13.90

